# LA VIE SPIRITUELLE

Mars 1961
N° 470

*Comment pourriez-vous croire, vous qui prenez votre gloire les uns des autres et ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ?*

(Jean 5, 44.)

# AFFRONTEMENTS DE LA FOI

*« Luther avait quatre-vingt-cinq thèses, écrivait Kierkegaard, je n'en ai qu'une : le christianisme n'est pas réalisé. » « A regarder le monde tel qu'il est, nous sommes tentés de lui donner raison, il y a des chrétiens presque partout, mais la vie du monde est-elle chrétienne ? L'événement, l'histoire, le monde moderne avec ses dimensions et ses problèmes, sa souffrance et ses refus sont épreuve de notre foi. » Comment comprendre cette épreuve ?*

*Tout d'abord, il ne faut pas penser que l'épreuve serait un accident anormal pour la foi. En effet, la tentation est constante de vivre notre foi en dehors du combat des engagements humains. Pourtant saint Jean parle de la foi comme d'une victoire, cela suppose qu'il y a eu combat ; et saint Paul ne ménage rien pour nous montrer qu'il y va d'une lutte crucifiante.*

*Mais, s'il ne faut pas se retirer du combat, il ne s'agit pas non plus de penser que la victoire sera le résultat de notre seule industrie et de nos seules techniques humaines, fussent-elles spirituelles. « Quel est le vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu? » Le combat est nôtre, mais la victoire est assurée parce que c'est Dieu qui l'a acquise.*

*Le monde et les autres sont un facile prétexte pour excuser nos désertions. Nous avons vite fait de voir tout ce qui s'op-*

*pose à la foi et d'accuser la machine ou les perversions de la propagande, l'érotisme ou la trépidation pour légitimer nos amertumes. Bien sûr, il est inévitable que nous ayons des illusions d'optique sur notre temps, mais il ne s'agit pas de savoir d'abord s'il est plus merveilleux ou plus mauvais qu'une autre époque, mais de nous rappeler qu'il est le seul présent, donc celui qui jugera le combat de notre foi.*

*Dès la Genèse, la création pose question à l'homme. Pessimisme ou optimisme sont en deçà de la vraie foi. Elle requiert plutôt un effort perpétuellement renouvelé de lucidité positive et une radiographie des forces actives du monde qui attend d'être baptisé. C'est l'objet de ce numéro.*

« *Le progrès de la vie de l'homme nouveau dépend du progrès de la mort du vieil homme. Ce monde où nous avons à vivre demeure en travail, et il nous y incombe de travailler. Croire en Jésus-Christ signifie être en état de tension avec un monde qui n'est ni ne sera, jusqu'à la consommation des siècles, intégralement chrétien. Au mont Thabor, à la lumière du Christ transfiguré, Pierre a grandement envie de s'installer et de se reposer désormais pour l'éternité dans la splendeur de Dieu, Jésus le rappelle vite à l'ordre de la vie difficile.* »


| | | |
|---|---|---|
| LOUIS LOCHET. | DIMENSIONS ÉVANGÉLIQUES DU MONDE MODERNE ..... | 237 |
| J. THOMAS, o.p. | LA FOI NE REND PAS SAGE .... | 257 |
| H.-D. ROQUEPLO, o.p. | MYSTIQUE DU PROGRÈS OU MYSTIQUE DU SALUT? .... | 271 |
| P.-A. BLOND. | UNE PROPOSITION DE LA FOI A DES ESPRITS SCIENTIFIQUES. | 289 |
| SR J. D'A. | LA CRÉATION ..... | 294 |
| J. BONDUELLE, o.p. | FOI ET RÉVISION DE VIE, II ... | 322 |

# *DIMENSIONS ÉVANGÉLIQUES DU MONDE MODERNE*

*Cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde.*

CAMUS.

Une des caractéristiques de l'homme actuel, c'est qu'il est en contact immédiat avec le monde entier. Par les communications rapides, par la radio, la télévision, par les liens économiques et politiques internationaux, sa conscience s'est élargie aux dimensions du monde.

Aucun fait important ne peut se passer sans être connu de toute la terre et avoir sa répercussion sur la vie de tous les hommes. Progressivement chacun se sent lié à tous. Nous avons rencontré ces deux milliards d'hommes qui peuplent la terre, nous avons vu leur visage sur l'écran, parcouru leurs pays par le voyage ou par l'image, nous avons souffert de leurs divisions et de leurs luttes : nous commençons à ressentir leur faim.

Mais si notre conscience s'élargit aux dimensions du monde, notre puissance d'action reste étrangement étroite et limitée. Telle est notre souffrance de chaque jour. Elle est commune aux chrétiens et à tous ceux que la terre porte de vraiment humains. Nous voyons mieux que jamais la misère des hommes et nous sommes impuissants à la soulager ; nous savons l'injustice qui opprime les pauvres, nous savons la persécution qui torture les

consciences, nous savons les migrations qui déracinent les familles, nous savons les guerres, les mensonges, les meurtres, nous savons tout et ne pouvons presque rien.

## *Une foi aux dimensions du monde*

Cette lucidité qui fait la grandeur d'une conscience, élargie à la connaissance du monde, mène l'incroyant au refus et à la révolte. Il n'y a que l'inconscience qui puisse en protéger : « Commencer à penser, c'est commencer d'être miné[1] », écrivait Camus : mais pour lui il faut penser, rester conscient pour affronter l'absurdité de son propre destin. Non point l'accepter, ni le fuir, mais y rester pour le refuser : vivre dans la révolte. « Vivre un destin c'est l'accepter pleinement, on ne vivra pas ce destin si on ne fait pas tout pour maintenir devant soit cet absurde mis à jour par la conscience... abolir la révolte consciente c'est éluder le problème[2]. » La foi, comme le suicide, lui paraissent une évasion indigne de l'homme. Il s'agit de « mourir irréconcilié ».

Le chrétien est ouvert aux souffrances et aux injustices du monde autant qu'un autre et plus qu'un autre, puisque la charité du Christ habite en lui, qui lui donne un cœur universellement ouvert. Il souffre autant et plus que tout autre, car ces hommes qui vivent au milieu de tant de malheurs sont ses frères ; car cette misère les détourne de Dieu leur père, et entrave la manifestation de sa gloire. Si sa conscience humaine élargie aux dimensions du monde lui fait ressentir la faim et la misère des hommes, sa conscience chrétienne lui fait ressentir la révolte et l'athéisme, qui en découlent chez la masse, comme une souffrance nouvelle et plus dure à son cœur. Chez les peuples privilégiés où

1. Camus, *Le Mythe de Sysiphe*, p. 17.
2. *Ibid.*, p. 76.

la technique a procuré une certaine abondance de biens, il semble que la vie facile masque les vrais problèmes et détourne de Dieu autant que de l'immense détresse des autres. Comment l'abondance des uns pourrait-elle se tourner en justice et charité vraie pour les autres, afin de rendre la Bonté de Dieu présente au monde ? Ce projet se heurte à tant d'obstacles dans les institutions et dans les cœurs qu'il paraît une chimère, et cependant il est si nécessaire que, sans lui, l'excès de l'abondance comme celui de la misère mène non seulement à la perte de Dieu mais à la perte de l'homme même.

A la différence de l'incroyant, étreint par les misères du monde, nous savons, nous, où est la lumière, où est le remède. Nous avons la Lumière, c'est l'Évangile, nous avons le remède, c'est le Christ. Mais comment l'appliquer à ce monde immense et hostile ? C'est le rôle de l'Église. La voici une fois encore mise en question. Avouons-le, plus d'une fois il semble qu'elle échoue. « Luther avait quatre-vingt-cinq thèses, écrivait Kierkegaard, je n'en ai qu'une : le christianisme n'est pas réalisé. » A regarder le monde tel qu'il est nous sommes tentés de lui donner raison. Il y a des chrétiens presque partout, mais la vie du monde est-elle chrétienne ? La vie de travail et de loisir, la vie politique, les rapports entre les peuples, entre les classes, entre les races sont-ils évangélisés, sont-ils imprégnés de la charité du Christ et de sa justice ? Comme il s'en faut!

Alors si en vingt siècles de christianisme ce monde n'est pas encore transformé à quoi bon y travailler encore ? Que fait l'Église ? et pour finir qu'est-elle cette Église ? notre foi et notre confiance en l'Église, et en l'action de Dieu qui s'accomplit par elle, sont remises en question. Notre foi ne peut s'épanouir en action que si elle devient une vision chrétienne du monde.

L'événement, l'histoire, le monde moderne avec ses dimensions et ses problèmes, ses souffrances et ses refus sont épreuve de notre foi. Il faut regarder en face ce monde obscur pour y discerner, dans sa lumière, le dessein de Dieu en action. Ce ne sont pas des vérités abstraites que nous affirmons ; c'est la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, qui nous éclaire, le Christ vivant parmi nous, l'Évangile en action aujourd'hui ; les dimensions évangéliques du monde dont nous sommes.

# *Qu'est-ce donc que l'Église dans ce monde?*

Quand nous regardons ce monde tel qu'il est et que nous essayons d'y situer l'Église, nous la mesurons habituellement par les informations que nous pouvons recevoir sur elle : nous la regardons pour ainsi dire d'abord avec les yeux du sociologue ou de l'historien à travers des statistiques ou des comptes rendus. A ce niveau, la vie de l'Église, sa progression dans le monde nous apparaissent difficiles à définir.

Tantôt nous sommes entraînés vers un certain optimisme par les « bonnes nouvelles » que nous recevons, tantôt au contraire nous sommes de nouveau déprimés par la certitude de notre impuissance.

Optimisme quand on pense à la diffusion universelle de l'Église dans le monde. Plus que jamais, à travers toute l'histoire humaine, le nom du Christ est invoqué partout. Optimisme quand on pense à la représentation de plus en plus internationale et littéralement catholique de tous les peuples, de toutes les races, de toutes les couleurs et civilisations au sein de la hiérarchie et même du Sacré Collège. Quelle audace vraiment prophétique l'Église a montré en ce dernier siècle par l'implantation extrêmement rapide d'un clergé et d'une hiérarchie indigènes. Pie XI a fait plus pour cela en vingt ans que trois siècles d'histoire missionnaire auparavant. Quelle rapidité dans l'expansion missionnaire actuelle. Quelle vitalité dans l'Église au sein de tous les milieux sociaux, quelle présence par la pensée de ses Papes et l'action de ses militants au cœur de tous les problèmes.

On pourrait multiplier ainsi les signes de sa vitalité et de sa présence au sein de toutes les réalités de ce monde. Elle est plus catholique que jamais.

Et cependant on pourrait multiplier aussi bien les signes d'impuissance et les menaces de mort. La masse énorme des païens, plus de la moitié de l'humanité, est en expansion; sa fécondité même fait que chaque année la proportion des croyants diminue sur la terre, malgré conversions et missions. L'Église est numéri-

quement sans cesse en relative régression. Que dire des mentalités où la vie religieuse semble se dissoudre devant le progrès technique et le messianisme matérialiste. Demain le monde ne se réveillera-t-il pas envahi par la vie facile issue des techniques et transformé par le marxisme en un monde vidé de Dieu et de toute religion? L'athéisme envahit tout au rythme de l'histoire et la foi se présentera bientôt dans les refuges où elle subsistera, comme un vestige d'un passé qui s'éloigne, plutôt que comme le ressort de l'avenir. Ainsi parlent les pessimistes.

On pourrait mutliplier les considérations et les faits dans un sens comme dans l'autre. Cependant aucune de ces manières de voir l'Église au niveau de son histoire humaine ne nous livre son secret et ne nous permet de juger de son destin. Ses adversaires le pressentent et ses fidèles le savent : l'Église est un mystère.

## *Le mystère du Christ dans l'histoire*

Le mystère de l'Église, c'est le mystère même du Christ répandu jusqu'aux extrémités du monde et de l'histoire. Il faut la foi pour le voir. Quand le Christ est venu en ce monde ce fut une manifestation de Dieu déconcertante pour le juif comme pour le païen, éblouissante de clarté pour le croyant, *scandale pour les juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, juifs comme grecs, c'est le Christ puissance de Dieu et sagesse de Dieu* (1 Co 1, 23). Ce que l'ange annonce aux bergers c'est à la fois ce qu'ils attendent avec tout le peuple d'Israël et tout autre chose : *voici que je vous annonce une grande joie qui sera celle de tout le peuple : aujourd'hui, dans la cité de David, un sauveur nous est né, qui est le Christ Seigneur. Et ceci vous servira de signe : vous trouverez un nouveau-né, enveloppé de langes et couché dans une crèche* (Lc 2, 10-12).

Ce que Dieu accomplit apparaît déconcertant : à la fois beaucoup plus petit et beaucoup plus grand que ce qu'on attendait :

d'un autre ordre. On attendait une manifestation de Dieu sur un plan de puissance, une théophanie en grandeur et une communication de sa force sur le plan temporel à son peuple pour instaurer un régime nouveau, lui donner la victoire. On attendait une intervention de Dieu par son messie qui s'insère avec éclat dans l'histoire.

Il n'en est rien. Le Christ n'est pas un surhomme, il ne joue pas au grand homme : il est Dieu fait homme, c'est tout autre chose. Il ne se présente ni avec la force des armes, ni avec la puissance du pouvoir politique, ni avec l'éclat de la fortune, ni même avec l'autorité de l'intelligence ou du génie. C'est un petit enfant qui se tait, enveloppé de langes dans une crèche sur laquelle veille une mère si pauvre et si simple que personne ne l'a remarquée. Le fait passe inaperçu. L'histoire profane du temps n'en parle pas...

C'est le dernier-né des sujets de l'empire, le plus petit, et c'est à peine si on l'aura compté aujourd'hui dans le recensement. Il est si petit : il compte à peine dans l'histoire humaine à laquelle il appartient.

Mais il la dépasse et la transforme. Ce fait historique, qui ne bouscule pas l'histoire sur le plan temporel, la pénètre toute et lui donne un sens nouveau. Il éclaire toute l'histoire. Toutes les années, qui comptent tous les événements du monde et de l'homme, seront recomptées à partir de lui.

Tel est le paradoxe de l'incarnation : venue de Dieu, non seulement en l'homme mais dans la pauvreté humaine. Manifestation de Dieu, non dans l'éclat des valeurs humaines, mais dans le dépouillement de tout. *De riche il s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté* (2 Co 8, 9).

La pauvreté du Christ, sa petitesse, son détachement du pouvoir temporel demeureront à travers toute sa vie, marqueront toute sa mission et s'accompliront pour finir à la Croix pour le salut du monde. Il peine à faire accepter ce mystère aux apôtres ; il échoue à le faire admettre aux pharisiens. Il leur faut un chef temporel et des biens politiques. Ils ne s'élèvent pas dans la foi au plan du Christ pour accueillir le Fils de Dieu fait homme, qui nous apporte la lumière et la vie de Dieu.

La pauvreté du Christ, sa petitesse, sont le signe même de sa transcendance divine : il est le Tout Autre. Sa force, sa grandeur, sa puissance ne sont à confondre avec aucune force humaine, aucune puissance et grandeur de ce monde. « Si sa puissance était de ce monde il aurait appelé des légions d'anges pour le nourrir au désert ou des troupes qui auraient combattu pour qu'il ne soit pas livré aux juifs. Son refus de puissance va jusqu'à permettre à la puissance humaine d'attacher la Toute-Puissance divine à la Croix. Sa résurrection même, suprême manifestation de la Toute-Puissance, n'apparaît jamais comme une revanche sur l'homme, mais comme le triomphe de l'Amour, qui, en nous donnant les arrhes de notre propre résurrection, nous situe dans le Royaume de la Toute-Puissance[3]. » Une seule chose apparaît dans le Christ, le don total de lui-même. Il manifeste l'Amour. Il fait apparaître le Dieu de Charité.

Mais cette charité est la charité de Dieu. Elle est Dieu même. Sa toute-puissance se manifeste en ce qu'elle domine le temps et, sans en forcer les lois, transforme l'histoire du monde. Qu'on pense au dynamisme transcendant que contient la moindre des paroles du Christ. Elles ne constituent pas un événement, au sens que nous donnons à ce mot dans notre histoire temporelle. Elles dépassent à l'infini en portée et en influence tous les événements, toutes les révolutions, tous les coups d'État. Voici une question des apôtres au coin d'une rue sur les raisons qui peuvent autoriser le divorce, puisque la loi de Moïse le permet dans certains cas. D'un mot le Christ restaure l'ordre primitif du mariage : *ce que Dieu a uni l'homme ne doit point le séparer* (Mt 19, 6). Voici fondé le mariage chrétien! Ces paroles sont lumière et vie. Elles transforment la cellule fondamentale de toute société humaine, elles transforment la condition de toutes les femmes dans le monde chrétien, pour en faire, d'esclaves qu'elles étaient, des épouses. Elles sont actuellement agissantes, elles luttent en Afrique noire contre la polygamie, en pays chrétien contre le divorce, partout contre les dégradations de l'amour humain. Une

3. Paul Germain, dans *Semaine des Intellectuels catholiques*, 1959, *Le Mystère*, p. 94.

parole du Christ c'est un monde nouveau qui se lève à travers toute l'histoire.

Les apôtres répondent selon leur mentalité juive : s'il en est ainsi (et s'il faut garder toujours la même femme) mieux vaut ne pas se marier. D'un mot le Christ élève le débat : oui, pour ceux qui en ont reçu la grâce c'est vrai en vue du Royaume des Cieux — comprenne qui pourra!... Voici instauré l'appel à la virginité qui traverse le monde depuis vingt siècles, qui a suscité des milliers et des millions de vies consacrées, qui nous atteint aujourd'hui même, prêtres, religieux, religieuses, laïcs consacrés, en Europe, en Afrique, au Vietnam, en Chine, en Amérique. La parole de Dieu est efficace au-delà du temps et de l'espace toute petite et infiniment grande, cachée dans l'histoire et plus grande que l'histoire. C'est le Verbe en qui tout est créé et renouvelé.

On pourrait multiplier les exemples : l'institution de l'eucharistie : un soir pendant le souper d'adieux quelques mots et voici à travers le monde des milliards de messes dans l'épaisseur de tous les siècles. Une réponse aux pharisiens un jour, au hasard d'une rencontre, sur la nécessité de payer l'impôt : *rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu,* et voici instaurée pour toujours la transcendance de l'ordre divin et de la société spirituelle sur tout pouvoir politique. Énigme de dépassement qui est encore au cœur de toutes les luttes de notre temps.

C'est tout le mystère du Christ qui est sous ce signe de la petitesse et de la grandeur. C'est ainsi qu'il est dans l'histoire présence et manifestation de Dieu.

Présence et manifestation de sa transcendance parce qu'il dépasse toutes les forces et richesses humaines, présence et manifestation de son immanence parce qu'il pénètre et transforme toute l'histoire humaine. C'est précisément parce que sa puissance est la toute-puissance de Dieu qu'elle peut s'insérer si humblement dans l'histoire sans peser pour ainsi dire sur elle, mais en la transformant ; comme la grâce même respecte la liberté en la transformant.

Cette petitesse et cette grandeur incomparables qui sont la marque de la Présence de Dieu à l'histoire humaine c'est le mystère du Christ, Fils de Dieu Sauveur.

## *Mystère de l'Église dans l'histoire*

C'est le mystère de l'Église d'un bout à l'autre de son histoire. Elle continue ce que le Christ a commencé ; mais pas seulement en portant son message, en faisant accomplir ses ordres, comme on porte la doctrine d'un sage ou on transmet les ordres d'un chef. L'Église porte le Christ en elle et continue son mystère dans le monde : l'Épiphanie de Dieu.

C'est pourquoi, à chaque étape de son histoire, elle nous apparaît déconcertante. Toujours à la fois plus petite et plus grande que nous ne pensions. Elle ne se révèle qu'au regard de la foi.

Le contraste entre la faiblesse humaine, la petitesse historique du Christ et les forces énormes qu'il affronte et qu'il va transformer, reste la loi de vie de l'Église. La manière du Christ, qui ne s'impose pas aux forces par opposition de force, par éclat de puissance et victoire temporelle, mais par le rayonnement de l'amour, qui se manifeste en sa faiblesse même, reste la manière de l'Église. Son but n'est pas une puissance temporelle, sa manière n'est pas une lutte de force. Elle triomphe à travers les siècles de toutes les forces, par la faiblesse de l'amour.

Ainsi les apôtres et les martyrs aux premiers siècles devant le monde romain. Leur faiblesse est manifeste. La disproportion des forces qu'ils mettent en jeu par rapport aux forces qu'ils affrontent est éclatante ? On connaît le contraste et la foi s'en nourrit. L'empire a conquis le monde connu d'alors. Il a pour lui l'unité du pouvoir absolu, la force partout présente de l'armée romaine, l'organisation juridique et administrative, le droit et la magistrature, les communications et l'information du temps. Les apôtres et l'Église primitive, temporellement, n'ont rien. Ils sont une poignée sans pouvoir, sans force, sans argent, sans prestige. Une Église faible comme un nouveau-né.

Cependant dès l'origine il y a conflit. L'énorme force possédante se sent mystérieusement menacée par cette poignée de pauvres gens. L'affirmation d'un droit de Dieu qui dépasse ses ordres, d'un rassemblement des peuples qui dépasse ses frontières, d'un Royaume des Cieux qui dépasse son pouvoir est insupportable à l'empereur. Il veut être dieu pour son peuple. Il ne supporte pas d'être remis à sa place, qui est d'être serviteur dans un ordre qui le dépasse. Il n'accepte pas de dépendre, mais veut suffire. Ce sauveur crucifié lui est abominable : il s'installe dans la force contre l'amour.

La charité ne répond pas avec la force aux arguments de force. Pendant trois siècles, avec des répits et des reprises, de mille manières ce pouvoir énorme s'acharne à faire disparaître cette faiblesse qui ne se défend pas. Il n'y parvient pas.

L'Évangile a pour connivence l'inquiétude des peuples. Il apporte une réponse aux questions fondamentales que l'homme alors se pose sur son salut et dont il cherche vainement la réponse dans les religions à mystères. Plus encore, il apporte une expérience, celle d'une communauté qui dépasse toutes les divisions et réunit tous les hommes comme frères dans la charité de Dieu. Il apporte à travers sa vie, la présence de Dieu, le Christ vivant. C'est lui toujours, petit et grand ; caché et pénétrant, humble et triomphant ; transcendant à toutes les forces du monde et immanent à toutes leurs actions. La lutte inégale de David et de Goliath continue. Les forces du mal se déchaînent à l'approche de Dieu. C'est la faiblesse de Dieu qui triomphe.

L'empire sera converti et l'Église du Christ sera l'Église romaine. Un monde énorme s'écroule, celui qui voulait contre Dieu affirmer sa suffisance ; son héritage, on le sait, est recueilli par l'Église. Sa pensée, ses lois, ses routes, son droit, sa culture, servent de véhicule à la vie chrétienne, d'expression au dogme, de structure extérieure à l'Église. Nous en vivons encore.

## *Les démarches du monde moderne participent au mystère de l'Église*

Mais plus encore nous vivons aujourd'hui ce mystère. Le mystère de l'Église, le mystère du Christ dans l'Église à travers tous les temps, au-delà des temps. Pourquoi voudrions-nous que la situation de l'Église dans le monde ne soit plus la situation du Christ en son temps, la situation de l'Église primitive dans le monde romain, la situation évangélique ? une Église qui repose sur les forces du temps, alors que son mystère est d'affronter le temps, soutenu par la force de Dieu. Le Christ est le même hier, aujourd'hui et toujours. L'Évangile continue. Il nous suffit d'ouvrir les yeux de la foi pour reconnaître les dimensions évangéliques du monde moderne.

Nous serions tentés parfois de juger l'Église comme de l'extérieur, d'apprécier sa force ou sa faiblesse selon les poids du monde, et de nous en approcher ou détacher selon notre propre estime ; bien plus de croire, un peu, que c'est nous qui lui apportons sa force et presque sa sainteté. Mais c'est l'Église au contraire, par sa situation dans le monde, qui participe aujourd'hui comme hier au mystère évangélique, à la pauvreté évangélique et à la sainteté du Christ et qui nous donne d'y participer en elle. Elle nous communique sa vie. C'est elle qui nous rend évangéliques, qui nous entraîne dans sa foi et nous fait participer au mystère du Christ.

Aujourd'hui comme hier ; on serait presque tenté de dire : plus qu'hier. Il semble à travers l'histoire du monde que le mystère du Christ en son Église se déploie et s'achève. Toutes les paroles, toutes les paraboles évangéliques sont accomplies aujourd'hui, si on peut dire, plus que jamais.

Plus que jamais, elle est le roc contre lequel des puissances d'enfer n'ont pas prévalu, elle est le grain du sénevé et aussi le grand arbre où tous viennent s'abriter, elle est le levain dans la pâte du monde, le sel qui le conserve, la lumière qui l'éclaire,

le filet déployé pour la pêche, la barque qui s'emplit de poissons, la grande assemblée autour de la table que le Christ nourrit de son corps et de son sang. Tout s'accomplit sous nos yeux, pour nous, en nous. Bien plus, pour qui sait voir, le déroulement même de l'histoire, l'évolution même de ce monde moderne vont contribuer selon le dessein tout-puissant de Dieu et par sa grâce à l'accomplissement actuel du mystère de l'Église en notre temps. Encore une fois dans l'histoire nous assistons pour ainsi dire à la naissance d'un monde.

Peut-être faut-il dire à la naissance du monde. C'est le même toujours qui, pour la première fois, découvre son unité. Pour la première fois dans l'histoire tous les hommes communiquent, toutes les histoires se rencontrent pour former l'histoire de l'humanité. A travers toute la terre les communications rapides, la transmission immédiate des nouvelles, la vision même des choses fait que l'événement, surgi en un point du globe, atteint immédiatement toute la terre. Elle réagit toute, comme un vivant, en quelque point qu'on la touche. Non seulement ce monde nouveau est unifié par la connaissance qu'il a de toutes les terres et de tous les peuples ; mais il est devenu solidaire par tous les liens économiques et politiques qui relient bon gré mal gré tous les peuples au-delà même des frontières politiques et idéologiques. La guerre ne peut plus être que mondiale, la révolution d'un peuple atteint tous les autres. Chacun porte en lui des liens vivants avec le monde. L'enfant naît branché sur toute la terre. Au-delà même de ces liens, des modes de vie nouveaux, de transport, d'habitation, de travail, de soins, d'instruction, se répandent au-dessus des frontières et créent une sorte de conscience commune, de civilisation universelle issue de la technique. Cela marque tous les peuples et bientôt les plus anciens comme les plus primitifs se retrouveront dans certaines manières communes de savoir, de voir, de construire, de vivre. A Chicago, à Moscou, à Dakar, à Paris, l'homme moderne retrouve les mêmes techniques, les mêmes soins, les mêmes informations, les mêmes transports, les mêmes sciences. Un monde nouveau est en train de naître, qui recouvre la terre. Monde énorme qui possède la technique, la science, l'argent, le pouvoir, la force et qui est possédé par eux.

Ce monde n'est pas constitué bon par la seule puissance de son évolution historique. C'est un monde de péché.

Une fois de plus nous le sentons, il semble comme radicalement opposé à l'Église et même à toute religion. Son idole est l'humanité et nous adorons Dieu. Il veut croire au salut de l'homme par l'homme, à son progrès par les forces de l'histoire, à son bonheur par la technique; ou alors désespérer de tout. Il refuse globalement le salut de Dieu. La dure parole de saint Jean reste vraie à toutes les étapes de l'histoire : *Le Monde entier gît au pouvoir du mauvais* (1 Jn 5, 19).

Et cependant l'Église lui est présente, comme le Christ à son temps, comme les apôtres à l'empire. Toute petite et très grande. Toujours plus petite que ce que nous aurions pensé, quant à ce qu'elle représente de force temporelle et d'intervention apparente sur le déroulement de l'histoire. Elle n'agit pas comme une armée, comme un parti, comme une puissance. Dieu l'en préserve! Elle est cachée. Son détachement des forces terrestres, son indépendance des puissances humaines sont la marque même de sa transcendance. Elle ne doit être confondue avec rien de tout cela. Elle n'est pas une force de plus dans le monde, qui fait nombre avec les autres et s'oppose comme une puissance aux puissants. L'Église repose sur Dieu. C'est pourquoi sa puissance dépasse toutes les puissances du monde. Toute petite elle prononce des paroles qui changent du dedans toute la marche de l'histoire, parce que ce sont les paroles de Dieu. L'enseignement de l'Église, les paroles des Papes ne se présentent pas au monde comme les grands événements de l'histoire. Le mariage d'un prince fait plus de bruit dans la presse qu'une encyclique, mais le reste passe, l'enseignement de l'Église et son action demeurent. Sur le plan du travail, du respect de l'homme et de la liberté, de la dignité des races, des rapports internationaux, du sens même de la technique au service de l'homme, de l'ouverture de la science sur le mystère elle pose inlassablement les jalons de route qui conduisent au monde de demain. Déjà, en elle, elle le bâtit. A sa manière : selon son mystère. Comme le Christ, divinement : non par la force, mais par amour : non selon la puissance des hommes, mais selon la

Toute-Puissance de Dieu. Ce n'est pas une spéculation, une hypothèse consolante : cela est, cela se fait. Chaque jour des millions de prêtres, de religieux, de religieuses, de militants et de martyrs font circuler dans toutes les réalités du monde le levain de la charité. Un régime succède à un autre, une technique à une autre mais le monde humain et divin que construit l'Église en Jésus-Christ poursuit sa tâche et recueille l'apport des siècles à l'humanité nouvelle.

Trois lignes convergentes nous permettent de saisir en profondeur l'action de Dieu sur son Église dans le monde moderne. Il semble au premier abord que ce soit une sorte d'appauvrissement qui compromette sa situation, nous découvrons progressivement que c'est une purification qui élargit son rayonnement.

Au-delà des événements superficiels, qu'on pense à ce que représente en un siècle l'évolution de la Papauté, de la Bible et de l'Action catholique.

La papauté temporellement a presque tout perdu. Elle ne représente plus une force par ses états, son pouvoir politique, son armée. Il lui reste le minimum vital pour se poser dans le monde. Elle ne se situe plus comme un état parmi les états, une puissance dans les conflits des puissances, une force dans le jeu des forces politiques. Qui ne sent combien son rayonnement s'en trouve grandi, élargi et mieux situé sur son véritable plan ?

Dépouillée en grande partie par l'avènement des nationalités de son pouvoir temporel, la papauté a acquis dans le monde moderne une influence qui domine et pénètre toutes les nations. Son indépendance lui permet d'apporter la lumière du Christ dans tous les domaines, même celui de la politique et des relations internationales. C'est par son détachement même qu'elle peut y être présente sans se dégrader. En précisant son objet la mission de la Papauté s'est considérablement élargie. Plus humble, elle est plus grande. Elle rejoint le Christ.

La Bible aussi appartient à la vie de l'Église et fait corps avec elle. Elle subit pour ainsi dire en elle, comme un membre dans un organisme, toutes les répercussions des croissances des infirmités, des purifications de l'Église. Là où l'Église pénètre la Bible s'introduit, là où l'Église s'adapte la Bible est traduite,

là où l'Église faiblit la Bible est mutilée ou oubliée. Le renouveau biblique est incontestablement un des signes les plus actuels de la vitalité de l'Église dans le monde moderne. Mais il ne s'agit pas seulement d'une répétition. La Parole de Dieu est vivante. Elle s'insère à chaque époque dans la vie de l'Église et la vie de l'Église dans le monde tel qu'il est. Pour finir il grandit pour elle.

L'éveil des sciences a paru d'abord compromettre toute confiance dans la Bible. En fait, nous le sentons maintenant si la science court toujours le risque de la suffisance rationaliste, qui l'oppose à la foi; à sa place, non seulement elle ne contrecarre pas la foi, mais en un sens vrai elle la nourrit. Notre lecture de la Bible s'est précisée par la science qui en a mieux situé certains domaines dans le cadre de l'histoire et plus encore parce que le développement des sciences a permis de préciser le sens proprement religieux de son inspiration et de son enseignement.

Au temps de saint Augustin on pensait pouvoir tirer toute connaissance de la Bible, même la plus profane sur les astres, les animaux et les plantes. Nous savons mieux aujourd'hui de quoi Dieu nous parle. Sa révélation ne se situe pas comme une science parmi les sciences, qui s'oppose à elles ou s'appuie sur elles. Elle se situe au-dessus de toutes les sciences, sur un plan différent et par là elle les éclaire toutes, sans s'opposer à aucune. C'est cette distinction même, favorisée dans le monde moderne par le développement de l'esprit scientifique, qui dégage la Bible des fausses interprétations et des faux problèmes et qui la rend à son éternelle jeunesse. C'est la Parole de Dieu que nous y cherchons. Elle s'adresse à nous aujourd'hui et répond aux questions les plus actuelles de notre temps. A celles-là mêmes pour finir que pose la science sans pouvoir y répondre sur son plan. Le renoncement à trouver dans la Bible la réponse à toutes les questions scientifiques que se pose l'homme sur la constitution physique du monde se traduit par un enrichissement incomparable du rayonnement de la Parole de Dieu sur tous les domaines de la pensée humaine. Ne lui demandant plus autre chose que ce qu'elle vient donner, entrant dans sa pauvreté qui est celle du Christ nous y découvrons le Tout de Dieu.

On pourrait en dire autant et plus encore de l'Action d'Église. La distinction plus nette du spirituel et du temporel dégage l'Église des connivences avec la politique. L'Action catholique se situe nettement sur le plan de l'évangélisation, non sur le plan politique. L'Église n'est pas un parti en face des autres. L'Église ne vient aucunement fausser par son poids les données de l'ordre temporel : ce serait cléricalisme. Elle sait que cela ne peut que nuire à sa mission véritable. Elle laisse aux hommes la construction de l'ordre temporel selon ses lois propres et ses fins proprement humaines. C'est précisément parce que ses visées sont transcendantes, parce qu'elle ne vise pas le pouvoir, que l'Église peut demander maintenant à tous ses militants de s'engager dans tous les secteurs d'action temporelle, pour y travailler avec les non-chrétiens à un ordre plus humain et y porter le témoignage de la lumière et de la charité du Christ. Plus elle est dégagée dans son action de toutes les visées politiques et de toutes connivences avec un parti ou une force temporelle, plus l'Église est capable, sans se dégrader et sans les déformer, d'être présente et active dans toutes les activités temporelles même politiques. Là encore sa transcendance permet sa présence sans corruption aucune ni de ce qu'elle est, ni de ce qu'elle touche. C'est là encore une force de son mystère, qui est divin, et s'accomplit sous nos yeux. Il serait naïf de dire que cette purification est achevée. Il est indéniable qu'elle est partout inaugurée. A nous d'y consentir.

Ainsi sur tous les plans, celui de son gouvernement, celui de sa pensée, celui de son action, on retrouve comme la même loi de vie d'Église en ce monde moderne, qui la rapproche admirablement du mystère du Christ. Dépouillement qui enrichit. Pauvreté qui rayonne. Transcendance par rapport à toutes les réalités temporelles qui permet une présence active à toutes ces réalités.

Cette convergence est le signe d'une action de Dieu, dont nous pressentons le sens : c'est la manifestation de Dieu qui continue dans l'Église à la faveur même des grands mouvements de pensée et d'action de notre temps. Telles sont les dimensions évangéliques de ce monde moderne. L'Église nous y apparaît, à la fois toujours plus enracinée dans l'histoire humaine par ses insti-

tutions et son rayonnement et toujours plus transcendante au temporel par son but et ses moyens propres : toujours moins *du* monde et toujours plus *au* monde.

## *Telle est la Victoire qui a triomphé du monde : notre foi*

Avouons-le, il faut un effort de foi au savant, au chrétien, au militant pour reconnaître son Dieu dans le dépouillement de son Église. C'est cela la foi.

C'est la foi des bergers au dessein de Dieu accompli dans l'Enfant. C'est la nôtre au dessein de Dieu accompli dans l'Église. La pauvreté est le signe de sa transcendance. Son dépouillement des prestiges humains fonde son assurance sur la Toute-Puissance de Dieu qui agit en elle.

Toute action militante est basée sur cette foi en l'Église, suprêmement faible dans un monde de force, suprêmement pauvre dans un monde d'argent, suprêmement simple dans un monde de science et qui porte en elle la Toute-Puissance de Dieu pour éclairer, transformer et sauver toutes les réalités de l'homme et du monde. Mais aujourd'hui encore le mystère du Christ rencontre le mystère d'iniquité, on dirait qu'elle le révèle. L'opposition systématique à Dieu, la torsion des consciences, l'utilisation de tous les moyens, la confusion semée à plaisir, le visage de l'Église déformé par la haine et la division, autant de traces apparentes de l'action du Prince de ce monde. Il n'est pas à la retraite. Il adapte son action, ses mensonges et ses ruses. Il s'appuie sur la crédulité et l'incrédulité, sur la superstition et le matérialisme. Il se joue de faire passer l'homme d'un excès à l'autre, d'un abîme de confiance en soi à un abîme de désespoir. L'Église comme le Christ sera en lutte jusqu'à la fin des temps contre l'Esprit du mal. Elle ne semble jamais humainement triompher. L'ennemi revient et semble toujours plus fort qu'elle.

Elle est toujours affrontée à des forces historiques et des puissances invisibles qui semblent immensément plus puissantes qu'elle.

La vague est plus haute que le navire. L'Église ne suit pas seulement le Christ dans la petitesse de la crèche, mais dans l'impuissance et l'humiliation de la Croix. Elle est liée, menacée dans son existence même, par l'irréligion et par les fausses religions, par les païens et par les juifs. Elle est toujours mourante et toujours vivante. Elle vit et survit. Elle paraît étouffée et comme anéantie sur toute une portion du globe et dans toute une portion de l'âme humaine et voici elle vient et partout on l'attend.

## *L'Église, seule réponse à l'inquiétude des hommes*

Comme au temps du Christ et des apôtres l'Église aujourd'hui rencontre encore l'inquiétude des hommes. Le monde athée n'a pas trouvé la paix ; le monde comblé de jouissances n'a pas trouvé la joie ; le monde misérable a faim de pain et d'amour. La dignité de ce temps est de l'affirmer avec force. Jamais peut-être l'humanité n'a pris conscience avec plus de lucidité de sa misère et de sa faim. Ses penseurs le crient : « Ce monde est inhumain, les hommes aussi, la mort est inéluctable et absurde et cependant l'intelligence est appétit d'unité et le cœur a faim d'amour universel. » Cette soif du monde l'Église sait qu'elle seule a de quoi l'étancher. Il périt de ne pas la puiser en elle.

L'Évangile est la seule réponse aux questions les plus actuelles que pose notre temps. Toutes les découvertes de la science et de la technique ne peuvent se passer de la vie qu'il apporte. L'expérience dramatique en est poursuivie au cœur de l'histoire : toutes les inventions de l'homme sans Dieu se retournent en perversion de l'humain.

Ce n'est pas une théorie c'est un fait, ce sont des millions de faits. L'amour humain, la liberté humaine, la dignité humaine :

le travailleur, la femme, l'enfant sont menacés de mort sans la grâce du Christ. Plus que jamais en ce monde moderne le Christ apparaît sauveur : sauveur de l'homme et sauveur du monde.

Comme au temps de l'Évangile, comme au temps des apôtres, il appelle encore à le suivre. Aujourd'hui encore l'appel du Christ dépasse nos prévisions, nos catégories, nos cadres : il appelle parmi tous les peuples, toutes les races, toutes les catégories sociales. Il appelle ceux qu'on n'aurait pas appelés. Il élargit son Église au-delà des frontières de cultures et de races pour accueillir l'humanité entière.

Il travaille encore au-delà de son Peuple dans l'épaisseur de l'histoire du monde. Dans la recherche des savants, dans les liens qui unissent les nations, dans la conscience ouverte sur tous, dans l'inquiétude des peuples, Dieu travaille le monde en secret pour en faire son Église catholique. Petite et agissante au cœur du monde elle lui donne un sens. Elle prépare et elle attend la seule issue de l'histoire; elle est le témoin et le gage de l'avènement d'une humanité nouvelle réunie dans le Christ. Cachée au cœur de l'histoire l'Église lui donne son sens définitif en la conduisant à son terme au-devant du Christ qui l'accomplit. C'est pourquoi nous lui donnons avec notre foi notre vie.

Car notre foi n'est pas seulement une belle vision du monde, une contemplation adorante de la Toute-Puissante action de Dieu et des merveilles qu'il accomplit pour nous. Elle est un engagement de toute la vie. Adorer la Toute-Puissance c'est s'y livrer de tout son être, reconnaître le dessein de Dieu dans l'histoire c'est y entrer de toutes ses forces. Loin de nous dégager de ce monde et de la construction de son histoire notre foi nous y engage totalement. Elle seule pour finir soutient jusqu'au bout cet engagement dans l'histoire parce qu'elle seule lui donne un sens et une efficacité.

Nous le disions au début, le drame fondamental de l'homme moderne est cette disproportion angoissante entre la conscience universelle qu'il a acquise de la misère du monde et la faiblesse de son action pour sauver. A cette angoisse de l'homme pour l'humain dans ce monde tel qu'il est, il n'y a qu'une réponse : c'est la foi en Jésus-Christ. En Lui seul notre action fait aboutir

notre projet fondamental qui est de sauver le monde, en Lui notre amour rejoint tous nos frères. En Lui seul notre vie vaut la peine d'être vécue; parce que consciente du péché du monde elle contribue, en se donnant, à la Rédemption du monde. En lui la faiblesse de notre action rejoint la Toute-Puissance de Dieu pour accomplir l'immensité de nos désirs.

Louis Lochet.

# *La foi ne rend pas sage*

La foi en Jésus-Christ n'est pas réductible à la reconnaissance d'un fait accompli, d'une orthodoxie correctement formulée, d'un ordre moral bien défini. Notre Seigneur, qui a poussé l'inconvenance jusqu'à appeler les percepteurs et les prostituées, à inquiéter des jeunes gens riches et à mourir sur une croix n'est décidément pas venu nous donner la paix comme le monde la donne. La foi en Jésus-Christ n'est pas de tout repos et tend à agiter le sommeil du juste.

Le pharisien qui prie sagement au Temple n'a d'autre défaut que de croire avec suffisance, d'aimer modérément et d'avoir son content. Le publicain qui se tient à distance n'a d'autre vertu que de ne pouvoir se faire illusion et d'être mécontent de sa médiocrité. Le Seigneur ne condamne pas le juste et n'exalte pas le pécheur, mais il récuse le juste milieu et préfère le pécheur qui peine au juste qui croupit (cf. Mt 18, 9-14). Car l'homme est fait pour progresser.

## I

## L'IMITATION PROGRESSIVE DE JÉSUS-CHRIST

### *L'homme est fait pour progresser.*

Le premier homme est établi dans le jardin d'Eden non seulement pour le garder, mais pour le cultiver. Dieu lui présente tous

les vivants, pour que l'homme s'efforce de les comprendre et développe son intelligence du monde. Et dès ce premier instant de l'humanité le Créateur le met en liberté devant le choix par lequel il appartient à l'homme d'engager décisivement l'avenir humain (Gn 2, 15-17, 19-20). L'homme est fait pour avancer et pour faire avancer : pour participer à fabriquer progressivement un monde qui se fait tous les jours — et qui se défait là où faute de vitalité il stagne, « sous-développé »; pour connaître de mieux en mieux, afin de dominer progressivement le monde contemporain — au lieu d'être dépassé par les événements; pour « se faire » en choisissant sa voie et son effort selon sa vérité et son courage, en corrigeant son choix continuellement détérioré par les manques de vérité et de courage. Qui s'installe dans la science acquise avant-hier ne comprend plus grand-chose d'aujourd'hui et risque de ne plus rien comprendre du monde de demain; qui ne se convertit pas tous les jours, s'enfonce chaque jour dans la paresse d'aimer; qui ne construit pas, détruit.

« La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc. » (Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, n° 355). A la longue, cela élève considérablement quelques-uns des paliers de départ. « Non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit » (Pascal, *Fragment d'un traité du vide*). Il est vrai que, si cela se vérifie manifestement pour les acquêts scientifiques et techniques, le progrès moral de l'humanité ne semble guère avoir crevé collectivement le plafond originel. Mais, quel que soit le niveau initial de notre moment, le propre de l'homme n'est pas simplement de croître selon les conditions que nous nous découvrons. Notre privilège humain et notre tâche sont d'avancer en inventant. L'intelligence est ainsi appelée à troubler, bon gré mal gré, la tranquillité de l'ordre raisonnable. Comme le dit G. B. Shaw dans une *maxime pour les révolutionnaires* qui n'est qu'à peine une boutade : « l'homme raisonnable s'adapte lui-même au monde. Celui qui est déraisonnable persiste à vouloir adapter le monde à lui-même. Aussi tout progrès dépend de

l'homme déraisonnable ». Encore faut-il que l'homme innovateur devienne, par-delà les vieilles sagesses, un homme nouveau. Le progrès est une condition vitale de l'existence humaine : qui ne progresse pas, meurt.

## *Jésus-Christ assume le progrès humain.*

Jésus-Christ lui-même, pleinement homme comme il est pleinement Dieu, assume le progrès humain en assumant parfaitement la condition humaine. Ayant accepté de devenir, pour racheter les pécheurs, « en tout semblable à ses frères » (He 2, 17), il ne lui convenait pas seulement de croître « en sagesse, en taille et en grâce » (Lc 2, 52), mais même d'apprendre, tout Fils de Dieu qu'il était, l'obéissance par ses propres souffrances (He 5, 8). Non point que Jésus-Christ ignore à quelque moment que ce soit quoi que ce soit de sa mission ou soit incertain de sa voie : dès le temps de sa croissance enfantine rien n'échappe à sa science divine et il est parfaitement aux affaires de son Père. Mais Jésus est vraiment vrai homme et rien n'atteste que Dieu ait voulu affubler l'humanité de son Fils d'une perfection en quelque sorte contre nature, instantanément achevée sans jamais progresser, « prodige voisin de la monstruosité » (cf. Cyrille d'Alexandrie, *Dialogue sur l'unité du Christ,* Patrologie grecque, t. 75, col. 1332). Au terme de tâtonnements progressifs, après s'en être tenu naguère à une opinion plus timide (cf. *Commentaire sur les Sentences,* III[a], dist. 14, art. 3, qu. 5, ad 3; dist. 18, art. 3, ad 5), Thomas d'Aquin, qui ne fut pas un oracle à répétition, mais un théologien vivant et progressant, voué à la recherche toujours inachevée d'une intelligence réfléchie de la foi inépuisable et jamais expliquée de façon suffisante, en vient à discerner dans l'âme du Christ une science acquise par expérience progressive (cf. *Somme théologique,* III[a], qu. 9, art. 4; qu. 12, art. 2). Science toujours parfaite, mais d'une perfection, pour ainsi dire, contemporaine, correspondant à l'âge de l'homme et à l'histoire du monde ambiant, donc susceptible de progrès. Humainement Jésus-Christ fait l'expérience progressive du

monde où il naît et grandit : il découvre les choses et la vie alentour, il observe et interroge les hommes, il acquiert la culture de son milieu et la technique de son travail, il apprend de Marie et de Marthe que Lazare est malade, il éprouve dans ses épreuves la peine des hommes. Jésus, bien sûr, n'a pas à se convertir. Son existence ne s'écoule pas pour autant comme un processus d'automation convenablement programmé. La perfection de la liberté humaine du Christ, qui, toujours pleinement accordée à la volonté de Dieu, ne saurait se détourner du bien, ne réduit pas les libres choix de la volonté humaine de l'Homme-Dieu au consentement parfait à un déroulement. A Cana, Jésus ne fait sans doute pas seulement semblant de dire non avant de dire oui, d'hésiter avant de décider — et non simplement de constater — que, à la faveur de la foi insistante de sa mère, le moment est maintenant venu de passer le seuil et d'accomplir le premier de ses signes (cf. Jn 2, 1-11). Ayant appris l'arrestation de Jean-Baptiste, Jésus décide à nouveau, dans la liberté de son choix, de franchir un nouveau pas et d'inaugurer sa proclamation publique de la Bonne Nouvelle (cf. Mt 4, 12-17 Mc 1, 14-15). Parfaitement homme et homme parfait, Jésus-Christ est dans son existence terrestre éminemment en progrès.

Et cependant Jésus-Christ est au-delà de tout progrès. Car ce Homme-là est Dieu fait homme. Chaque moment de son progrès est incomparable ; un moment humain vécu par une Personne divine. Le temps de Jésus n'est pas une phase parmi d'autres dans une histoire progressant par paliers : c'est *la plénitude du temps* (Ga 4, 4). Jésus-Christ ne joue pas un rôle dans une histoire qui le comprendrait : il est à la fois le centre et la fin de l'histoire dont sa vie terrestre fonde toutes les valeurs et que son retour achèvera en la terminant. Jésus-Christ n'est pas « dans le sens de l'histoire » ; c'est par rapport à lui qu'un « sens de l'histoire » prend sa véritable signification. Rien ne mesure Jésus-Christ qui est la mesure de toutes choses. Il n'est pas plus ou moins conforme à la perfection idéale : il est la Vérité même, le Bien même, l'Amour même, mis à la portée des hommes. Dans ses achèvements successifs le Fils de Dieu est lui, toujours *l'Image du Dieu invisible* (Col 1, 15), *resplendissement de sa gloire, effigie de sa substance* (He 1, 3), tandis que

nous ne sommes qu' « à l'image », constitués en tendance vers la perfection de la parfaite Image du Père (cf. *Somme théologique*, Ia, qu. 35, art. 2; qu. 93, art. 1).

## *Nous approchons de Jésus-Christ progressivement.*

Ce n'est que progressivement que l'Image de Dieu se révèle aux hommes. Même lorsque, *après avoir, à maintes reprises et sous maintes formes, parlé jadis aux pères par les prophètes,* Dieu parle finalement par son Fils même (He 1, 1-2), il ne se dévoile que peu à peu et aux uns avant les autres. C'est tout au terme de son ministère évangélique que — mis en demeure par l'interrogatoire du président de ce tribunal inquisitorial qui est sur le point de le condamner à mort — Jésus se proclame enfin, explicitement devant tous, Fils de Dieu (Mc 15, 61-62; Mt 27, 63-64; Lc 22, 67-70).

Quelle que soit d'ailleurs la clarté de la manifestation, ce n'est que peu à peu que même les meilleurs yeux humains s'adaptent à la Lumière. C'est la condition humaine du cheminement de la foi. Et ce n'est point seulement une séquelle de cet accident universel qu'est le péché. L'Évangile, qui respecte l'effacement silencieux de la Mère de Dieu avec tant de discrétion, insiste cependant sur le progrès de sa foi. Celle qui, conçue sans le péché, n'est en rien inclinée à haïr ni à fuir la lumière à laquelle elle n'a rien à cacher (cf. Jn 3, 20) et qui, dès l'Annonciation, a reçu de la bouche de l'ange la révélation exhaustive du mystère de l'enfant qui *sera appelé Fils de Dieu* (Lc 1, 35), n'y comprend pourtant rien lorsque cet enfant, qu'elle retrouve assis au milieu des docteurs stupéfiés de son intelligence et de ses réponses, affirme qu'il se doit aux affaires de son Père (Lc 2, 49). Ce n'est que progressivement que tous ces souvenirs, que fidèlement elle garde et médite en son cœur (Lc 2, 19, 51), lui livrent leur sens.

Il en est ainsi à bien plus forte raison de nous tous, qui n'avons pas le cœur si pur ni le regard si clair. Notre approche

n'est pas tellement plus ardue par le fait que, n'ayant pas entendu de nos oreilles, vu de nos yeux, touché de nos mains le Verbe de vie (cf. 1 Jn 1, 1-3), nous avons quelque distance à franchir et quelque effort à fournir pour le rejoindre à travers les témoignages d'un autre temps. Car, si même Paul et même Jean sont conditionnés par les modes de leur milieu de vie et demandent parfois, pour être compris, à être remis dans leur contexte, les paroles des béatitudes ou les paraboles du Seigneur sont toujours égales à la Parole de Dieu : les événements passés dans l'intervalle n'en ont rien dépassé, et l'interpellation du Seigneur n'a pas cessé et ne cessera pas d'aller, telle quelle, immédiatement au cœur de tout homme. D'ailleurs malgré les impuretés que charrie le fleuve de l'histoire humaine, deux millénaires de permanence et de propagation de l'Église contribuent plutôt à rendre la Bonne Nouvelle plus acceptable aux épigones qu'aux contemporains de l'Incarnation. L'obstacle qui bouche la vue de foi, et avec quoi nous avons à nous collecter tout le long de notre vie, reculant et avançant tour à tour (cf. saint Augustin, *Contra duas epistolas Pelagianorum ad Bonifatium* 3, 3, 5 : *usque ad corporis mortem defectu et profectu alternante*), c'est bien plutôt notre manque de consistance et notre myopie braquée sur le court terme, qui font que nous sommes *hommes d'un moment* et que *les soucis du monde, la séduction de la richesse et les autres convoitises nous envahissent et étouffent la Parole* (Mc 4, 17, 19; cf. Mt 13, 20, 22; Lc 8, 13-14). C'est à travers l'alternance de nos échecs et de nos progrès que nous avons à apprendre la préférence continuelle de la recherche du Royaume de Dieu et de sa justice (Mt 6, 33) sur les sollicitations concurrentes de la gestion de nos affaires, de l'expérimentation de nos moyens de traction (entre-temps motorisés) ou de l'aménagement du foyer (cf. Lc 14, 18-20).

Cette reconnaissance progressive implique plus qu'un progrès de la connaissance. L'imitation progressive de Jésus-Christ est la condition même de la foi. Notre foi est immensément exigeante. *Ceux que d'avance Dieu a discernés, il les a aussi prédestinés à reproduire l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères* (Rm 8, 29). Pour l'homme nouveau, seule cette ressemblance à Jésus-Christ, l'Image du Dieu vivant,

compte ; tous les autres critères apparaissent, à la lumière de la foi de Jésus-Christ, relatifs ou fallacieux : *Vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses agissements, et vous avez revêtu le nouveau, celui qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son Créateur. Là, il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, de Barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre ; il n'y a que le Christ, qui est tout et en tous* (Col 3, 9-11). Le progrès de l'homme nouveau, recréé dans le Christ (cf. Ép 2, 15), ne se réalise point dans l'assimilation la plus parfaite aux caractéristiques d'une race supérieure, d'une classe privilégiée, d'une culture respectable, voire d'une pratique religieuse reçue, mais uniquement et universellement dans l'imitation de Jésus-Christ, qui passe les races, les classes, les cultures et les pratiques.

Cette imitation progressive de Jésus-Christ comporte, inséparablement, les étapes du cheminement pascal de Celui qui nous a précédés dans la passion et la mort et la vie nouvelle. Pour vivre de la vie de Jésus-Christ, il nous faut accepter de mourir de la mort de Jésus-Christ. Pas à pas, progressivement, nous avons à faire nôtre l'œuvre de mort et de résurrection qui nous est mystiquement conférée dans le baptême (cf. Rm 6, 3-11 ; 2 Tm 2, 11). Le progrès de la vie de l'*homme nouveau* dépend du progrès de la mort du *vieil homme*. Il nous faut mortifier en nous ce qui empêche la grâce de Dieu de passer, *crucifier la chair avec ses passions et ses convoitises* (Ga 5, 24). Pour que l'athlète, auquel Paul aime comparer le chrétien qui s'efforce, puisse bien courir, il faut qu'il se prive (1 Co 9, 25).

Encore faut-il qu'il coure. Car en ce monde le chrétien n'est jamais arrivé. Ce monde où nous avons à vivre demeure en travail (cf. Rm 8, 22), et il nous y incombe de travailler. Croire en Jésus-Christ signifie être en état de tension avec un monde qui n'est ni ne sera, jusqu'à la consommation des siècles (cf. Ap 20, 7-9), intégralement chrétien. Ici-bas et maintenant nous sommes responsables de tout ce qui manque à toute la multitude de nos frères. Il ne suffit donc nullement de nous purifier de nos vices et de nos péchés, de ne pas commettre le mal et de n'avoir pas d'histoires. Au mont Thabor, à la lumière du Christ transfiguré, Pierre a grandement envie de s'installer et de se reposer désor-

mais pour l'éternité dans la splendeur de Dieu (Mc 9, 5; Mt 17, 4; Lc 9, 33). Jésus le rappelle vite à l'ordre de la vie difficile (Mc 9, 12; Mt 17, 12). La tentation demeure, continuelle. Hélas! elle n'a pas toujours le niveau de haute montagne de la Transfiguration. Nous avons du mal à imiter dans notre ressemblance l'Image même du Dieu invisible, à vivre selon la vérité et dans la charité pour grandir de toutes manières vers Celui qui est la Tête, le Christ (cf. Ep 4, 15). Il est fatiguant de ne jamais se savoir quitte envers une exigence qui passe toutes nos bornes. Il serait, pour sûr, moins inquiétant de pouvoir nous en tenir une bonne fois à l'observance conforme à un système chrétien bien défini, comportant les règles et les normes des pensées garanties vraies et des actes garantis bons. Depuis près de deux mille ans la tentation quotidienne de nous autres chrétiens est de préférer la tranquillité d'un ordre médiocre à l'aventure de la libre imitation de Jésus-Christ.

## II

## LA VÉRITÉ LIBÈRE DES VÉRITÉS

La Vérité que nous croyons n'est pas une vérité parmi les autres; ce n'est pas la première au tableau d'honneur de nos vérités premières, ni la quintessence de la sagesse des nations. La Vérité que nous croyons n'est pas un ensemble privilégié de paroles sublimes, fussent-elles inspirées, voire prononcées par Dieu même. Car la Vérité que nous croyons n'est autre que la Parole de Dieu en personne qui s'est mise à notre portée en Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme.

C'est parce que nous n'ajoutons créance absolue qu'à Jésus-Christ vivant dans l'Église que notre foi nous libère. La Vérité hors pair que nous croyons nous met hors cadre. Aucune sagesse humaine, fût-elle la plus intelligente, la plus orthodoxe, la plus autorisée, n'a juridiction sur la Vérité même, sur Dieu même tel qu'il se révèle en Jésus-Christ. Toutes nos sagesses sont continuellement éprouvées, et mises en demeure de se dépasser, par la

Vérité que nous croyons. *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez alors la Vérité et la Vérité vous fera libres* (Jn 8, 31-32).

Cette liberté du chrétien n'est ni automatique ni facultative. Croire, c'est garder la parole de Jésus (Jn 8, 51 ; 12, 47). Non en la rangeant pieusement dans la discothèque des gravures éminemment précieuses, mais en l'observant : croire, c'est suivre Jésus, lumière du monde (Jn 8, 12). C'est à nous d'avancer librement, et nous sommes tenus à cette liberté comme, mis en présence de la vie et de la mort, nous avons à choisir la vie (cf. Dt 30, 19).

Mais auprès de nos vérités il fait si bon dormir. Il fait si bon être comme les petits ruisseaux, transparents parce que peu profonds. En ce sens, il y a sans doute, parmi les mieux-pensants des chrétiens, pas mal de tenants de la sagesse de Ferney qui s'ignorent.

## *La Vérité libère des vérités séparatistes.*

La Vérité est absolument une et indivisible. Elle ne se débite pas par pièces et par morceaux, dont on pourrait laisser les uns et mitiger les autres pour les accommoder convenablement aux sauces idéologiques ou folkloriques. La foi ne consiste pas à admettre un certain nombre de vérités chrétiennes, mais à reconnaître Jésus-Christ. Avant toute analyse du spectre lumineux et sans sélectionner les rayons plus ou moins idoines à la couleur de notre idiosyncrasie, il s'agit de faire accueil à la Lumière telle quelle, et à tout ce qu'elle implique. *Vous ferez bien de regarder la parole prophétique, comme une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à poindre et que l'astre du matin se lève dans vos cœurs.* L'exégète le plus distingué n'a pas qualité pour mettre au point la parole qui vient de la part de Dieu : *aucune prophétie d'Écriture n'est objet d'explication personnelle* (2 P 1, 19-20). En confiant l'enseignement de la foi non à l'ingéniosité de penseurs plus ou moins inspirés

ou patentés, mais à l'Église même, pour qu'elle la garde fidèlement et la manifeste infailliblement (cf. *Constitutio de fide catholica* du premier Concile du Vatican, chap. 4, Denzinger n° 1800), le Christ garantit la Vérité révélée contre les vérités réduites qui seraient tentées de se donner pour exhaustives. L'Église a charge d'assurer la catholicité de sa foi. Non point en explicitant tout le « contenu » de la foi : le dogme le plus « évolué » ne saurait ni contenir ni expliciter Dieu. Mais en maintenant la Vérité entière, en excluant toute négation sélective. L'Église défend ainsi l'intégrité catholique de sa tradition contre la partition du Christ, contre la tentation séparatiste qui consiste à confondre, le plus souvent de bonne foi, une interprétation particulière avec la Parole de Dieu. Elle nous sauvegarde ainsi de la séparation d'avec le Christ, notre Vérité, qui n'admet pas le partage. *Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi dissipe* (Mt 12, 30). La Vérité nous libère des vérités à part et de leurs exclusives sectaires, même de celles qui se recommanderaient de l'attachement à des paroles tout à fait authentiques ou à des porte-parole éminemment autorisés, fussent-ils des Paul, voire des Pierre : afin que le Christ ne soit pas divisé (cf. 1 Co 1, 12-13).

La préférence inconditionnelle pour la Vérité même préserve des entêtements prétentieux qui font les petits et les grands schismes. Elle ne dispense pas les croyants de l'astreignant respect de l'autonomie des sciences et des techniques, auxquelles la foi la plus éclairante ne saurait suppléer ni la théologie la mieux pensée servir de modèle, et dont la fonction n'est pas réductible à la noble utilité ancillaire de la défense et de l'illustration de ladite foi et de ladite théologie. Les hommes de l'art ne pensent décidément pas qu'il y ait une manière chrétienne de manier le bistouri ou de conduire une locomotive (cf. G. Desfaudès dans *La Vie Intellectuelle*, février 1952, pp. 99-102). Il n'y a pas de savoir économique chrétien ; comme l'a dit, une fois pour toutes, un maître qui savait : il n'y a dans cette science, comme dans les autres, que deux écoles, celle de ceux qui savent et celle de ceux qui ne savent pas. Et, si chrétien qu'il puisse être, le philosophe ne philosophera qu'à condition de faire de la philosophie tout court. Mais la juxtaposition de la collection la

plus complète de connaissances spécialisées, voire d'un système cohérent coordonnant l'explication de tous les détails et de tous les engrenages du monde, d'une part, et de la foi la plus pieuse et même la plus intelligente, d'autre part, ne donnera, au mieux, que la coexistence, plus ou moins pacifique ou agaçante, d'une vue panoramique à horizon bouché et d'aperçus célestes qui ne débouchent guère sur nos réalités terrestres. Lorsque les tenants des vérités se contentent de leurs fragments, leur monde est, bon gré mal gré, un monde cassé — même si chaque morceau est solide et bien catalogué. Or, dans la réalité même tout se tient. Dieu même n'est pas seulement le tout à fait autre : *tout est de lui, par lui et pour lui* (Rm 11, 36). Même si nous n'arrivons, certes, pas à « comprendre » chrétiennement l'univers, notre cheminement, ici-bas toujours inachevé, requiert tout au moins, pour ne pas donner dans un cul-de-sac, que nous nous prêtions à découvrir et à chercher l'unité en Jésus-Christ, en qui, par qui et pour qui toutes choses ont été créées (Col 1, 16; cf. Jn 1, 3; 1 Co 8, 6; He 1, 2). La Vérité nous empêche de prendre les parties en définitive pour le tout et d'excellentes vessies pour de bonnes lanternes.

## *La Vérité libère des vérités paresseuses.*

Ce besoin d'unité, inoculé à l'intelligence des chrétiens par le contact contagieux avec la Vérité, ne comporte pas seulement une tâche fort difficile : la difficulté qu'il implique est proprement insoluble. Il commande une recherche interminable, à côté de quoi les travaux manuels de Sisyphe peuvent paraître aux intellectuels fatigués une sinécure. Ces choses-là étant si rudes, la tentation continuelle des responsables de la pensée catholique est de se contenter d'avoir fait de solides études, et de réciter des formules plus ou moins autorisées, supplantant, à titre de succédanés plus sûrs et moins inquiétants, la Parole. Or la Tradition n'est pas le musée solennel des antiquités vénérables, mais la proposition continue de la Vérité pressante qui nous met

en demeure de remettre sans cesse sur le métier nos vérités. La Parole traditionnelle, que proclame l'Église de Dieu, que maintient le Magistère vivant, est trop exigeante pour être satisfaite par nos synthèses et pour ne pas bouleverser nos systèmes de pensée.

Certes, il ne s'agit pas de faire fi de la chance d'être des épigones juchés sur les épaules de géants consistants. Mais c'est là une position plutôt inconfortable, où seuls les aveugles trônent, mais où même les borgnes découvrent de nouvelles perspectives ouvrant, à la fois, sur l'incomparable splendeur et sur une nuée de points d'interrogation. Auprès de la Vérité entrevue les plus admirables formules du plus grand des docteurs sont forcément de la paille. Et le plus lucide des précurseurs ne saurait avoir fait le tour des questions à venir. La fidélité aux maîtres à penser ne consiste pas à répéter leurs dires, mais à imiter leur effort toujours inachevé pour comprendre l'incompréhensible. Le scribe chrétien n'est qu'un scribouillard abusif, si du trésor, dont il se prétend gardien, il ne tire que du vieux sans jamais en tirer du neuf (cf. Mt 13, 52).

## *La Vérité libère des vérités intégrales.*

Qui a la foi ne peut avoir la sagesse : il est bon qu'il y tende et qu'il ne cesse de s'efforcer — à condition de ne jamais s'imaginer que c'est arrivé. C'est par un message affolant, qui met la sagesse des sages sens dessus dessous, qu'il a plu à Dieu de sauver les hommes qui ajoutent foi à sa sagesse déconcertante. C'est par une démonstration d'Esprit et de puissance de Dieu, qui n'a rien des discours persuasifs de la sagesse humaine, que Paul annonce non pas l'essence du christianisme, mais Jésus-Christ mort et ressuscité. Pour que ne soit pas réduite à néant la croix du Christ (cf. 1 Co 1, 17 ss.). La folie de Dieu ne s'intègre pas dans la sagesse des hommes, même pas dans la sagesse de sages chrétiens. L'irruption révélatrice de cette folie, plus sage que les hommes, interdit à jamais à toute sagesse humaine d'être intégrale.

La condition vitale de l'intelligence envahie par la foi est de n'avoir pas son siège fait. Car elle ne peut vivre selon sa loi nouvelle qu'à condition de ne pas bloquer la Vérité survenante avec nos vérités acquises. Lorsqu'une idéologie, si bien pensante qu'elle soit, se figure être la règle même de la foi, la lettre risque de mettre la pensée à l'abri de l'esprit. Lorsque les analyses d'une cosmologie ou d'une anthropologie à prétentions chrétiennes se prennent pour le résumé de la nature des choses, elles accommodent la liberté du Créateur et la liberté créée aux limites d'un lit à la mode de Procuste. A vouloir enfermer notre foi dans notre petit univers bien complet et bien clos, c'est Dieu et sa liberté que nous nous apprêtons à excommunier. Et la confusion « progressiste », qui identifie la Vérité avec des vérités récentes, n'est en l'occurrence pas moins néfaste que l'amalgame « intégriste », qui réduit la Vérité aux dimensions de ses vieilles lunes, mais qui a au moins la modeste vertu de secréter chez les moins sous-développés de ses sectateurs un minimum de conscience malheureuse et mauvaise.

Aussi le Magistère ecclésial a-t-il pour tâche traditionnelle non seulement de conserver une saine doctrine, mais de maintenir la liberté. Ce n'est pas par hasard que, au lieu de clore toutes les questions par des réponses aussi détaillées que définitives, l'Église enseignante n'intervient le plus souvent que négativement, pour mette hors d'état de nuire des affirmations péremptoires qui bouchent l'horizon. Sa fonction semble moins de jouer au chef d'orchestre de la symphonie universelle, que d'assurer que les vieillards, de tout âge, n'empêchent pas la musique (cf. Si 32, 3). L'ordre hiérarchique ne supplée pas à l'initiative. C'est après avoir pris l'initative de sa course, sans avoir été mandaté par eux, que Paul va exposer aux « notables » de Jérusalem l'Évangile qu'il prêche parmi les païens, *de peur de courir ou d'avoir couru pour rien* (Ga 2, 2). Car la vérité de Paul, à laquelle ils n'ajoutent rien (cf. Ga 2, 6), ne vaudrait rien séparée de l'Église.

C'est ainsi que dans la communion de l'Église les chrétiens ont à faire progresser leurs vérités vers la Vérité, sans marcher au pas ni à la queue leu leu. Nous sommes tenus de faire fructifier nos talents, mais la foi ne nous en dit pas le mode d'emploi ni qu'il n'y en ait qu'un seul qui soit le bon (cf. Mt 25, 14 ss.).

L'originalité multiple des efforts de penser vrai, enracinés dans la multitude des terroirs humains, est, certes, plus catholique qu'une « pensée catholique » réduite au dénominateur commun d'une médiocrité passe-partout. Pour que la Vérité se réfléchisse dans les vérités, il faut que des hommes de vérité s'avancent au risque d'avoir à se reprendre et à se dépasser.

J. THOMAS, O. P.

# MYSTIQUE DE PROGRÈS OU MYSTIQUE DE SALUT?

Force nous est de nous en apercevoir : le monde où nous vivons entend d'autres appels que la Bonne Nouvelle de l'Évangile. Des ensembles humains considérables, historiquement sortis de la chrétienté, se vouent intégralement à l'édification d'une cité terrestre qu'ils espèrent meilleure; dans leur marche résolue ils rencontrent la religion du Christ et elle leur paraît une « superstructure » à abattre, un « opium » dont il faut désintoxiquer les peuples, un obstacle à écarter sur le chemin du progrès.

Mais ne nous contentons pas d'évoquer ces ensembles humains qui ont substitué la mystique marxiste à l'espérance chrétienne; interrogeons ceux que nous appelons les « fidèles »; demandons-leur quels sont les appels qui font vibrer leurs cœurs. Certes, il ne s'agit pas ici d'écouter ces personnes qui vivent retirées loin des grandes artères de la cité moderne; ceux qu'il s'agit d'écouter, ce sont au contraire ces hommes qui, au nom de leur foi, de leur espérance et de leur charité, se sont lancés dans la grande aventure du progrès; ceux qui œuvrent vaillamment dans ces sanctuaires d'un nouveau style que sont aujourd'hui, aux yeux des hommes, les usines, les laboratoires de recherche, les bureaux d'organisation et de planification et tous autres lieux où la pensée créatrice se recueille puissamment sur elle-même et bande les énergies nécessaires au prodigieux bond en avant dont nous sommes actuellement les témoins souvent trop peu conscients.

## *Le monde du progrès peut-il nous entendre?*

Considérons donc ces hommes attelés à la puissante tâche du progrès scientifique et technique, l'œil attentif à voir monter de la

terre le fruit rassasiant de leur labeur, pleins d'enthousiasme et d'espoir, de crainte aussi peut-être devant tant de puissance à maîtriser; et demandons-nous si ces hommes sont susceptibles d'entendre, d'écouter, d'accueillir et de comprendre dans sa plénitude le message du Christ, la Bonne Nouvelle de l'Évangile.

La question n'est pas une pseudo-question posée par quelque esprit chagrin qui regarderait avec je ne sais quelle suspicion le débordement de vitalité qui entraîne l'humanité contemporaine; il ne s'agit pas de ce scepticisme hautain que manifestent parfois les tenants de la « vérité éternelle » devant les fluctuations et les incertitudes d'un monde qui ne sait ni trouver la voie définitive de son progrès ni jamais parvenir au terme de sa course indéfinie.

Non! La question n'est pas une pseudo-question : si nous sommes soucieux de faire connaître le Christ aux hommes — à des hommes réels, tels que la vie les forme — nous devrons constater que maints aspects de la vérité chrétienne leur font difficulté; ayant à traiter ici des difficultés ressenties par les scientifiques à l'égard de la foi, je voudrais ne retenir que l'une d'entre elles; cela ne signifie pas que je voie en elle la plus grave cause d'inconfort pour les scientifiques croyants; mais j'en traite ici, parce que la prise de conscience que nous allons faire peut nous aider à nous interroger nous-mêmes sur notre propre foi et sur la façon dont nous la proposons. Et peut-être est-ce là la vocation de ce dur monde où nous vivons, que de nous obliger sans cesse à critiquer nos certitudes et nos comportements pour débarrasser notre message de toute gangue impure : encore est-ce là un travail difficile et on nous excusera de poser ici des questions pour ne faire qu'esquisser les réponses.

## ... *peut-il nous entendre annoncer un salut?*

La difficulté que nous voudrions donc évoquer est celle qui correspond à l'aspect du message évangélique que nous mettons en avant lorsque, récitant notre *Credo*, nous proférons les trois mots *propter nostram salutem*. Que peuvent signifier ces mots pour l'homme passionnément engagé dans la grande épopée scientifique actuelle? Qu'comprend-il lorsque nous lui annonçons le Christ Sauveur? En proclamant au monde la nécessité où il se trouve d'être ainsi sauvé par le Christ, ne semblons-nous pas accuser ce monde et le vouer à quel

que perdition, à cette perdition dont précisément le Christ vient le sauver ? Et dès lors, ne faisons-nous pas, au milieu de la grande festivité du progrès moderne, figures de trouble-fête, au risque de nous faire purement et simplement expulser, nous, notre accusation et notre salut, nous et le Christ que nous annonçons, lui qui est venu, lui qui est mort, lui qui est ressuscité *pour le salut de ce monde?*

## I. — La question posée

Avant d'essayer de suggérer quelque réponse à la question posée, nous devons la préciser et la distinguer d'autres questions, connexes mais non point identiques.

### 1) *Optimisme et pessimisme.*

Il ne s'agit pas ici d'opposer le progrès au salut comme un optimisme à un pessimisme; car il n'est, d'une part, nullement certain que l'aventure actuelle du progrès développe uniquement un optimisme (il semble bien qu'au contraire nous vivions des temps d'angoisse) et il est d'autre part évident que le christianisme est fondamentalement un optimisme, une Bonne Nouvelle, l'annonce de l'indéfectible victoire du Christ ressuscité.

Nous entendons donc comparer ici le progrès et le salut très précisément en tant que deux mystiques; c'est dire que nous retenons systématiquement l'aspect, plus ou moins partiel selon le cas, où ils constituent deux optimismes, deux appels, deux espérances; nous considérons l'homme et l'humanité tels qu'ils sont aujourd'hui et nous les mettons en relation avec leurs destinées telles que l'une et l'autre mystiques les envisagent : sur l'une des trajectoires nous écrivons le mot Progrès et sur l'autre trajectoire le mot Salut.

On nous objectera qu'en traçant ainsi deux trajectoires nous posons un faux problème et que nous avons tort d'ériger le progrès en mystique sans avoir préalablement défini ce qu'est le véritable progrès, l'authentique avancée de la civilisation. Cela nous oblige à préciser que nous considérons ici non pas le progrès de la civilisation, mais le progrès scientifique et technique et celui-ci sous le point de vue où il suscite un enthousiasme que l'on peut qualifier de « mystique »; cet enthousiasme est une composante fondamentale

du monde actuel, et c'est précisément parce que son dynamisme nous semble heurter de front le dynamisme du salut que nous croyons utile d'en traiter.

2) *Naturel et surnaturel.*

La question n'est pas non plus de situer le salut par rapport au progrès comme un optimisme *surnaturel* par rapport à un optimisme *naturel*; nous ne nous proposons nullement de considérer les rapports de la grâce et de la nature, et nous nous refusons à définir le salut comme un sur-progrès ni l'optimisme chrétien comme un sur-optimisme. Certes il y a là une grande et grave question, et le succès remporté par les œuvres du P. Teilhard de Chardin dans les milieux scientifiques nous encourage à réfléchir sur les rapports exacts qui existent entre l'avancement de la civilisation dite profane et la marche en avant du Royaume de Dieu. Cependant il reste que l'Apocalypse ne nous présente pas la Jérusalem définitive comme une cité élaborée par les hommes et s'élevant vers le ciel, mais comme *la Cité Sainte, la Jérusalem nouvelle, descendant du ciel de chez Dieu* (Ap 21, 2).

Quelle que soit la continuité réelle qui existe entre le Progrès et le Salut, et bien que l'un et l'autre supposent la collaboration de l'homme et de Dieu, on ne peut pas considérer le Salut comme une pure et simple extension du progrès humain, comme une augmentation de la portée d'une même trajectoire.

3) *Aventure collective, aventure personnelle.*

Une autre tentation serait de comparer le Progrès au Salut comme une aventure *collective* à une aventure *personnelle*. Mais cela serait doublement faux; d'abord parce que l'aventure du progrès n'intéresse pas uniquement l'humanité collective; on ne saurait nier en effet que les siècles passés aient apporté une véritable libération des *individus* à l'égard de la maladie, de l'inculture, du joug social... Mais surtout nous devons refuser de faire du Salut une réalité uniquement personnelle, voire individuelle : il nous suffira de rappeler à quel point les interventions salvifiques de Dieu visent toujours la *communauté* des croyants, qu'il s'agisse de l'Ancienne ou de la Nouvelle Alliance. Au reste, Personne et Communauté s'impliquent mutuellement, qu'il s'agisse de l'ordre naturel ou de l'ordre surnaturel.

4) *Présence ou ignorance du mal.*

Nous ne dirons pas non plus que la mystique du Salut se distingue de celle du Progrès parce qu'elle implique le mal (ce mal dont il s'agit d'être sauvé), tandis que la seconde l'ignorerait.

Il y a du vrai dans cette manière de voir, mais cela risque de rester très verbal : en effet, l'entreprise scientifique et technique a parfaitement conscience d'avoir remporté une splendide victoire sur ces formes de mal que sont la maladie, la misère et le croupissement séculaire de maintes portions de l'humanité; il nous faut même prendre garde : car la mystique du Progrès a été un ferment souvent plus efficace que celle du Salut pour *nous délivrer du mal*; et ce n'est pas absolument sans raison que des hommes nous reprochent d'avoir, en annonçant un salut purement surnaturel, administré aux hommes une drogue qui les a empêchés de déployer toute leur énergie pour lutter dès ici-bas contre la misère et l'injustice dont ils étaient opprimés; jusqu'à un certain point — que nous aurons à préciser — la foi au salut nous conduit à consentir à la souffrance et, à ce point de vue, nous asservit au mal en nous dispensant de progresser : c'est d'ailleurs un des motifs profonds de la haine violente suscité dans le monde par le message chrétien.

5) *Deux groupes d'hommes?*

Ainsi le Progrès et le Salut évoquent l'un et l'autre la « libération du mal » mais suscitent en fait deux comportement notoirement différents vis-à-vis de ce mal dont ils prétendent nous délivrer. Encore cette différence doit-elle être bien interprétée : nous ne prétendons pas dire que le comportement suscité par la foi au salut soit celui du peuple chrétien par opposition au comportement des nations athées, qui serait, lui, suscité par la mystique du progrès, comme si les deux comportements envisagés devaient spécifier deux portions de l'humanité, les chrétiens d'une part, les adeptes du progrès de l'autre. Cette distinction serait inadmissible, car le chrétien doit, au nom même de sa charité et de sa foi au salut apporté par le Christ, aider les hommes à progresser; c'est d'ailleurs ce que l'Église a toujours compris; aussi, quoi qu'il en soit des reproches dont nous parlions plus haut, fut-elle la première à ouvrir des hôpitaux et des universités et jamais elle n'a cessé ni ne cessera de chercher à faire progresser l'humanité.

Nous allons donc essayer de caractériser les comportements suscités

par ces réalités que sont le « Progrès » et le « Salut » *sans chercher pour autant une distinction sociologique* entre divers groupes d'hommes : c'est au cœur de chacun d'entre nous que passe la frontière, non pas entre nous et les autres pour nous séparer d'eux.

Au risque d'être schématiques, nous dirons : le salut donne lieu à une annonce, il est la venue à nous d'un monde *nouveau* où l'on entre comme on passe un seuil; tandis que le progrès, par définition même, est progressif, évoque *continuité*, effort, persévérance et sa rencontre évoque à son tour un processus évolutif, non un seuil ni une nouveauté radicale.

### 6) *Salut et dualisme.*

Nous voici donc au cœur de notre sujet : d'un côté processus évolutif et continu; de l'autre discontinuité, seuil, nouveauté. Si, partant de ces considérations au niveau des comportements, nous cherchons à en déduire la manière dont les idées de Salut et de Progrès impliquent une certaine relation au mal, il nous semble pouvoir écrire : l'idée de progrès n'évoque pas *directement* le mal ou si elle l'évoque, elle l'évoque comme une *inertie*; au contraire l'idée de salut implique *directement* le mal, puisqu'il s'agit précisément de sauver les hommes de ce mal, et elle l'implique non pas comme une inertie, mais comme un danger menaçant, comme un *dynamisme contraire* et *malfaisant*.

Osons le dire, quitte à préciser et à nuancer ensuite notre pensée : l'annonce du Salut revient à proclamer l'existence d'un dualisme et d'une rupture, tandis que la mystique du progrès est une mystique d'évolution et de continuité.

Le problème soulevé est donc celui du dualisme : le christianisme suppose-t-il une conception dualiste de la destinée ? Si oui, quelle en est exactement la nature ? Et cela est-il acceptable par un esprit moderne ?

## II. — Nature et importance du dualisme en christianisme

Il faut ici éviter toute littérature; ne pas se précipiter à parler du Mauvais, de Satan, de l'enfer. Les hommes, même scientifiques, n'ont que trop tendance à s'engluer dans de sombres perspectives plus ou

moins mythiques et désespérantes! Il les en faut sortir par un langage réaliste et équilibré, traitant avec sérieux les questions sérieuses; or il s'agit d'une question sérieuse : car s'il est vrai que le Christ est mort *pour notre Salut*, il ne s'agit de rien moins que de la raison d'être de la mort du Christ. En face du mystère, la discrétion nous oblige à faire taire toute mauvaise littérature.

Mais il ne faut pas pour autant faire taire la Sainte Écriture :

> Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, escorté de tous les anges, alors il prendra place sur son trône de gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations et il séparera les gens les uns des autres, tout comme le berger sépare les brebis des boucs. Il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux de droite : « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde... » Alors il dira à ceux de gauche : « Allez loin de moi, maudits; dans le feu éternel qui a été préparé pour le Diable et ses anges... » Et ils iront, ceux-ci à une peine éternelle et les justes à une vie éternelle (Mt 25).
>
> Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui (Jn 3, 16, 17).
>
> Moi la lumière, je suis venu dans le monde afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. Si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde pas, ce n'est pas moi qui le condamnerai, car je ne suis pas venu pour condamner le monde, mais pour sauver le monde. Qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles a son juge : la parole que j'ai fait entendre, voilà qui le jugera au dernier jour (Jn 12, 46-48; cf. 5, 28-29; 8, 43-47; 1 Jn 3, 8-9).
>
> Comme la faute d'un seul a entraîné sur tous les hommes une condamnation, de même l'œuvre de justice d'un seul procure à tous une justification qui donne la vie. Comme, en effet, par la désobéissance d'un seul homme, la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul, la multitude sera constituée juste (Rm 5, 18-19).
>
> Ceux qui vivent selon la chair désirent ce qui est charnel; ceux qui vivent selon l'esprit, ce qui est spirituel. Car le désir de la chair, c'est la mort, tandis que le désir de l'esprit, c'est la vie et la paix, puisque le désir de la chair est ennemi de Dieu : il ne se soumet pas à la loi de Dieu, il ne le peut même pas, et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu. Vous, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous. Qui n'a pas l'esprit du Christ ne lui appartient pas; mais si le Christ est en vous, bien que le corps soit mort déjà en raison du péché, l'esprit est vie en raison de la justice. Et si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. Ainsi donc, mes frères, nous sommes débiteurs, mais non point envers la chair pour devoir vivre

selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez. Mais si par l'Esprit vous faites mourir les œuvres du corps, vous vivrez (Rm 8, 5-19).

Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde (Jn 1, 29).

Certes, ces textes ne sont pas le tout du christianisme : mais on ne peut évacuer des Saintes Écritures les permanentes oppositions qu'elles soulignent entre les ténèbres et la lumière, la vie et la mort, la chair et l'esprit, l'esclavage et la liberté, la gloire finale et le châtiment; voudrait-on évacuer ces oppositions, que l'on viderait de sa signification le grand combat du Christ qui a « effacé, au détriment des ordonnances légales, la cédule de notre dette, qui nous était contraire. Il l'a supprimée en la clouant à la croix. Il a dépouillé les Principautés et les Puissances et les a données en spectacle à la face du monde, en les entraînant dans son cortège triomphal » (Col 2, 14-16; cf. 2 Co 5, 21, Ep 6, 10-13).

Il nous faut y insister, nous n'entendons pas ici traiter de tout le message évangélique : de même que nous avons isolé dans l'aventure scientifique cet aspect particulier que nous avons appelé « mystique du progrès » sans pour autant prétendre par là évoquer toute l'attitude scientifique, de même nous isolons un aspect du christianisme : l'aspect « tragique » qui nous semble impliqué dans l'idée de salut; mais nous sommes entièrement d'accord pour dire que la promesse et l'alliance sont plus fondamentales que la réintégration dans l'alliance, le salut; d'accord pour dire que la victoire de la résurrection est plus fondamentale que le mode douloureux selon lequel le Christ a jugé bon de livrer son combat victorieux sur la mort.

Il reste que nous ne pouvons consentir à aucun optimisme béat qui nierait le sérieux du salut et de la conversion; ni à aucune fausse tolérance, car seul le Christ est Sauveur et hors de lui il ne saurait y avoir de salut; ni à aucun « libéralisme », à la mode du siècle dernier, ce qui reviendrait à faire du salut une simple attitude religieuse subjective alors qu'il s'agit d'un passage effectif et réel d'un monde à un autre; alors qu'il s'agit de l'entrée dans le Royaume du Christ.

## *Mais de quel dualisme s'agit-il?*

Serait-ce d'un dualisme *ontologique*, comme si Dieu avait créé les choses « mauvaises » ou comme si certains hommes naissaient *fils de Satan* (Jn 8, 44) tandis que d'autres naîtraient *fils de Dieu?* Il y eut

des hérétiques pour professer de telles doctrines : mais précisément l'Église les a toujours considérés comme hérétiques et l'on peut même dire que jamais elle ne déploya autant d'énergie et de vigueur que contre les apôtres de ces désespérantes aberrations.

Alors de quel dualisme parlent les textes sacrés? Ils parlent d'un dualisme *moral* entre ceux qui font le bien et ceux qui font le mal; et s'il existe deux mondes, ce sont d'une part le monde de ceux qui choisissent le bien, aiment Dieu et aboutissent à la joie, et d'autre part le monde de ceux qui choisissent le mal, se séparent de Dieu et de sa joie et aboutissent au malheur.

Dualisme moral, disons-nous; ou si l'on préfère dualisme « post-libertaire », engagé par le libre choix des hommes. Et cependant en parlant des *enfants de Dieu* et *des enfants du diable* (1 Jn 3, 10), saint Jean ne semble-t-il pas évoquer un dualisme plus radical, « pré-libertaire »?

Il est aisé de démontrer que non : car il insiste sur le fait que nous sommes à la fois tous pécheurs (*Si nous disons : nous n'avons pas de péché, nous nous abusons... Nous faisons de Lui un menteur*) (1 Jn 1, 8-10) mais aussi tous appelés au salut, car Jésus est venu pour le Salut du Monde; si un tri doit s'effectuer, c'est très précisément lorsque le pécheur (ce pécheur que nous sommes tous) est confronté en salut (ce salut qui nous est proposé à tous); les uns, illuminés sur leur propre situation et se découvrant pécheurs, consentent avec humilité à cet état dont précisément Jésus les sauve : ils entrent ainsi dans la sphère de la joie de Dieu et de l'action de grâces; les autres, également illuminés sur leur état de pécheurs, refusent orgueilleusement de s'avouer tels et refusent le Christ qui pour les sauver les accuse; ils sont nécessairement conduits à accuser eux-mêmes le Christ d'être un Samaritain, un possédé du Démon (Jn 8, 48); finalement ils en viennent à le juger et à le condamner, au lieu de se laisser miséricordieusement juger et sauver par lui.

Ainsi le dualisme dont il s'agit est celui qui résulte du comportement des pécheurs confrontés à l'annonce du salut. Alors pourquoi saint Jean utilise-t-il ce langage apparemment ontologique, substantialiste « d'enfants de Dieu » et « d'enfants du Diable »?

Il nous semble pouvoir répondre : parce qu'un tel langage est celui que l'on emploie spontanément lorsque l'on veut dire l'essentiel, la substance des choses; et cela montre que pour saint Jean la substance de l'univers est éthique; *ce qui pèse à ses yeux dans l'univers des choses et des hommes, c'est le libre choix de l'homme; le seul évé-*

*nement de poids est la conversion d'un pécheur au contact du salut.* Le reste n'est qu'ombre et futilité.

Voilà pourquoi le message chrétien affronte immédiatement le mal, non pas comme une inertie mais comme un dynamisme à vaincre : il s'agit d'un message *de salut*, et ce salut, pour être salut, doit d'abord jeter la lumière qui fait apparaître le mal dans sa vérité de mal. Certes la miséricorde de Dieu est infiniment puissante; mais justement parce qu'elle est puissante elle ne saurait se contenter de nous *déclarer* justes; elle nous *fait* justes, elle nous justifie; elle nous transporte du monde du péché au monde de la justice de Dieu. Or ce passage, même mû par Dieu, est notre passage; et pour qu'il soit notre passage, il doit être un passage libre, consenti et voulu, une conversion : cela suppose que nous soyons éclairés sur notre état de pécheur; cela suppose que nous ayons préalablement été accusés et que, à la lumière même de notre salut, nous soyons conscients de l'état dont ce salut nous sauve. Si bien qu'en définitive la miséricorde du Christ ne peut faire l'économie d'une accusation; c'est pourquoi la question dont nous débattons nous semble importante : gestionnaires de la miséricorde du Christ, co-responsables du salut, pouvons-nous, en cessant d'accuser, proposer un salut qui soit encore un salut ?

Il est bien clair que l'intention de salut est absolument première et qu'il ne saurait s'agir d'accuser pour le stérile plaisir de faire apparaître une vérité inutile; non! Car Dieu n'accuse que parce qu'il vient d'abord sauver, comme le médecin ne fait connaître au malade sa maladie, que parce qu'il est d'abord venu le soigner; mais il reste que, pour se soigner, le malade doit préalablement se savoir et s'accepter malade; de même pour entrer dans le salut que le Christ lui propose avec une miséricorde infinie, l'homme doit reconnaître le besoin où il se trouve d'être sauvé, ce qui revient à se laisser miséricordieusement juger par la douce lumière de la vérité et à en accepter le verdict bienfaisant. Et s'il n'accepte pas le verdict, cet homme, pour le salut duquel le Christ est mort, sera comme ces Juifs auxquels il disait : *Si vous étiez aveugles, vous seriez sans péché; vous dites : nous voyons! Votre péché demeure* (Jn 9, 41).

## III. — L'homme moderne peut-il accepter d'avoir a être sauvé

Par « l'homme moderne » nous entendons celui que nous avons montré attelé à la puissante tâche du progrès scientifique, plein d'en-

thousiasme, d'espoir... et peut-être aussi de crainte. La question est alors la suivante : cet homme est-il susceptible d'entendre l'accusation dont nous venons de parler et d'entrer ainsi dans l'ordre du Salut ?

Remarquons d'abord que la difficulté n'est pas propre à l'humanisme scientifique, mais à tout humanisme car, par définition, l'humanisme suppose une fondamentale confiance en l'homme et ne peut que refuser le dogme du péché originel.

Nous croyons nécessaire de toucher brièvement ce sujet, évidemment impliqué dans l'idée même de salut par le Christ : il faudrait dire aux fidèles que le péché originel est essentiellement un mystère dont le monde judéo-chrétien n'a pris pleine conscience qu'après le Christ, en contemplant la croix de Jésus : c'est en se découvrant sauvée que l'humanité croyante a découvert en plénitude la nécessité où elle était d'être sauvée; c'est au sein de l'optimisme pascal que l'Église a été comme contrainte de professer une sorte de pessimisme, justement pour qu'apparaisse dans sa prodigieuse lumière la joie chrétienne du salut. Aussi le dogme du péché originel, loin d'être une ombre jetée sur le monde, n'est-il que l'envers de la joie apportée par le Christ.

Ceci dit, il faut bien reconnaître que la difficulté dont nous traitons est plus grave lorsqu'il s'agit de l'humanisme scientifique (disons : de l'humanisme du Progrès) que vis-à-vis d'un autre humanisme; car l'homme du Progrès aura spontanément tendance à entendre l' « accusation-salut » selon sa propre mentalité, et il peut en résulter une violente opposition.

1) En effet, lorsque nous disons que le Christ est sauveur du monde, l'homme qui nous entend interprétera que *sans le Christ et sans la foi, le monde est prisonnier du mauvais et court à sa ruine;* mais il aura tendance à mettre au même niveau les deux concepts de « monde » et de « foi », et cela signifiera dès lors pour lui : « Sans la présence de l'Évangile en son sein, le monde de la science et du progrès est prisonnier du mauvais et court à sa ruine. » Or la science moderne et le progrès qui lui est corrélatif se sont historiquement et méthodiquement réalisés sur la base de la séparation science-foi, dans la volonté d'expliquer par des lois *naturelles* les phénomènes *naturels* étudiés et utilisés; il s'agit là de la définition même de la pensée scientifique qui ne peut évidemment ni choisir pour objet une réalité surnaturelle ni choisir pour lumière la lumière de la foi. La science est et ne peut être que « naturelle », dans ses objets et dans ses méthodes. Mais alors notre annonce de salut prend une toute autre

signification et nous semblons dire : « En constituant la méthode scientifique, vous avez systématiquement exclu l'Évangile de la pensée créatrice humaine, et dès lors votre progrès, privé du Christ et de la foi, est voué à la perdition. » L'aventure moderne serait donc, parce qu'elle est méthodiquement profane et autonome par rapport à la foi et à l'Église, nécessairement sous l'empire *du prince de ce monde*.

Il faut le reconnaître : on entend souvent dans l'Église accuser le progrès comme s'il était diabolique; on nous permettra même de penser que cette espèce de malédiction fait souvent bloc avec un humanisme conservateur, et qu'elle est un élément très trouble dans l'attitude actuelle de la chrétienté.

Nous ne pouvons accepter cette attitude : en poussant les chrétiens à anathématiser le monde où ils vivent, elle les conduit à s'évader de ce monde au lieu de s'y engager pour le convertir; en outre le travail et le progrès sont des biens, et doivent être jugés comme tels, car le Seigneur a dit *croissez et mutipliez... possédez la terre*, et la condamnation *tu gagneras ton pain à la sueur de ton front*, si elle donne au travail un aspect pénitentiel et punitif, ne fait qu'en accroître ainsi la dignité puisqu'elle l'associe à la Rédemption.

Il ne faut surtout pas engendrer chez les scientifiques une suspicion sur la valeur de ce monde où ils œuvrent, car cela reviendrait à accentuer l'inévitable mais douloureuse séparation qu'ils ressentent entre leur vie de foi et leur vie profane; cela reviendrait à partager leur cœur entre deux passions soi-disant incompatibles; cela les mettrait dans une attitude extrêmement difficile et qui risquerait de se terminer par la défaite en eux de la « mystique du salut » balayée par celle du progrès. Certes, toute œuvre humaine est ambiguë et nous devons manifester que le progrès, de ce fait, est lui-même ambigu; nous devons montrer à quel point il importe dès lors de s'y engager passionnément pour le convertir de l'intérieur et l'empêcher de dévier; mais en faisant ainsi nous ne jetons aucune suspicion morbide sur l'aventure actuelle de l'humanité, pas plus que la proclamation du salut apporté par le Christ au monde n'implique quelque morbide suspicion sur ce monde : au contraire cette proclamation surélève la dignité des hommes, puisqu'elle manifeste l'amour que Dieu leur porte et n'a jamais cessé de leur porter.

Concluons donc : Dieu n'a jamais renié son œuvre; aussi bien l'Église, qui doit avec son Seigneur sauver le monde, n'a-t-elle pas à le sauver du progrès mais à sauver tout à la fois ce monde et son progrès.

2) Cependant si l'Église n'a pas à sauver les hommes du progrès, le progrès n'a pas non plus à « sauver les hommes de la mystique du salut ». L'optimisme scientifique n'a pas à récuser l'accusation chrétienne, même si cette accusation le heurte de front et l'oblige à s'interroger, au risque de s'apercevoir de ses propres insuffisances.

Jésus disait aux Juifs : *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples et la vérité vous fera libres.* » *Ils lui répondirent : « Nous sommes la race d'Abraham et jamais nous n'avons été esclaves de personne. Comment peux-tu dire : vous deviendrez libres?* » *Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout homme qui commet le péché est un esclave* » (Jn 8, 31-34).

Nous disons avec Jésus : « Sans la vérité du Christ, vous êtes des esclaves », alors le monde se redresse et nous dit : « Vous êtes comme le vitrier qui se propose à réparer les vitres qu'il a lui-même cassées; vous voulez faire figure de libérateurs et dans ce but vous prétendez nous convaincre de quelque pseudo-esclavage. Mais vous agissez ainsi par volonté de puissance, par cléricalisme. Vous cherchez à troubler pour régner par la crainte et l'obscurantisme au lieu de pacifier et de régner par la vérité, comme nous, scientifiques, le faisons. Vous êtes un obstacle, un récif qui agite les eaux et les divise. »

Nous touchons là une opposition essentielle; si l'on nous permet un jeu de mots, il faut que le monde comprenne que nous ne sommes pas des trouble-fête, mais il faut que le monde comprenne que la fête que nous annonçons a de quoi le troubler.

## IV. — Essai de solution et difficultés

Le principe de la solution se trouve, nous semble-t-il, dans ce que nous disions plus haut du dualisme chrétien impliqué par la notion de salut : celui-ci se situe au niveau éthique, il suppose qu'on interprète l'homme et son aventure comme un cœur et son aventure, et que l'on ait devant les yeux une destinée orientée vers un bonheur scellé dans un amour.

Seulement l'aventure scientifique n'est pas de cet ordre : elle est du type « pratique »; son sanctuaire est l'univers entier, non le cœur de l'homme et son enthousiasme intéresse avant tout l'imagination créatrice.

On peut donc se demander si la difficulté ne viendrait pas de ce

que nous aurions affaire à deux conceptions de l'homme. A la que tion « qu'est-ce que l'homme ? », « qu'est-ce que la destinée ? », nou répondons avec la Bible : l'homme se définit par son *cœur*, par s finalité qui est le bonheur et c'est à cette lumière que nous compr nons la folie de la croix de Jésus. L'univers du progrès, lui, aura tendance à définir l'homme par sa tête et ses mains, par son *eff cience*; et spontanément il verrait la raison d'être de l'homme et s finalité dans la conquête de l'univers.

En un mot, l'acte essentiel de l'homme serait pour les uns « con truire », et pour les autres « choisir ».

Que devons-nous penser de cette manière de situer la difficulté ? L solution qu'elle suggère est-elle pleinement légitime ? En particulie avons-nous le droit, pour sauver les hommes, d'exiger notre définitio de l'homme comme un « cœur » appelé à l'amour de Dieu ? En fac du monde scientifique engagé dans l'épopée du progrès, cela r reviendrait-il pas à lui reprocher une insuffisance radicale, une « per d'humanisme », et à l'accuser d'être « dépersonnalisant » ? Nou risquons alors de transformer l'accusation impliquée dans l'annonc du Salut (vous êtes perdus si vous ne vous laissez pas convertir par Christ) en une accusation d'un tout autre ordre : « Vous êtes exclu de la possibilité du salut parce que scientifiques et déshumanisés. Or cela est maladroit et faux, et le Christ ne nous a pas mandat pour émettre un jugement de valeur sur la culture scientifique.

Au surplus, supposons que nous soyons parvenus à démontrer qu l'homme se définit par son cœur et que la substance de l'histoi consiste dans le libre choix pour ou contre le Christ et son salu comment ferons-nous ensuite pour revaloriser l'entreprise du progrè pour la réintégrer à l'histoire du salut ? Comment prendre au sérieu la « construction » de l'univers et la conquête de l'espace, s'il s'agit « choisir » et de se laisser conquérir par Dieu ?

Avouons-le : il nous paraît très difficile de maintenir dans sa plén tude le sérieux du salut chrétien sans paraître dévaloriser le sérieu de l'entreprise humaine actuelle; et cette difficulté risque de nou conduire, si nous voulons tenir l'un et l'autre, à proposer deux co ceptions très différentes de l'homme et de sa destinée; alors ou bie nous les déclarerons toutes deux légitimes dans leur ordre propre, cela revient à abandonner l'ordre profane à on ne sait quelle destin purement profane, ce qui est absurde; ou bien nous serons oblig d'accuser la conception « moderne » de l'homme d'être illégitime il n'est pas sûr que ce soit ni adroit ni parfaitement justifié.

## V. — Ébauche d'une réponse positive

Nous partirons d'une constatation d'ordre historique : avant le christianisme, l'humanité n'a jamais été saisie par un enthousiasme de progrès universel, et le souci d'un salut de l'humanité entière sans distinction de race ni de classe, a été apporté au monde par l'Évangile.

Mais il y a plus : les valeurs et les dynamismes qui portent le progrès moderne sont nés de la convergence de la culture grecque et du christianisme; et de même que le dimanche et les fêtes du calendrier sont les traces profanes d'institutions chrétiennes, de même les hôpitaux, la sécurité sociale, le prosélytisme occidental, les mystiques d'égalité et de fraternité, sont des produits de ce même christianisme entrés jusque dans la mentalité profane.

— Il reste cependant que la naissance du monde moderne s'est faite contre l'Église; il y eut à cela bien des causes, mais la cause principale fut peut-être une conscience confuse dans l'Église, de ce que la mystique du progrès et du salut par l'homme comportent de dangereux par rapport à la foi chrétienne. Toujours est-il que nous sommes en face d'un monde scientifique et technique qui est, pour une part considérable, hostile à l'Église et au Salut qu'elle prétend apporter.

— Est-il possible qu'un dynamisme apparemment hostile à l'Église reste porteur d'authentiques valeurs de salut ? Cela ne nous semble pas exclu, car si les scientifiques ont le souci de l'humanité et du bien commun, pourquoi refuserions-nous de voir dans ce souci le verre d'eau donné au pauvre, dont parle l'Évangile de saint Matthieu; n'avons-nous pas là une charité laïcisée ? Même si subjectivement cette énergie de service est vécue sous une modalité anti-chrétienne, qui peut dire si ce n'est pas de la vraie charité ? Qui peut dire si elle ne réalise pas objectivement le service de Dieu par la médiation du service des hommes ?

L'épopée du progrès est peut-être l'histoire d'une charité qui se vit sous mode implicite, sans plus savoir ni d'où elle vient ni où elle va, mais qui n'a pas de raison d'être reniée par le christianisme, même si elle le combat : car partout où des hommes choisissent librement de lutter contre le mal et de servir leurs frères, ils ont droit, de notre part, à une sorte de préjugé favorable.

— Quel sera alors notre message de salut ? Peut-être consisterait-il à aider les hommes à découvrir la signification de l'entreprise où, généreusement, ils s'engagent; à leur dire : « oui, vous avez raison, infiniment plus raison que vous ne le pensez; les valeurs dont vous

vivez sont des valeurs infiniment plus hautes que l'expérience qu vous en avez; les choix que vous effectuez engagent infiniment plu que vous n'entrevoyez : vous êtes des *fils de Dieu,* des *bâtisseur d'éternité,* et nous venons vous annoncer le formidable enjeu de vo luttes et de vos efforts ».

— Que reste-t-il alors de ce tragique chrétien sur lequel nou avons insisté ? Quel est le choix qui coïncide avec la conversion Ne résiderait-il pas essentiellement *dans la signification que l'homm donne à ses efforts et à sa vie* ? Car c'est seulement le jour où i accepte de se reconnaître investi dans la volonté du Seigneur qu l'homme franchit explicitement le seuil du Royaume, entre dans l plénitude de l'alliance, passe de l'histoire purement temporelle à l'histoire éternelle, en attendant l'entrée définitive dans cette éternit en laquelle, dès à présent, il s'engage.

— Mais, ici encore nous avouerons notre incertitude : car nou ne sommes pas pleinement certains que cette manière de voir tienn assez compte du réalisme de ce salut que nous avons à annoncer on ne voit plus très bien en quoi le Christ fait figure de « sauve teur », et, en définitive, la question reste presque entière : le mond scientifique, engagé dans son épopée collective, ressent-il le besoi d'une délivrance, d'un sauvetage ?

— Certains répondent par l'affirmative et évoquent à ce propo l'angoisse provoquée par la bombe atomique, les progrès biologiques l'univers concentrationnaire... Mais nous nous sentons très réticent devant une telle réponse, et cela pour deux motifs. Tout d'abord, i y a quelque chose de très profondément malsain à guetter sans cess les échecs des hommes pour y voir les occasions bénies d'annoncer le salut; on dirait alors que la religion chrétienne se nourrit de l misère, de la peur, de la détresse et de l'angoisse, comme si la semence évangélique ne pouvait germer que sur le fumier de la désespéranc humaine. Mais il y a plus grave : sommes-nous certains que le salu proposé par le Christ soit en correspondance avec les angoisses du monde moderne ? Sommes-nous mandatés pour promettre quoi qu ce soit à ce niveau ? Ne risquons-nous pas, en faisant miroiter de mirages de salut politique, social, terrestre, de décevoir les hommes Ne risquons-nous pas, surtout, de trahir le message de Jésus : peut être convient-il de nous rappeler que lui, Jésus, a obstinément refus tout messianisme terrestre, au risque de décevoir le peuple et de s voir un jour crucifié.

Au surplus, nous ne nous sommes pas ici proposé de chercher com ment annoncer le salut à ceux que terrifie le progrès, mais à ceux

que ce progrès enthousiasme et qui, non sans crainte, certes, mais cependant avec confiance, ont librement et virilement décidé d'y apporter leur concours. Quant à ceux pour qui le progrès est avant tout cause d'angoisse, nous reconnaissons volontiers qu'ils sont nombreux, mais cette angoisse ne signifie nullement une aptitude à se laisser accuser par le salut chrétien; elle n'est que le terrain fangeux offert à la germination d'une religiosité maladive.

## VI. — Le Christ Seigneur et le Christ Sauveur

Le lecteur sera peut-être déçu de nos conclusions et il nous reprochera de nous être volontairement enferrés sans plus savoir nous en sortir : « Vous avez durci à plaisir les difficultés, nous dira-t-on; vous avez, d'une part, trop accentué l'optimisme scientifique et surtout trop insisté sur ce que l'optimisme chrétien contient de « tragique »; et cela vient de ce que vous définissez le message chrétien avant tout comme l'annonce d'un salut; or les cinq lettres du mot *salut* contiennent nécessairement, en filigrane, celles du mot *perdition*. Mais pourquoi n'annoncez-vous pas le Christ *Seigneur* ? Ces lettres-là n'évoquent rien d'autre que la pleine réussite de la création, l'annonce d'un sur-progrès dans le Christ; *elles promettent sans accuser.* »

En effet, nous en conviendrons volontiers et ce n'est pas un hasard si, de nos jours, on semble plus facilement proposer au monde la grande victoire pascale du Christ ressuscité et sa Seigneurie sur l'univers récapitulé en lui, que le mystère du salut, et en particulier du salut par la croix. Ce message est certainement plus assimilable à nos contemporains et il est peut-être, nous en sommes d'accord, plus essentiel : car ce qui est premier c'est la promesse de vie, l'annonce d'un dessein de Dieu qui nous ouvre à tous la voie de sa plénitude.

Cependant nous ne pouvons pas nous contenter de cette manière d'annoncer l'Évangile, et cela pour deux motifs.

Le premier motif intéresse le mystère même du Christ : il ne faudrait pas, en effet, parler du règne du Christ d'une façon telle que nos auditeurs songent à quelque puissance cosmique, quasi physique. Non! Car le règne du Seigneur passe par notre liberté, notre choix, notre conversion; la puissance du Seigneur, c'est sa miséricorde; et l'acte par lequel il exerce sa Seigneurie, c'est précisément l'acte par lequel il nous sauve et nous convertit.

Il convient, en outre, de nous rappeler que la victoire de Jésus a été acquise par son sang; et l'on ne saurait annoncer ni sa Seigneurie ni sa résurrection sans annoncer sa croix; il suffira pour nous en convaincre d'écouter saint Jean : Jésus vient de proclamer : *Une fois*

*élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi;* et l'Évangélis d'expliquer : *Il signifiait par là de quelle mort il allait mourir* (Jn 1 32).

De même saint Paul écrit-il aux Corinthiens : *Pour moi, frèr quand je suis venu chez vous, je ne suis pas venu vous annoncer témoignage de Dieu avec le prestige de la parole ou de la sagess Non, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ Jésus-Christ crucifié* (1 Cor 2, 1-2).

Nous ne pouvons donc pas annoncer le Christ sans annoncer s croix. Tel est le premier motif de la réticence que nous évoquion ci-dessus. Mais alors il nous reste à nous demander ce que peu signifier cette croix du Christ pour un homme engagé dans l'épop du progrès : telle est la première question que nous avons voulu pos et à laquelle nous aurions aimé savoir répondre.

Vient ensuite le second motif pour lequel nous ne pouvons accept la proclamation d'un Évangile qui ne soit pas explicitement un Éva gile de Salut : il s'agit du sérieux de notre destinée. Celle-ci e essentiellement une marche vers le royaume de la lumière, ma cette marche s'effectue en côtoyant sans cesse le royaume des ténèbre dans une lutte permanente contre lui; on n'entre d'ailleurs dans royaume de la lumière qu'en renonçant aux œuvres des ténèbres en se tournant vers Dieu, comme nous le rappelle le rituel de not baptême; disons même : la raison fondamentale de notre existen est notre conversion, dont l'enjeu éternel n'a pas à être vidé de so tragique; du fait même de l'immensité de joie qui nous est promis le refus de la conversion engage une immensité de malheur et no devons en avoir conscience lorsque nous annonçons l'Évangile au hommes : ils doivent savoir que cet Évangile est un Évangile d salut, et si ce mot les heurte et les accuse, il n'est pas sûr que no ayons le droit d'évacuer cette accusation; car en évacuant cette acc sation, nous cesserions de les mettre en situation d'être convertis p le Christ Sauveur, et nous cesserions par le fait même de leur anno cer dans tout son réalisme la Bonne Nouvelle de l'Évangile.

Il nous reste alors, ici aussi, à nous demander si l'univers du pr grès est accessible à une telle conception de la destinée humaine susceptible d'accueillir l'annonce du salut avec l'accusation exact qu'elle implique : telle est la seconde question que nous avons voul poser; nous sommes conscients de n'y avoir guère répondu, du moin espérons-nous avoir apporté quelques éléments de réponse.

Fr. H.-D. Roqueplo, O. P.

# UNE PROPOSITION DE LA FOI A DES ESPRITS SCIENTIFIQUES

Il est tout à fait normal que devant la richesse de la foi chrétienne et de la création les différentes mentalités humaines se sentent spontanément en plus ou moins grand accord avec tel ou tel aspect de la foi ou de sa présentation. Il a toujours existé des familles spirituelles quelquefois assez contrastées entre elles, que l'Église a non seulement acceptées, mais encouragées lorsque la totalité de la foi était sauvegardée dans un équilibre sain. De même les différents siècles de la vie chrétienne ont possédé leur visage propre qui ne s'excluait pas, mais reflétait la vie de l'Évangile inchangée dans des situations humaines et des sensibilités, elles, changeantes. Le Christ et son Évangile sont si riches qu'aucune époque, aucune spiritualité ne peuvent prétendre les épuiser. Il faut toute l'Église et toute la vie de l'Église pour rayonner la plénitude du Christ.

Or l'article du P. Roqueplo nous montre un des aspects de la mentalité d'un groupe d'hommes assez caractéristiques de notre époque. Cet article pose une question angoissante : ces hommes à cause de leur mentalité sont-ils allergiques au message chrétien *total,* mystique de progrès et mystique de salut semblant s'exclure ?

Il serait naïf de vouloir apporter une réponse doctorale à cette question. Certes, il est légitime de bien manifester ce qui ne peut, en aucune façon, être baptisé et comment la foi appelle à une véritable conversion. Mais il est non moins légitime de chercher à voir quelles sont les valeurs évangéliques qui répondent aux aspirations actuelles des hommes formés par la science et la technique. On ne redira jamais assez et la nouveauté de la mentalité de ces hommes et l'impression trop fréquente qu'ont les scientifiques de se sentir comme étrangers dans l'Église. Ce qui suit n'est qu'un schéma qui n'a d'autre prétention que de rapporter une expérience et de susciter des ques-

tions. Comment présenter le contenu de la foi, le dogme, la vie de la foi ?

## I

## LA FOI

### Le contenu de la foi.

On opte délibérément pour placer au centre de la foi, comme point de cristallisation, le Christ établi Seigneur par le Père après la résurrection. D'abord cela est légitime. Dès le premier discours de Pierre dans les Actes, dès la première prédication chrétienne l'accent est mis sur cette Seigneurie. Le Christ est mort pour nos péchés et Dieu l'a établi Seigneur et Prince de la vie. Il règne à la droite du Père et nous appelle à ce Règne. Ensuite pourquoi est-ce nécessaire de mettre l'accent, actuellement, sur la Seigneurie du Christ ? Parce que nous pouvons tenir le Christ comme fin ultime, cherchant à tout soumettre à Dieu qui lui a tout soumis, y compris le progrès humain qui, à sa manière, peut et doit être repris par le Royaume. Tout le contenu de la foi s'éclaire par cette finalité de glorification, y compris le salut, et le rachat de la Croix qui rend possible cette participation du pécheur à la gloire du Christ.

### Dogmatisation de la foi.

C'est un point particulièrement difficile à des esprits scientifiques qui y voient une limitation de l'intelligence par des formules dogmatiques auxquelles l'intelligence doit s'arrêter. Mais on peut montrer qu'à l'intérieur de l'Église, au cours de son développement et de sa vie, il y a eu, et il y a toujours, une montée progressive de la conscience de la foi, et ceci dans une communauté comptant des dizaines, puis des centaines de millions d'hommes. Il fallait donc que l'Église se dise à elle-même de façon communautaire, intelligible et certaine, tout ce qu'elle découvrait peu à peu dans le contenu de la foi toujours plus profondément saisi. En même temps, et parce que cela lui était nécessaire, l'Église a tenu à se servir d'instruments intellectuels qu'elle forgeait à l'intérieur d'elle-même ou même qu'elle trouvait à l'extérieur, en vue d'une pureté et d'une précision dogmatique plus grandes.

Le dogme ne fige pas la foi, ne limite ni la vérité, ni l'intelligence, mais au contraire il est au service d'un dévoilement progressif et continu de la vérité et permet aux chrétiens de saisir leur foi avec plus de cohérence et d'intelligence au cours des siècles.

## La vie de la foi.

A cause de son contenu lui-même, le Christ Seigneur et son Royaume à réaliser, la foi se traduit en vie et en action. Nous sommes coopérateurs de Dieu et du Christ. En particulier la foi se vit à l'intérieur d'une montée humaine et d'un progrès. Parce que nous connaissons la vérité du Christ, nous pouvons œuvrer afin que cette montée et ce progrès ne dévient pas, en se retournant, même involontairement, contre l'homme et contre le Royaume. Nous devons faire que le plus possible de réalités humaines soit utilisable par le Christ et intégrable dans son Royaume. Les disciples du Christ Seigneur soumettent la terre au Christ en se la soumettant à eux-mêmes non dans le mal et l'idolâtrie, mais dans la justice, la fraternité, l'amour et la Croix. Ils façonnent la création dans l'attente du retour du Christ, car le Royaume se bâtit à partir de la terre donnée par Dieu aux hommes, et à partir du don surnaturel de Dieu agissant dans le Christ. La foi est donc en même temps connaissance et action, connaissance de la révélation du Christ et de son amour, action pour que cette œuvre soit réalisée, c'est-à-dire que Dieu soit tout en tous, que les hommes soient glorifiés et leur terre avec eux.

## II

## L'HOMME

Ce qui précède permet la mise en lumière d'une vue plus dynamique et communautaire de l'homme. Par sa conversion au Christ et à l'Évangile l'homme est appelé à se sauver et à se libérer, c'est-à-dire en définitive à se faire être de plus en plus. Il est « marche en avant », intégrant dans sa personnalité et pour l'éternité, toute son aventure et ce qui la constitue, hormis le péché. Dans la grâce du Christ et à cause de l'efficacité de cette grâce, il peut et doit se construire. Sa liberté promue et finalisée par le Christ lui rend la possibilité d'une auto-construction dont les matériaux lui sont constamment présentés par la vie, de sa naissance à sa mort.

Deux axes apparaissent comme principaux dans cette auto-cor truction pour la soutenir et la déterminer.

*a*) Nous savons que nous vivrons l'éternité du Royaume selon not pouvoir d'aimer. Tout au long de sa vie, l'homme est donc appelé accroître sa capacité d'aimer qui est le lien entre tous les autres é ments de la vie et ce qui leur donne leur pleine valeur. Mais ce capacité d'aimer ne peut se réaliser en acte et vérité que dans le d aux autres, l'engagement dans l'histoire humaine et le consenteme à la communauté. Ce don aux autres par amour du Christ d trouver les moyens nécessaires, grâce à une communauté humai vraie, pour que de plus en plus d'hommes accèdent à un progrès da la conscience et la liberté et acquièrent ainsi une plus grande ap tude à aimer. Un aspect important de l'amour est de désirer q d'autres puissent aimer.

*b*) L'autre axe, qui est second, est le travail. Par le travail, principe, l'homme s'achève lui-même, fait apparaître ses virtualité mais également enrichit la communauté, la fait progresser vers fin en lui donnant les moyens matériels de son achèvement terrest qui intéresse également le Royaume.

Cette insistance mise sur l'aspect dynamique et communautaire l'homme nous est un fait très familier. Le chrétien est membre d'u peuple, l'Église, d'une communauté parfaite et sanctifiante en dév loppement et en marche vers le Christ. En fin de compte, l'Égli milieu de la grâce du Christ, permet seule la véritable auto-constru tion de l'homme, en lui donnant la charité surnaturelle et le se total du travail. Le Christ permet seul l'édification et l'achèveme de l'histoire puisqu'il en est à la fois la cause, le salut, l'énergie la fin.

## III

## LA MORALE

Bien qu'ils soient à la recherche de règles objectives de mora les hommes d'aujourd'hui sont surtout très sensibles à la respons bilité. Or si le progrès se traduit par une plus grande conscience d hommes vis-à-vis d'eux-mêmes et une plus grande liberté d'acti au moins collective, nous ne pouvons éviter du fait même l'accroiss ment d'un risque collectif. Il s'ensuit donc une plus grande respo sabilité des chrétiens à l'intérieur de ce progrès.

*a*) La vie morale doit donc essayer davantage de ne pas se limit à une morale strictement individualiste. Chaque homme ne peut pl

e sentir uniquement responsable de ses propres actes, mais il doit e sentir également et principalement responsable à l'égard du tout, à où chaque homme peut exercer une pesée sur le tout. Dans la ocialisation toujours plus poussée qu'impose le développement tech- nico-scientifique, il ne peut plus s'agir seulement de faire le bien et l'éviter le mal pour sauver son âme, mais de hausser le désir du bien u niveau collectif. La sainteté évangélique restera toujours elle-même, mitation du Christ, mais un visage nouveau de cette sainteté peut pparaître. L'amour de la perfection personnelle doit faire aimer lavantage la perfection du tout, afin que le Christ rassemble le plus rand nombre possible d'éléments du monde. La sainteté se vit alors normalement, sauf vocation particulière, dans le profane et le travail umain qu'elle transcende tout en les assumant par le mouvement de a foi et de son espérance. La sainteté est le principal facteur de la nontée humaine vers le Christ et de la perfection du tout.

*b*) Le péché. Le péché est refus de Dieu, mais reçoit une colora- ion nouvelle. Il est soit évasion individualiste et égoïste de l'œuvre lu Christ dans le monde, soit au contraire idolâtrie sous toutes ses ormes, des moyens naturels et matériels de cette œuvre.

On ne cherchera dans la réflexion précédente qu'un essai de pré- sentation de la foi à des hommes partagés entre leur amour du Christ t leur tâche terrestre. Il faut du temps pour découvrir que les évé- nements et le prochain sont porteurs de la volonté de Dieu. Il faut lu temps pour découvrir que le plus urgent n'est pas d'abord d'op- poser le terrestre et le spirituel pour servir le spirituel. Faut-il penser ue sont inconciliables ces deux fidélités : la fidélité à l'Évangile et a fidélité aux recherches du progrès humain ? Ne faut-il pas espérer que parce qu'ils sont fidèles au Christ, les hommes sont plus fidèles au meilleur de leurs requêtes humaines ?

P.-A. Blond.

# LA CRÉATION

## *Les sciences modernes au service de la foi*

Jusqu'à la fin des temps le Livre saint est confié à l'Église qui en a le dépôt — non pour le garder seulement, comme un talent qu'on enfouirait, mais pour le faire fructifier : il faut qu'il produise ses fruits de vie, il faut le rendre assimilable pour la faim de chaque génération, qui a ses exigences spéciales en fait d'intelligibilité, ses préoccupations dominantes, et aussi ses besoins spirituels particuliers.

Et de siècle en siècle, avec les moyens que la culture ou la science du temps met à sa disposition, l'Église tire du trésor de la Parole des choses nouvelles avec les choses anciennes.

### Lis! Je ne sais pas lire (Is 29, 12).

Devant un texte, nos contemporains ont, plus peut-être que tous ceux qui nous ont précédés, une requête d'intelligibilité, un besoin de cohérence, qui font partie de notre soif de connaître, et qui sont parfaitement justes et légitimes.

C'est là, peut-être, qu'est la raison la plus profonde de ce phénomène qui paraîtra incroyable : cette ignorance, cette méconnaissance de la Bible, totalement mise entre parenthèses pendant quelque deux siècles dans la vie du peuple catholique. Le fait a des causes multiples : la séparation protestante avec tout ce qu'elle a entraîné de suspicions et de durcissements, l'envahissement de la sensibilité classique par le paganisme grec et romain, l'absence, en français du moins, d'une traduction qui eût mérité de s'imposer; et aussi l'incompatibilité apparente entre l'apport nouveau des sciences et le contenu

de la Bible, et sur ce point précis se cristallisait l'opposition, vivement sentie en ce temps-là, entre l'esprit scientifique et l'attitude de la foi.

Par exemple, tant que les sciences n'avaient pas apporté de lumières spéciales sur la question, il était presque inévitable de penser, en lisant le premier chapitre de la Genèse, qu'il enseignait la création du monde en six jours, et les meilleurs esprits n'y avaient point d'objection. Mais, une fois que la géologie, l'astronomie, la paléontologie, l'anthropologie, la préhistoire eurent fait progresser — très peu encore, mais réellement — les connaissances sur ce point, on perçut une antinomie sans savoir comment la résoudre.

En même temps, l'essor de l'histoire, avec les découvertes archéologiques, bouleversait la chronologie et multipliait les difficultés autour du texte sacré.

Certains savants, au nom de la Science, débarquaient toute la Bible. Certains théologiens, pour défendre son autorité, croyaient devoir nier héroïquement les conquêtes scientifiques les plus assurées[1]...

Cependant des techniques se mettaient au point, qui avaient pour objet précisément de mieux comprendre un texte : la critique textuelle et la critique littéraire, critique interne, critique externe, fournissaient des outils de précision grâce auxquels on allait pouvoir essayer de dénouer les nœuds, expliquer les difficultés, proposer des réponses. Hélas, eux aussi, ils étaient le plus souvent employés d'une façon massive contre la Bible et contre la foi.

## Je ne puis, car le Livre est scellé (Is 29, 11).

L'exégèse catholique, gênée par l'usage même que ses adversaires faisaient des techniques, se trouvait à peu près impuissante devant les problèmes posés par les découvertes scientifiques, d'autant plus qu'elle était paralysée par une théologie insuffisante de l'inspiration et de l'inerrance : les affirmations doctrinales à ce sujet étaient vraies,

1. Un théologien estimé, dans un manuel paru il y a moins de cinquante ans, reconnaît, au sujet de l'origine du monde et de l'homme, qu'on n'est pas tenu rigoureusement aux quatre mille ans environ (que suggèrent matériellement les chiffres de la Bible); il admet qu'on peut remonter d'un millénaire et peut-être encore d'un demi-millénaire... « On ne peut s'aventurer (au-delà de ces 5.500 !) sans être en pleine fantaisie au plan scientifique, en pleine *hérésie* au plan théologique. » Une rapide enquête dans les livres catholiques de la fin du siècle dernier recueille beaucoup de textes de ce genre.

mais leurs applications aux problèmes nouveaux demandaient une longue réflexion, une mise au point et un discernement difficiles. Et un travail d'ajustement aussi délicat ne peut se faire dans un bateau en pleine tempête et dans l'atmosphère extraordinairement troublée de ces temps-là. La Sainte Église, dont la première préoccupation était d'ordre pastoral, songeait d'abord à protéger les biens essentiels, la foi, la paix, dans l'âme des humbles, — et les biblistes devaient marquer le pas, et l'exégèse restait stagnante, au-dessous du niveau d'intelligibilité dont un croyant a réellement besoin.

Dans ces conditions la Parole était scellée. Le peuple fidèle n'y avait plus accès. Ce qui l'en tenait éloigné, c'était exactement l'impossibilité de la desceller, faute d'une clé pour ouvrir la porte, et d'un fil directeur pour se guider dans ce labyrinthe d'histoires, de récits, de poèmes et de lois dont il sentait que le sens lui échappait. Il avait perdu jusqu'au goût et au désir de la Parole de Dieu.

Mais le Saint-Esprit travaillait dans toutes les âmes de son peuple. Et, après les périodes obscures de décantation, après tant de patience et de douleurs, le long travail austère et probe des vrais savants finissait par aboutir, ils avaient réussi à décharger de leurs explosifs les dépouilles des Égyptiens, et ils pouvaient présenter à l'Église des instruments éprouvés, parfaitement sûrs, qu'elle n'eut qu'à bénir pour rouvrir aux humbles le pays des eaux vives.

## Les sciences servantes de la Bible.

Une fois de plus les sciences sont devenues, malgré elles peut-être, et sans l'avoir prévu, *ancillae*, servantes de la foi. Et nous avons vu ces hautes techniques orgueilleuses, — fruit bien souvent d'un travail hostile au surnaturel et à la foi, — la critique, la linguistique, la philologie et la sémantique avec toutes leurs annexes, se mettre empressées au service de l'Écriture Sainte.

Tandis que ces servantes industrieuses décortiquent le texte, voici venir cette autre troupe, les sciences historiques avec leurs armées et leurs auxiliaires, qui peut-être avaient cru jadis, elles aussi, monter à l'assaut contre la Bible et contre l'Église. Embauchées à leur tour au service de la Parole de Dieu, elles ressuscitent l'Orient ancien, recréent pour nous l'atmosphère de l'histoire sainte. En même temps qu'elles éclairent maint détail et nous procurent une intelligibilité meilleure, elles nous aident à accorder nos imaginations, nos sensibilités à ce texte mieux connu et mieux compris.

De même, les sciences qui touchent aux origines viennent rendre notre foi un signalé service : elles nous obligent à dégager l'or pur de la vérité révélée de toute l'enveloppe où elle est prise. Nous tenons entre nos mains, comme un minerai, tout le bloc de la Bible. Nous savons que l'or est dans la pierre. Et nous croyons que la pierre elle-même est précieuse. Mais nous ne pouvons jamais affirmer la proportion de l'alliage. Et nous risquons toujours une irrévérence grave envers le texte sacré en lui attribuant ce qu'il n'enseigne pas, en prétendant révélé par Dieu même ce qui est une erreur grossière; notre excuse est dans notre ignorance et notre faiblesse... Quand Mme Curie a décidé d'analyser la pechblende, elle a pensé que le corps inconnu qui s'y trouvait devait être dans la proportion d'un centième. Elle ne se doutait pas qu'il n'était pas au millionième... mais un gramme de radium vaut plus que des tonnes de matière inerte. Au sujet de la Bible, quel progrès les sciences nous ont fait accomplir en nous contraignant à purifier nos conceptions et à dissocier l'or de la gangue[2]. Une fois opéré le discernement, la critique littéraire nous aide à saisir le rôle de chacun des éléments, et alors commence à nous apparaître l'intention de l'Esprit qui a dosé avec art la composition du tout.

Et nous nous apercevons que beaucoup plus nombreuses que nous l'avions cru sont les servantes de la Bible. Les reines se sont faites ses nourrices (Is 49, 23) : qu'il s'agisse du domaine du langage, de celui des réalités passées, des origines, toute la science la plus exigeante, la plus hautaine, la plus féroce peut ainsi, dans le monde moderne, être mise au service de la Parole de Dieu.

Nous sommes dans une situation extraordinairement privilégiée par rapport aux générations qui nous ont précédés. Nous bénéficions de leur labeur avec assez de recul pour que nous puissions, travaillant à notre tour, en tirer tout le fruit spirituel.

2. Attention. Nous savons que l'or est dans cette pierre et que, tenant la pierre, nous tenons de l'or; et plus nous en avons séparé de gangue, plus notre or est pur. Mais soyons modestes, et circonspects en nos affirmations. Sauf définition précise du Magistère, nous ne saurons jamais si l'or que nous tenons est absolument purifié. Les générations à venir auront d'autres instruments plus perfectionnés pour discerner les alliages subtils où peut-être il est encore pris. De grâce, disait déjà Fontenelle dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes,* laissons quelque chose à découvrir à ceux qui viendront après nous... Et restons ouverts à ces progrès possibles. Dans les siècles précédents, chaque fois qu'un travail de précision séparait un peu de gangue, on voyait des croyants s'alarmer, comme si on attaquait la vérité divine, alors qu'au contraire on s'efforçait de la dégager, de l'approcher de plus près.

Nous revenons à la Parole de Dieu, et, grâce à l'apport des ser vantes, le texte s'éclaire pour nous, prend son sens et livre de plus e plus sa saveur et sa richesse de vie. Et nous pouvons rechercher c qui, dans cette parole éternelle, nous est destiné, précisément à nous maintenant, en notre siècle, avec notre mentalité et nos besoin propres.

Et nous reprenons le texte éternel qui nous raconte la Création e l'œuvre de Dieu au commencement. Mais il ne parle jamais au passé il garde son actualité la plus présente, il répond à nos questions le plus urgentes, et quand il révèle les origines, il révèle du même cou ce qui constitue le fond même et la raison de notre existence[3] e de tout notre agir sur terre.

I

## Le récit sacerdotal.

La Bible s'est rédigée lentement au cours de l'histoire sainte; le efforts de la critique littéraire ont décelé la composition du texte un livre comme la Genèse est le résultat d'une lente stratification, o les rédactions diverses, d'époques différentes, ont été organisées pou former un tout.

La première page du texte vient d'un document écrit par un prêtre à une époque difficile à préciser, mais qui doit correspondre à peu prè à la première moitié du VI[e] siècle. L'Exil est le moment d'un gran approfondissement religieux pour le peuple élu : arraché à sa Terr il découvre mieux l'universalité de son Dieu qui a tout créé et qu domine tout, même les nations païennes et les peuples lointains; Israël médite avec prédilection sur la Création et il se fait une con ception de plus en plus haute, de plus en plus exigeante de la trans cendance et de l'immatérialité de Dieu.

3. La création est pour nous un sujet très important — non seulement e raison de l'intérêt toujours accru que nous portons, plus que jamais peut-êtr à nos origines, mais parce que nous sommes baignés dans ces philosophies d l'existence qui posent d'une façon aiguë le problème de l'être : c'est vrai qu l'existence est absurde si elle n'est pas en relation avec un Créateur; et nou voilà obligés de revenir à la Création et de boire le dogme à sa source a récit de la Genèse.

4. C'est pourquoi on appelle souvent le document d'où elle est tirée « cod sacerdotal » et on l'abrège conventionnellement par le sigle P : « *Prieste codex* », œuvre de *Prêtres*.

Notre auteur utilise sans aucune gêne un fond commun de vieilles cosmogonies païennes — que les archéologues, depuis un siècle, ont déterrées et déchiffrées un peu partout chez les peuples voisins. Mais il leur fait subir une telle transmutation que toute comparaison est bienfaisante.

Prenons le texte[5].

## Au commencement.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.

Au commencement, c'est le mot que saint Jean, très intentionnellement, a repris au début de son Évangile, pour souligner que la révélation nouvelle remontait plus loin que le commencement du monde, à un bien autre commencement, où « le Verbe était »...

Ce premier mot de la Genèse contient une révélation au sens propre, il enseigne que l'univers a eu un commencement : il est non seulement rattaché à Dieu comme à sa cause éternelle et universelle — ce qui suffirait, semble-t-il, à satisfaire au concept de création — mais il a eu un commencement dans le temps. Nous pouvons constater qu'il nous est facile d'entrer dans cette perspective[6], alors que c'était plus difficile pour un saint Thomas : gêné par la conception aristotélicienne d'un monde fixe, immuable, mesuré par un temps cyclique et éternel, il est obligé de faire énergiquement appel à sa foi pour affirmer un commencement du temps qui est à l'inverse de ses notions scientifiques. Pour nous, au contraire, la physique moderne a accoutumé notre imagination à un « univers en expansion », qui a nécessairement un début et une fin, et qui s'accorderait plus aisément avec notre foi en la création — bien que, et il faut y insister, ce soit d'un autre ordre : il n'y a pas homogénéité entre le temps d'un univers en expansion et le temps de la foi à la création, — ni entre l'histoire physique de cet univers et l'histoire du salut. Il faut évincer toute tentation d'un concordisme toujours renaissant. Mais la consonance, l'harmonie sont plus faciles pour nous : les affirmations du dogme en

5. Une « lecture biblique », lecture commentée du texte de la création, a été enregistrée et peut être communiquée. Pour tous renseignements s'adresser à : Couvent de l'Épiphanie, Service Magnétophone, Soisy-sur-Seine (S.-et-O.).

6. Quels que soient d'ailleurs les problèmes philosophiques ardus que pose un commencement du temps.

ce domaine ne heurtent pas la conception du monde physique qui nous est familière.

> Or, la terre était vague et vide[7], les ténèbres couvraient l'abîme.

Cet abîme originel, *tehom,* s'apparente à celui du poème babylonien de la création; c'est un mot sur lequel nous reviendrons.

> L'esprit de Dieu (ou : le vent; ou : le souffle) planait sur les eaux. Et Dieu dit...

En ce tout début du texte sacré, nous trouvons la mention du *Dieu créateur,* de son souffle ou de son *esprit,* et voici sa *parole* : ainsi, au premier mot de la Genèse, longtemps avant que le Christ soit venu nous révéler la Sainte Trinité, nous discernons déjà comme un premier linéament, à peine esquissé, et dont l'auteur ne pouvait avoir aucunement conscience, de ce qui sera le mystère central du christianisme.

> Dieu dit : « Que la lumière soit », et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit. Il y eut un soir, il y eut un matin, premier jour.

Toute la création va ainsi être racontée comme en une série de strophes majestueuses, composées de formules presque indentiques : l'ordre donné par Dieu, l'immédiate apparition de l'être, l'approbation du créateur sur son œuvre, la mention du soir et du matin. Avec une pareille simplicité de moyens, le narrateur atteint le sublime, il suggère la Transcendance, la Toute-Puissance, la paix souveraine dans laquelle cette création émane de Dieu sans effort ni travail.

Sitôt qu'une chose est créée, Dieu la trouve bonne. Tout est bon, toute chose est faite par Dieu belle et bonne; il faut souligner l'optimisme foncier de cette perspective, d'où le péché, pour l'instant, est absent[8].

Il est à remarquer aussi que l'apparition des choses dans les trois premiers jours se fait par une séparation : Dieu *sépare* la lumière et les ténèbres... Le deuxième jour il fait le firmament pour *séparer* les eaux d'avec les eaux... et le troisième jour le continent surgit en se

7. *Tohu wabohu,* dit l'hébreu, c'est notre tohu-bohu !

8. L'auteur sacerdotal ne parlera du péché qu'en montrant la progressive dégradation de l'humanité dans le mal, de la création au déluge.

séparant des eaux. Il y a peut-être dans ce mot un écho très affaibli des grandes luttes qui marquaient les textes polythéistes [9].

En ce troisième jour, on nous fait assister, non seulement à la création du continent, mais à celle de tous les végétaux : on peut constater là un blocage assez artificiel de deux œuvres nettement diverses groupées le même jour. Un auteur qui eût cherché une répartition rationnelle, équilibrée, eût vraisemblablement distingué ici l'œuvre de deux jours; cela nous éclaire sur l'intention de notre texte qui s'intéresse au *nombre* de jours plus qu'à l'énumération des *œuvres* diverses : il s'agit pour lui d'arriver à six jours pour obtenir la semaine, il fera tous les rapprochements ou les disjonctions nécessaires pour avoir le total juste : un indice de plus sur la valeur de cette répartition en « jours ».

## Les luminaires.

Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel. »

Ce mot « luminaires » est très révélateur; *ma'ôr*, en hébreu, est une expression technique aussi spéciale que par exemple notre appellation : « lampe du sanctuaire ». C'est un terme cultuel, il n'est guère employé que dans les textes liturgiques, rubriques ou descriptions du temple [10], et ceci encore nous est une indication sur l'intention de notre

9. Dans l'*Enuma Elish*, Tiamat, « la mère de la totalité », l'abîme originel, s'étant révoltée contre les dieux, est vaincue par Marduk, qui *sépare* en deux le corps monstrueux : d'une moitié (comme d'un coquillage), il couvre les cieux, leur enjoignant de ne pas laisser sortir les eaux, etc. (tablette IV, 136-140).

Dans la cosmogonie sumérienne, la naissance des choses se fait au sein de l'*Abzu*, de la Mer primordiale, par la séparation du ciel et de la terre :

> Enlil (l'air, le vent, le souffle)
> imagina de *séparer* le Ciel de la Terre
> imagina de *séparer* la Terre du Ciel (*Enedigdue*, 4-5)
> Quand le Ciel eut été éloigné de la Terre
> quand la Terre eut été *séparée* du Ciel...
>
> (*Gilgamesh, Enkidu et les Enfers*, 1-2).

10. Sur une vingtaine d'emplois dans la Bible, deux fois seulement le mot a le sens de « clarté, éclat » (Ps 90, 8 et Pr 15, 30). Partout ailleurs, il signifie *luminaire, candélabre pour le sanctuaire* : et de là il s'applique aux astres dans notre passage et dans deux textes qui en dépendent directement (Ps 74, 16 et Ez 32, 8).

auteur. On pourrait montrer — mais il y faudrait une étude assez serrée — comment toute la création est présentée comme un grand temple[11]. Ce mot caractéristique *ma'ôr* suffirait déjà à l'évoquer : il suggère bien cette vision de l'univers, temple tout entier à la louange de Dieu, tout entier pour le culte, où tout est bon, tout est beau, et où toutes choses disent : gloire! (Ps 29, 9). Ces luminaires, — pour les appeler par leur nom (de fait, l'auteur sacré ne mentionnera pas leur nom), — c'est la lune et le soleil; or c'étaient les idoles qu'adoraient les anciens sémites, Canaan, et les peuples voisins d'Israël. Les prophètes s'épuisaient en anathèmes contre ces faux dieux, dont le culte s'opposait — ou, pire, se mélangeait — à celui du vrai Dieu. Ici, au lieu de vaticiner contre la lune et le soleil, le prêtre les baptise, et leur donne nom : *ma'ôr*. Voyez, ce sont simplement des « luminaires », des lampes du sanctuaire, qui brillent devant l'escabeau de ses pieds.

Il y a deux manières d'évincer un culte païen, les missionnaires les connaissent bien, et selon les époques, les lieux et les circonstances, ils emploient l'une ou l'autre : quand des fêtes païennes, des processions se font auprès d'un arbre sacré, on peut essayer, ou bien de couper l'arbre, ou bien d'y mettre une statue de la Sainte Vierge : ou supprimer le culte idolâtrique, ou lui donner un sens chrétien : les bonnes gens continuent leur procession, mais ce sera une procession à la Sainte Vierge[12]. L'un et l'autre procédé sont valables; il s'agit seulement de trouver chaque fois le plus opportun. Les prophètes se sont opposés, et souvent sans succès, au culte de la lune et du soleil; ici, un prêtre les place dans le temple de la création et les enrôle au service du seul Dieu : ils furent créés par lui et ils sont bons.

Et voyez comme ils sont utiles pour le culte, et pour l'homme lui-même : ils repèrent le calendrier des fêtes saintes, de la Pâque, des néoménies et des sabbats, et ils font humblement fonction d'éclairer :

qu'ils servent de signes pour les fêtes, et pour les jours et les

11. Et réciproquement, comment le Temple de Salomon est une image de la création : par exemple il n'est pas impossible que la « mer d'airain », cet immense réservoir de bronze qui contenait quelque 70.000 litres, porté par des animaux tournés vers les quatre points cardinaux, ait été d'abord, comme les lacs sacrés des temples égyptiens, une représentation de l'océan originel ?

12. C'est ce que l'Église a fait tout récemment en mettant la fête de saint Joseph ouvrier le 1er mai; ce jour-là, fête du travail, la classe ouvrière voulait chômer : eh bien tous les ouvriers du monde chômeront en l'honneur de saint Joseph ouvrier !

années, qu'ils soient des luminaires au firmament du ciel pour éclairer la terre... et Dieu vit que cela était bon.

Et les voilà bénis.

## Les monstres marins.

Et Dieu dit : « Que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants et que les oiseaux volent au-dessus de la terre contre le firmament du ciel », et il en fut ainsi. Dieu créa les grand serpents de mer...

Là encore, ces *tanninim,* les Léviathan, les Rahab et les autres, s grands serpents de mer, étaient précisément les monstres opposés ux dieux, les dragons qui dans les légendes païennes voisines de otre texte, étaient enfantés par *Tiamat* ou le *tehom*, par la mer multueuse, pour dévorer les dieux[13]. C'était le type même des rces hostiles à Dieu... Pas du tout, dit le prêtre : c'est Dieu lui-ême qui les a faits. Et le Psaume 104 (26) ajoutera que Dieu les faits pour s'amuser avec eux[14], et le livre de Job en donnera une scription extraordinaire (Jb 40-41) pour affirmer précisément l' ute-puissance d'un Dieu capable de créer des êtres aussi fabuleux.

Dieu créa les grands serpents de mer... et Dieu vit que cela était bon.

*Ne les craignez donc pas, n'ayez pas peur d'eux : vous savez bien u'il n'existe pas réellement d'idoles dans le monde et qu'il n'est autre dieu que le Dieu unique* (Dt 31, 6; 1 Co 8, 4).

Ne pourrait-on pas redire la même chose à tant de nos contemporains? Ils sont si souvent tentés ou d'anathème, ou d'idolâtrie, à gard des astres nouveaux-nés qui ornent notre firmament, et des agons étranges que l'homme a inventés ?

Dieu les bénit et dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez

13. « Elle enfanta d'énormes serpents, aux dents aiguës, sans merci dans carnage : de venin au lieu de sang elle emplit leur corps..., elle fit surgir serpents, les monstrueux reptiles et les monstres-tempêtes... » (*Enuma ish,* I, 114-122).

14. Il faut lire, en même temps que notre récit sacerdotal, le psaume 104 i lui est étroitement parallèle : il transpose sur un mode lyrique, en uange et en prière, l'enseignement théologique du chapitre 1er de la enèse.

l'eau des mers, et que les oiseaux multiplient sur la terre. »
y eut un soir, il y eut un matin, cinquième jour.

## La procession des êtres.

Et Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selo
leur espèce, bestiaux, bestioles, bêtes sauvages, selon leur espèce.

Remarquons le caractère litanique du texte, cet enseignement qu
est coulé en de grandes strophes presque rythmées : cette caractéris
tique littéraire est encore un élément qui nous éclaire sur l'intentio
profonde du récit.

Et tous les êtres sont impeccablement rangés, on voit que l'auteu
est un prêtre qui a le souci du culte; dans ce temple qu'est l'univer
la création se présente en ordre processionnel.

Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce,
les bestiaux selon leur espèce,
toutes les bestioles du sol selon leur espèce.

*Selon leur espèce* : toujours la préoccupation du maître des cérém
nies pour que les classes, les préséances et les dignités hiérarchique
soient respectées.

En ce même sixième jour, après la création des animaux (encor
un groupement arbitraire), vient enfin l'apparition de celui vers qui tou
converge : l'homme.

## A l'image de Dieu.

Et Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, comme notr
ressemblance et qu'il domine sur... »

Suit la litanie implacable de tous les êtres vivants selon leur espèce
il n'est pas dans le génie de cet auteur de nous faire grâce de l
moindre énumération.

Dieu créa l'homme à son image,
à l'image de Dieu il le créa,
homme et femme il les créa.

L'homme est créé à l'image de Dieu. Ce mot nous livre l'enseignement le plus profond sur sa nature spirituelle et, du même coup, sur toute la finalité qu'il doit donner lui-même à son agir : une image n'est une bonne image que si elle est ressemblante, il n'est question pour nous que de ressembler à celui qui nous a faits. Toute la morale est de vivre à la ressemblance de Dieu.

Il y a eu le péché, qui est hors des perspectives de ce récit. Et celui qui est l'Image par excellence et la Splendeur du Père (Col 1, 15; He 1, 3) est venu nous restituer, avec la vie, la ressemblance que nous avions perdue et nous ouvrir un ordre nouveau. Mais l'enseignement de notre texte n'a rien perdu de sa valeur et, membres du Christ, nous nous tournons vers celui dont nous sommes l'image pour lui ressembler toujours plus. La contemplation, le regard vers lui, la simple admiration, ont nécessairement une valeur de sainteté. En se tenant devant lui, l'image progressivement recouvre la ressemblance.

A l'image et ressemblance de Dieu l'homme a été fait, à l'image et ressemblance de Dieu doivent être les mœurs de l'homme. Cela nous révèle le sens de la morale, inséparablement ascétique et mystique, des commandements et des prescriptions : *Tu ne mentiras pas*. Pourquoi ? Parce que Dieu est Vérité; dire la vérité, à la fois c'est conforme à notre nature, car notre intelligence est faite pour la vérité, et à la fois cela nous rapproche de la ressemblance avec le Dieu de Vérité. Et la contemplation assidue du Dieu de Vérité imprégnera toute notre vie de vérité [15].

*Soyez saints parce que je suis saint* (Lv 11 45; 19, 2) : ce grand principe émane de la même tradition sacerdotale qui nous enseigne ici que l'homme est à l'image de Dieu. Et tout progrès dans la connaissance de Dieu se traduira nécessairement dans une lumière correspondante au plan de l'agir de l'homme : voyez, au terme de la Révélation, la première épître de saint Jean : si Dieu est Amour, vous devez aimer.

Le Christ a repris le vieux mot du Lévitique en le transformant : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*. La morale du Fils n'abolit pas, elle parfait la morale de la créature et de l'image.

15. On voit mieux, à la lumière de cette théologie de l'image de Dieu, l'unité profonde du dogme et de la morale, de la morale et de la psychologie, de la psychologie avec l'étude doctrinale : tout ce que nous apprenons sur Dieu nous instruit sur son image, et l'étude de l'esprit et de l'âme de l'homme, de sa connaissance et de son amour, nous permet de remonter jusqu'à Dieu; le lien aussi entre la mystique et l'ascèse, la contemplation et toute la vie morale.

## Dominez.

> Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la, dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. »

Et la première bénédiction de Dieu sur l'homme est la fécondité. Et aussitôt, Dieu remet à l'homme sa création pour qu'il la soumette et la domine. Tout le travail de l'homme prend sa valeur et sa signification essentielle de cet ordre qu'il a reçu de Dieu dès l'origine. Toute l'œuvre des générations humaines à travers les siècles, tout le labeur des architectes et des ingénieurs, des jardiniers et des bâtisseurs répond à ce précepte initial. Dieu a confié à l'homme le visage de la terre encore inachevée, encore en devenir, pour qu'il pénètre la matière d'intelligence, pour qu'il la transforme à son image et la rende ainsi achevée à son Créateur.

Et le précepte prend beaucoup plus d'ampleur pour notre génération : jusqu'à présent nous avions notre petite planète terre, et nous trouvions qu'il y avait là beaucoup de travail pour nous, et maintenant nous voilà sur les bras ce monde immense dont les frontières s'élargissent devant nous tous les jours. Notre tâche s'étend à la mesure de l'univers, nous devons aller aussi humaniser (et christianiser) d'autres mondes : nous avons du pain sur la planche, et si nous voulons obéir simplement à l'ordre que Dieu nous intime au verset 28 de la Genèse : dominez l'univers, emplissez-le, pétrissez-le de vos mains d'homme pour le rendre plus parfait, plus beau, plus humain[16]. Toute l'œuvre de la race d'Adam doit être ainsi d'achever l'œuvre de la création que Dieu lui a livrée.

> Je vous donne toutes les herbes portant semence... et tous les arbres qui ont des fruits portant semence, ce sera votre nourriture. A toutes les bêtes je donne en nourriture toute la verdure des plantes.

Dieu pourvoit à la subsistance de l'homme et de tous les êtres par les plantes qu'il a créées. Cette nourriture purement végétale est une

16. En fait, qu'est-ce que nous leur apportons d'humain ? et de chrétien ? Il paraît qu'on a rigoureusement désinfecté les premiers objets qu'on a lancés dans la lune. Pourvu qu'ils ne restent pas contaminés de germes d'orgueil et de haine...

nage de la paix universelle d'un monde où nul n'avait besoin de uer pour vivre. Aux animaux, l'herbe verte, à l'homme l'herbe « qui orte en soi son grain », et les fruits : l'épi et la grappe, ces nourri- ures pures, symboles de l'âge sans péché, ce sont celles que le Christ hoisira quand il aura vaincu le mal et la mort, pour faire vivre son euple de sa propre vie.

Dieu vit tout ce qu'il avait fait, cela était très bon.

Chaque chose était bonne, et l'ensemble encore meilleur : appro- ation universelle de Dieu sur sa création.

## Le septième jour.

Dieu conclut au septième jour l'ouvrage qu'il avait fait, et, au septième jour, il chôma.

En hébreu, le mot est de la même racine que *sabbat*, il faudrait pou- oir dire : *il « sabbatisa »*, il observa le sabbat.

Dieu bénit le septième jour et il le sanctifia, car il avait alors chômé après tout son ouvrage de création.

Nous tenons maintenant la clé de voûte : le sabbat!

Voilà pourquoi toute l'organisation de la création était distribuée rbitrairement sur une semaine : nous avions remarqué au passage ertains groupements artificiels, signes évidents de la préoccupation 'un auteur qui n'était pas spécialement attentif aux œuvres, mais ui tenait à les enclore en six jours : c'était pour affirmer l'impor- ance du septième.

En nous présentant ainsi l'activité de Dieu déroulée sur les jours uvrables, et s'achevant dans le repos sabbatique, le prêtre qui a aconté la création a voulu faire partir de l'origine du monde la loi u sabbat. Son intention est de nous apprendre à régler tout notre gir sur l'opération exemplaire du Créateur : comme l'homme est à 'image de Dieu, c'est à l'image de l'activité de Dieu que devra se nesurer l'activité de l'homme; ses « œuvres » devront se répartir har- nonieusement dans les six jours que Dieu lui a donnés pour travailler. es six jours sont ordonnés au septième, il nous faut donc ordonner out notre travail à ce repos de la contemplation, à ce loisir divin, à

ce culte qui sanctifie le septième jour. Depuis la résurrection du Christ, le jour du repos est devenu le dimanche, « huitième jour », ou premier jour de la nouvelle ère du monde, mais la loi foncière n'en a pas changé. C'est ce jour-là que tout le travail des autres jours trouve sa finalité et monte vers Dieu en offrande. C'est ce jour-là que nous reprenons pleinement conscience du terme vers lequel nous tendons. Il nous assure la distance nécessaire à l'égard de nos tâches. Ce jour unique équilibre toute la semaine en lui donnant son sens.

Dieu nous a donné tout ce travail à faire dans ce monde qui passe, mais c'est pour aboutir au repos sans déclin des cieux nouveaux et de la terre nouvelle. Il sait bien comment nous sommes faits, et à quel point nous sommes prompts à nous enliser dans le travail quotidien, à nous laisser happer par cet engrenage impitoyable, désintégrer par cette activité ensorcelante, et c'est pourquoi, dans sa tendresse, il nous impose cette obligation qui devrait nous être très douce : de chômer, de reposer, de laisser tomber l'activité un temps, un jour par semaine, pour nous apprivoiser à la béatitude. Les gens qui ne sont pas capables de se reposer, de suspendre un moment leur agitation, de trouver dix minutes de silence ou d'oraison, comment voulez-vous qu'ils puissent se trouver bien en paradis ? C'est pourquoi la première chose que la sainte liturgie nous fait demander pour nos morts, c'est le *repos éternel* : qu'ils deviennent capables de se reposer. Si quelqu'un a mis tout son plaisir dans une activité tellement forcenée qu'il ne sait plus goûter le repos, il y a une espèce de chambre de décantation que le bon Dieu a prévue pour lui : c'est cela qu'on appelle le purgatoire, une durée obscure où l'on attend dans le silence et la nuit pour s'acclimater au repos, jusqu'à ce qu'on sache nommer le sabbat éternel ses délices [17], et qu'on soit devenu capable de trouver toute sa joie dans la paix infinie de Dieu.

Et cette leçon, qui est tellement actuelle que nulle génération peut-être n'eut plus que la nôtre besoin de l'entendre, découle directement, au sens le plus obvie, de l'antique récit.

O merveille du texte sacré toujours jeune en même temps qu'éternel! Il tient mystérieusement en réserve, pour chaque siècle, les nourritures qui répondent à nos besoins les plus urgents. Il ne parle jamais au passé, il nous est sans cesse présent dans sa nouveauté de source.

17. Si tu appelles le Sabbat : Délices,
alors tu trouveras en Yahvé tes délices (Is 58, 13-14).

## II

## Une vision en relief.

Immédiatement après cette page, sans transition, vient un autre récit de la Création, totalement différent de contenu apparent, de présentation, de style, de tour et de ton.

Pourquoi cela ? On peut se demander quelle a été l'intention du Saint-Esprit en inspirant de telle sorte le dernier rédacteur qu'il mette ainsi côte à côte, bout à bout, deux textes à la fois parallèles et divergents, et dont les divergences sont si flagrantes que l'exégèse la mieux intentionnée ne peut les réduire... Pourquoi ? Ne pouvait-il pas nous dire tout ce qu'il avait à nous dire d'un seul coup, en un seul récit complet et cohérent ?

Eh bien, non. Il applique ici une loi très générale dans la création. Le bon Dieu nous a fait deux yeux parce que la vision binoculaire permet le relief qu'on ne peut percevoir avec un seul œil : chaque œil recevant une image nettement différente, les deux clichés ne se recouvrent pas exactement, et c'est leur différence même qui localise pour nous les objets dans l'espace. Et les techniques modernes de cinéma en relief, pour donner cette impression des distances relatives, ont recours à deux prises de vue dont la valeur complémentaire donne seule le sentiment de la profondeur, comme les auditions stéréophoniques s'efforcent de recréer l'espace musical.

Ce principe si précieux et si bien mis au point dans le monde physique, le Saint-Esprit a voulu en faire bénéficier son chef-d'œuvre : la Parole de Dieu. Et tout au long du texte sacré, il nous donne ainsi sans cesse deux vues différentes sur les mêmes faits, vues convergentes sur l'essentiel, mais prises sous des angles divers, selon le principe même de la photographie en relief. La Bible est toute composée de doublets et de parallèles [18]. Un récit unique serait toujours « à plat ». Seule cette technique stéréoscopique fait « bouger » l'objet, nous permet de le percevoir avec son volume, sa dimension réelle, la profondeur insaisissable : elle lui donne du recul, elle nous empêche de le circonscrire et de croire le posséder : nous ne pouvons pas l'épui-

18. Deux récits de la création, deux récits du déluge, trois de la vocation d'Abraham, trois de celle de Moïse, et le livre de Josué en face du livre des Juges, et les Chroniques en parallèle aux livres de Samuel et des Rois, etc. Et quand il s'agit de l'événement par excellence, de la vie du Christ, il ne faudra pas moins de quatre prises de vues complémentaires.

ser, essayer par exemple de dérouler le fil de l'histoire d'un seul tenant.

Et c'est là que les travaux critiques ont été si précieux, pour classer, situer, dater approximativement ces documents et ces traditions que l'Écriture Sainte présente comme une série de films fixes, sans nous avertir lorsqu'elle va de l'un à l'autre.

Une fois en possession des résultats les plus certains de la critique, la comparaison attentive de deux textes parallèles nous permet de distinguer l'essentiel de l'accessoire, d'établir quelque chose comme ce qu'on appel en calcul « le plus grand commun diviseur », pour tâcher de préciser le fond de l'enseignement; il faut ensuite essayer de saisir le sens des valeurs marginales, et voir comment, selon les cas, les contradictions s'annulent réciproquement, les données complémentaires se corrigent, se renforcent, s'explicitent.

Munis de ces principes de lecture, abordons le second récit.

## Le récit yahviste.

Beaucoup plus ancien que le premier, il remonte peut-être au X^e^ siècle, vers l'époque de Salomon, au temps de l'unique monarchie; on l'appelle conventionnellement « yahviste[19] » parce que, dès les origines, il donne à Dieu son nom propre, le nom révélé au Sinaï.

> Au temps où Yahvé Dieu...

Pour montrer qu'il s'agit bien du même Dieu, le dernier rédacteur aura accolé au nom de Yahvé, qu'il avait sous les yeux, le nom commun de Dieu qu'il venait d'employer en recopiant le récit sacerdotal.

> Au temps où Yahvé Dieu fit la terre et le ciel, il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre, et aucune herbe des champs n'avait encore poussé, car Yahvé Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre.

Immédiatement la différence de conception entre les deux récits saute aux yeux : là, il s'agissait d'un abîme originel, abîme aqueux d'où un continent surgissait tout ruisselant, et on avait l'impression qu'il fallait plutôt refréner la puissance formidable des eaux; dans un pays tel que la terre sainte, en Juda, à Jérusalem, cette imagerie

19. Abréviation habituelle : J (Jahvé, ou Iahvé, ou Yahweh, le i initial hébreu pouvant se transcrire, selon les langues, par J, I, ou Y).

liquide n'a pu être qu'un objet d'importation, venu d'un pays de mers et de fleuves[20]. Ici, au contraire, dans ce second récit, la toile de fond de l'œuvre créatrice est un paysage absolument sec, tel qu'un fils d'Israël pouvait se le représenter sans aucune difficulté : un désert désolé où rien ne pousse et rien ne vit tant qu'il n'est pas arrosé.

Nous voyons aussitôt l'intérêt de cette divergence : qu'est-ce qu'elle nous enseigne ? une leçon précieuse qui est toujours à répéter pour les amateurs de concordisme : c'est que le Saint-Esprit ne tient ni au liquide ni au sec. Les deux images étant contradictoires s'éliminent du fait même et nous laissent libres pour nous permettre d'aborder les théories scientifiques sur l'origine de l'univers sans aucune hypothèque due à la présentation biblique.

... et il n'y avait pas d'homme...

Si on voulait lire les deux récits à la suite, comme s'ils en formaient un seul, la contradiction apparaîtrait flagrante après la création de l'homme que nous venons de voir. Il est donc évident qu'il faut les lire en parallèle.

Alors Yahvé Dieu modela...

« modela », c'est le terme technique qui exprime le travail du potier pétrissant l'argile.

Nous sommes loin de la présentation théologique épurée du premier récit, ce Dieu transcendant qui crée l'univers par sa parole. Ici l'auteur ne craint pas de nous montrer Yahvé touchant la glaise. Dans la suite, toute l'activité divine sera ainsi présentée d'une façon concrète, à la manière de celle de l'homme. Ce récit ne dira pas que l'homme est à l'image de Dieu, mais il nous suggère cette ressemblance en évoquant un Dieu dont l'activité est à l'image de celle de l'homme, un Dieu proche et fraternel.

## Lumières sur Dieu.

Parvenus à ce point, il faudrait avoir le temps de s'arrêter pour admirer l'art extraordinaire de la révélation progressive : Dieu nous a accoutumés doucement à la clarté, il s'est dévoilé peu à peu, et chacune des Traditions d'Israël nous livre une des composantes de sa

20. En effet, nous avons vu qu'il y a des parallèles dans les cosmogonies des pays d'Entre-les-deux-fleuves : sumérienne, babylonienne, etc.

personnalité, insiste sur un de ses attributs ou sur tel aspect de son être, nous donne une lumière partielle et colorée.

Le Nouveau Testament, comme un prisme, recomposera dans l'unité de la lumière blanche tous ces faisceaux de couleurs diverses que l'Ancien Testament nous avait présentés séparés. Dans ce foyer incandescent où toute clarté se condense, le Christ enseigne à la fois et inséparablement la transcendance infinie de Dieu et son immanence, sa toute-puissance et sa présence intime au cœur de l'homme.

C'est à travers les divers courants de l'Ancien Testament que nous pouvons découvrir mieux tous les aspects de la vérité dont nous vivons, comme seul le prisme nous fait découvrir les couleurs qui composent la lumière du jour. Sous l'ancienne alliance, les éléments nous sont donnés disjoints et chacune des couleurs semble exclure l'autre : le prêtre qui a un sens très haut de la transcendance n'a guère celui de l'immanence ni de l'intimité.

A une époque ancienne, plus fruste peut-être, le Yahviste a conscience de la proximité de Dieu, de ses attentions providentielles : il le voit, au moment du déluge, fermer soigneusement la porte de l'arche sur Noé — mais il en parlera en formules si anthropomorphiques qu'elles semblent parfois ne pas respecter toute la transcendance d'un Dieu pur esprit, immatériel.

Il était réservé au Fils de nous révéler l'unité parfaite de tout ce que Dieu est. Mais il est admirable que le dernier rédacteur de la Genèse, tard venu, et donc plus près du Christ, fasse mûrir vers le Nouveau Testament, sans les modifier, les textes des vieux auteurs : en accolant ces deux vues partielles et opposées sur Dieu, il fait apparaître leur complémentarité et déjà l'unité vers laquelle elles tendaient; il les approche ainsi, autant qu'il était possible sous l'ancienne alliance, de la plénitude à venir. En les superposant, il a permis de les voir d'un seul regard et de pressentir quelque chose de la splendeur définitive.

## La création de l'homme.

> Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol[21], il insuffla dans ses narines une haleine de vie, et l'homme devint un être vivant.

Dans le premier récit, l'homme arrivait le dernier, au terme de la

21. Pour l'auteur, l'homme (*'âdâm*) tire son nom de la terre (*'adâmâh*), comme il en est lui-même tiré. On pourrait essayer de rendre : « Modela le *terrien*, argile de la *terre*. »

création, à la place la plus solennelle de toute cette longue procession; ici, il est le premier : qu'est-ce qui nous est enseigné par là ? L'opposition absolue des textes entre eux nous permet d'affirmer : ni l'un, ni l'autre. Encore une fois, nous voilà libres par rapport aux découvertes possibles sur l'ordre de l'apparition des êtres.

Et aussi sur le mode de cette apparition : ni l'un ni l'autre texte n'enseigne rien pour ou contre l'évolution des espèces; l'un et l'autre peuvent s'accorder avec cette perspective : le récit sacerdotal qui déroule la série des êtres montant vers l'homme, et notre écrit yahviste, par ce mot « pétri », « modelé », où nous pouvons voir Dieu à l'œuvre dans ce long mûrissement des limons anciens, au cours des siècles pendant lesquels il a progressivement pétri le sol, pétri l'être, pour arriver à l'homme. Il n'y a aucun enseignement dans ce sens, le texte reste ouvert à toute hypothèse scientifique probe[22].

Après avoir ainsi déblayé le terrain en précisant ce que le texte ne veut pas nous enseigner, il faut aller plus loin.

Sur une affiche qui annonce un film, il y a deux manières de mettre un artiste en vedette : ou bien tout à fait en tête, ou bien le dernier de tous, avec une typographie appropriée. Le Saint-Esprit connaît ces deux procédés courants, il les a utilisés l'un et l'autre. A nous de discerner à travers le moyen, l'intention visée : il s'agit de mettre l'homme en évidence et d'affirmer qu'il est le sommet et la grande vedette de la création. C'est cela qui est « le plus grand commun diviseur » entre nos deux textes. Là encore, la comparaison des deux récits est plus riche de signification que l'un et l'autre pris séparément : cette confrontation seule nous a permis de cerner ce qui est réellement enseigné.

Il insuffla dans ses narines une haleine de vie.

La présentation est imagée, à la mode du Yahviste, mais elle suggère bien cette communication directe d'un souffle divin, le seul point

22. Il faut éviter avec soin le « concordisme », c'est-à-dire la tentative toujours renouvelée de faire coincider matériellement le texte biblique avec les données scientifiques familières à chaque époque : on a lu la Genèse dans une perspective fixiste, au temps où la physique était statique; puis on a voulu interpréter les six jours comme un enseignement sur les périodes géologiques... Le premier chapitre était mis à la torture sans aucune chance d'en obtenir un consentement, puisque le second récit est là, témoin irrécusable, avec sa prise de vue toute différente...

Nous pouvons seulement constater qu'il n'y a aucune opposition, aucune contradiction, entre les textes bibliques et les données scientifiques qui nous paraissent les plus probables.

qu'exigera formellement le dogme : une action personnelle de Dieu dans la création de l'homme.

## Le jardin.

Tout autour de l'homme, le Seigneur compose artistement le décor :

> Yahvé Dieu planta un jardin en Eden, à l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait modelé.
> Et Yahvé Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et appétissants à manger...

Le premier auteur se préoccupait de ranger les êtres « selon leur espèce », le second les admire, les savoure : ses arbres sont beaux à voir et bons à manger;

> et l'arbre de vie au milieu du jardin,

symbole de l'immortalité qui était réservée par grâce à l'homme sans péché, et que l'homme perdit en perdant l'Eden et tous ses biens, dès qu'il fut chassé du Paradis (Gn 3, 22). Mais nous savons que nous retrouverons cet arbre de vie dans la Cité sainte, la Jérusalem future, et qu'il sera constamment à portée de notre main (Ap 22, 14); nous entrevoyons même une multitude d'arbres de vie, au milieu de la Ville, de part et d'autre du Fleuve... (Ap 22, 2).

> ... et l'arbre de la connaissance du bien et du mal,

qui amorce l'histoire de la chute. Et ceci nous est une occasion de rappeler que ce récit yahviste de la création est inséparable du récit de la faute, qui lui fait suite, et qui lui donne tout son sens — si bien qu'on ne peut les dissocier, et que, très souvent, pour saisir la pensée de l'auteur, il faut anticiper et se référer au chapitre 3.

> Un fleuve sortait d'Eden...

suit un essai géographique, laborieux et inévitablement voué à l'échec pour répondre à l'éternelle question que nous nous posons, et pour situer sur une carte le Paradis perdu...

> Yahvé Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.

Ce sont des préoccupations bien caractéristiques d'un peuple sédentaire et paysan : la culture du sol fut le travail essentiel d'Israël tout le temps qu'il a été établi sur sa Terre. Le cadre est ici exclusivement agricole, arboricole, tout différent des grandes perspectives universelles du récit sacerdotal. Il n'en est que plus intéressant de constater qu'ils ont le même enseignement foncier sur le travail, connaturel à l'homme.

## Une théologie du travail.

On s'imagine parfois que l'Eden, jardin de délices, est un lieu de loisir; or le texte dit que l'homme y est établi *pour le cultiver*, pour travailler le sol; ce travail était épanouissement, libre activité, plaisir. Même dans notre pauvre monde cassé, pensons à la joie que nous donne une œuvre réussie, à l'extraordinaire satisfaction que nous éprouvons à réaliser : le travail du paradis terrestre était béni, fructueux, aisé, c'était pourtant un authentique travail.

Le récit de la chute au chapitre 3 nous permet seul de compléter la théologie du travail par la note pénale dont il est désormais marqué : effort douloureux sur nous-mêmes et combat contre la matière rebelle; ce caractère afflictif, pénible, ne doit pas nous faire oublier l'enseignement du premier et du deuxième chapitres. Les trois vues ensemble nous donnent toutes les dimensions du travail : à la fois sa dimension proportionnée à la nature de l'homme, qui a normalement le besoin et le goût de travailler, et trouve dans le travail un accomplissement et une joie — à la fois sa dimension cosmique, l'homme doit par son travail achever l'œuvre créatrice, soumettre l'univers et l'amener à sa perfection (et nous qui avons sur l'auteur de la Genèse l'avantage d'avoir lu l'Apocalypse, nous pouvons ajouter : le faire mûrir vers la beauté de la terre nouvelle) — et à la fois sa dimension pénale dont la qualité rédemptrice apparut quand le Verbe s'est fait chair : le Christ artisan nous a révélé la valeur de salut du travail rude et humble. A Nazareth, nos mains l'ont touché : nous avons vu de nos yeux la Parole, ouvrière de toutes choses, devenir, par amour, un ouvrier.

> Et Yahvé Dieu fit à l'homme ce commandement : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin... »

La tournure en hébreu comporte un redoublement qu'on pourrait

aussi traduire : « Tu mangeras à ton gré », ou : « à satiété »... Comme dans le premier récit, Dieu est attentif à nourrir l'homme.

## L'épreuve de la fidélité.

> « ... mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu ne mangeras pas, car le jour où tu en mangeras tu mourras certainement. »

Dans le premier récit l'indication essentielle sur la nature de l'homme, c'est qu'il est à l'image de Dieu; celui-ci ne le dit pas, mais il nous montre ce par quoi l'homme est à l'image de la cause première, cette liberté qui le fait à peine moindre qu'un Dieu (Ps 8, 6), ce pouvoir formidable du choix mis entre ses mains fragiles, et éprouvé par un commandement qu'il a la possibilité de transgresser.

Dans ce climat d'amitié et d'accord universel, le blé, la vigne et l'huile répondaient à la terre, la terre répondait à l'homme, il fallait aussi une réponse de l'homme à son Dieu — Osée eût dit : le oui des fiançailles... — Mais cette réponse devait être à la mesure de l'homme, une réponse libre, et c'est pourquoi Dieu la lui demande comme une fidélité (cf. Os 2, 21-24).

Le premier récit ne parlait que de ressemblance, celui-ci nous révèle qu'elle passe par l'obéissance. Et le Christ insistera : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande » (Jn 15, 14). Et lui-même, tout Fils qu'il était, s'est fait obéissant jusqu'à la mort (Hé 5, 8; Phil 2, 8).

> Yahvé Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie. »

Et nous assistons au récit pittoresque de la création des animaux, que Yahvé modèle à leur tour mais sans leur conférer cette insufflation mystérieuse qu'il réserve à l'homme; il les amène à celui-ci pour qu'il les nomme.

> L'homme donna des noms à tous les bestiaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes sauvages.

Donner nom, c'est dominer, c'est affirmer qu'on est le maître[23] et

23. Ainsi quand le roi d'Israël devient vassal du pharaon Néko, celui-ci lui donne un nom nouveau : Joiaqim au lieu d'Eliaqim (2 R 23, 34).
De même Nabuchodonosor, après la première déportation, établit Mattania comme son vassal à Jérusalem et lui impose le nom de Sédécias (2 R 24, 17).

qu'on a pouvoir sur l'autre être; encore un « plus grand commun diviseur » : la domination de l'homme sur les autres créatures est ainsi enseignée par un procédé différent, mais aussi fermement que par l'ordre solennel donné dans le premier récit.

## La femme.

Alors Yahvé Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place.

Toujours ces images concrètes pour signifier l'action de Dieu, ce Dieu qui a modelé, qui a planté et qui maintenant, après avoir endormi l'homme, a pris une côte,

puis de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria : « A ce coup, c'est l'os de mes os, et la chair de ma chair. Celle-ci sera appelée « femme » (en hébreu : *ishsha*) parce qu'elle fut tirée de l'homme (*ish*), celle-ci! »

L'exclamation de l'homme donne bien le sens que l'auteur a voulu suggérer en nous présentant ainsi la création de la femme : « os de mes os[24], chair de ma chair », c'est l'intimité, la proximité la plus grande qui puisse être, l'émerveillement de l'homme devant cette créature qui lui est enfin parfaitement assortie[25].

24. Est-ce qu'on ose citer ici une expression qui est populaire, mais qui n'est pas triviale? « Ma vieille branche » exprime la proximité, l'inséparabilité, comme celle du tronc et de la branche; en arabe, une expression analogue dit : « ma côte ». Ces locutions familières nous permettent peut-être d'approcher mieux l'image suggérée par notre texte.

25. Ce texte décrit bien la création de l'homme et de la femme comme l'un seul couple; mais en s'en tenant à la pure exégèse on ne pourrait affirmer qu'il enseigne ce dernier point : en raison de son caractère dru, vivant, il aurait pu employer la même présentation concrète pour parler de la création de toute une humanité. La femme même ne recevra son nom personnel qu'après la chute, au ch. 3, 20. Il n'y a pas d' « Adam-et-Eve » au Paradis terrestre...

Les termes solennels et généraux du premier récit « faisons l'homme... mâle et femelle il les créa » pourraient s'appliquer également, semble-t-il, à l'une ou l'autre hypothèse.

L'unicité du couple originel — qui semble bien d'ailleurs être dans les perspectives scientifiques les plus récentes — est lue par l'enseignement de

C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair.

Le premier récit insistait sur l'identité de nature, l'homme et la femme surgissaient ensemble devant Dieu, l'un et l'autre également image de Dieu, avec les mêmes privilèges spirituels et la même souveraineté sur tous les autres êtres. Celui-ci insiste davantage sur la différence des sexes et la complémentarité du couple; il est préoccupé par le mystère de la génération, par l'enfantement, la naissance, la souffrance et la mort. Mais les deux récits sont d'accord sur la suprématie de l'être humain, de l'homme et de la femme, au-dessus de tout l'univers créé, sur leurs privilèges et leur liberté, et aussi sur la fécondité qui leur est accordée dès le début : *ils deviennent une seule chair* est l'expression concrète de la même réalité que recouvre la bénédiction du premier récit : *soyez féconds, multipliez.*

Et si le Yahviste suggère quelque chose de plus sur la nature de la femme, n'est-ce pas qu'elle est d'une texture plus affinée, plus délicate, puisqu'elle est tirée d'une matière plus parfaite, plus élaborée déjà ? L'homme était modelé du limon brut de la terre, la femme est façonnée à partir d'un élément déjà dégrossi, déjà pétri une fois par les mains de Dieu...

Plus fragile, ce sera aussi la première qui cédera à l'attrait du fruit défendu; et, plus faible, celle qui portera les plus lourdes conséquences de la faute : combien de fois, au cours des âges, sous combien de climats, dans combien de groupes sociaux, le poids de la domination du plus fort la réduira à l'état de bête de somme et fera retomber sur elle la peine du travail qui avait frappé l'homme — tandis que son châtiment propre l'atteint au plus intime d'elle-même, dans son rôle d'épouse et de mère. Ici encore, seule l'histoire de la chute et de ses conséquences nous livre toutes les dimensions de la maternité : essentiellement bénédiction, joie, plénitude, épanouissement de la femme — et aussi marquée d'une peine, arrachement, dépossession, apprentissage progressif du désintéressement de l'amour. Il faut vingt-cinq ans pour faire un adulte, et c'est tout au long de cette croissance que se réalise la maternité dans l'accomplissement et le détachement. Nulle technique, si précieuse soit-elle, d' « accouchement sans douleur » ne change rien à ce long mystère de joie et de peine qu'est pour une mère *avec l'aide de Yahvé* (Gn 4, 1) la réalisation d'un homme.

l'Église plus dans l'histoire du premier péché et l'Épître aux Romains que dans nos deux récits de la création.

III

## Richesses de la complémentarité.

Après cette perspective rapide sur les deux récits en « vision stéréoscopique », nous apercevons peut-être mieux la richesse merveilleuse que leur apporte la complémentarité.

1) Nous avons vu comment la simple confrontation *élimine* de l'enseignement les *éléments contradictoires* et nous en libère : cosmogonie aqueuse ou sèche, Dieu parle ou Dieu pétrit, l'homme venu en premier ou en dernier, et les six jours, et la côte...

2) Et cette confrontation nous permet souvent de trouver un *sens convergent* à travers les présentations différentes : la suprématie de l'homme, exprimée par sa place prééminente dans l'ordre d'apparition des êtres — sa domination, qu'elle résulte de l'ordre exprès de Dieu ou de l'imposition des noms aux animaux — sa communauté spirituelle avec Dieu, puisqu'un récit parle d'image et ressemblance, et l'autre de cette haleine de vie insufflée directement qui distingue l'homme des animaux — l'intervention particulière de Dieu dans la création de l'homme — l'homme image de Dieu et doué de liberté — la bénédiction du mariage — l'aspect positif et fécond du travail humain, — la Providence attentive à nourrir l'homme, etc.

3) Cet effort de comparaison des deux récits fait aussi parfois apparaître une *signification nouvelle* et très importante par superposition, par mise en valeur des notes complémentaires. Nous y avons insisté : révélations sur Dieu, sens total du travail dans la condition présente de l'homme, roi de cette création, mais pécheur et puni, morale de ressemblance et morale de fidélité, action et contemplation, etc.

L'énumération est proprement illimitée, précisément à cause du double récit : on peut sans cesse comparer sous un aspect nouveau un trait de l'un à un enseignement de l'autre, etc. : la série des entrecroisements est indéfinie, le trésor est inépuisable, et pour toutes les générations, avec les choses anciennes et déjà acquises, le peuple de Dieu pourra en tirer de nouvelles.

## Équilibre parfait.

Nous percevons mieux l'harmonie que seul peut produire un concert de voix plurielles, et en même temps la justesse extraordinaire de l'accord.

Revenons sans cesse nous accorder sur cette note juste. Efforçons-nous de garder cette harmonie et cet équilibre des opposés dans notre théologie, notre philosophie, notre anthropologie, dans notre prière, dans nos jugements, dans notre morale, dans notre activité, dans notre sens social du travail. On a l'impression que si quelqu'un penche trop exclusivement vers l'un ou l'autre récit, cela suffit à détruire l'équilibre de sa pensée, de son enseignement ou de sa vie.

Par exemple, un P. Teilhard de Chardin est tout entier dans l'axe du premier chapitre : il lui aurait suffi d'intégrer davantage la note complémentaire du second, pour trouver la perspective totale, qui inclut la faute, la peine et la rédemption.

A l'opposé, trop de moralistes chagrins sont obsédés par la chute et ses conséquences; il leur serait salubre de respirer l'air rigoureusement pur du premier récit et de s'imprégner de son optimisme foncier appuyé sur le Bien absolu, d'entrer dans sa perspective liturgique et cultuelle.

Ainsi, plus on pénètre dans cette composition des deux récits, et plus on se laisse enseigner par ce jeu lui-même, plus on est plein d'admiration pour cet art divinement inspiré :

*Le contemplant, l'ignorant devient sage, et le sage devient muet d'adoration silencieuse.*

## La vérité est une.

Nous pouvons maintenant nous tourner vers les précieuses techniques qui nous ont rendu possible cette vision du texte. C'est grâce à elles que presque tout ce qui jusque-là était divergence, difficulté, obstacle à l'intelligibilité, est devenu facteur de lumière et de compréhension plus profonde.

Oui, notre génération est extraordinairement favorisée pour la lecture de la Bible — sans vouloir parler ici de la renaissance liturgique qui crée autour de nous une atmosphère de prière et de symboles essentiellement bibliques et nous fait savourer la Parole de Dieu dans l'Église. Nous commençons à dépasser — plût au Seigneur que

e soit à tout jamais! — les vieilles peurs, les bouderies stériles, les ngouements puérils. Nous avons la possibilité de recueillir le fruit de out le labeur des savants, et d'utiliser sereinement les instruments ui ont pu être dangereux et qui étaient restés si longtemps sous lé.

Et cela nous fait un devoir de nous mettre sérieusement au travail, ans crainte et sans orgueil, avec tout ce que nous pouvons y appor- er d'amour pour la Parole, de loyauté et d'honnêteté.

Si nous croyons que la vérité est une, nulle découverte scienti- que, nulle invention technique, nul progrès dans la connaissance ou es méthodes, ne peut contredire, ni attaquer le moins du monde ce ue nous tenons par la foi.

Au contraire : tout ce qui dans le monde apporte un grain de vérité, ert en vérité la vérité divine et la Parole de Dieu.

S. J. d'A.

# FOI ET RÉVISION DE VIE

## *Deuxième panorama*[1]

Une voie neuve a été tracée par l'Action catholique ouvrière. Dernière venue dans le vocabulaire des spirituels, elle s'est dénommée *révision de vie*. Nul n'ignore qu'elle a très amplement franchi les frontières de son milieu d'origine. La voici en passe de se généraliser. Pas de mouvement d'Action catholique, en France du moins, où elle n'ait plus ou moins pénétré. Ici elle a été adoptée presque telle quelle. Là elle a subi de laborieuses adaptations. Et combien de groupements de laïcs, hors Action catholique, où la voici en place. Même des équipes de prêtres, voire des communautés religieuses, se mettent à suivre la marche. On se demande si, ici ou là, on ne cède pas à la tentation du neuf et au prestige de l'inédit. Combien se mettent à parler de révision de vie sans savoir, sans discerner, sans mesurer, sans peser. Il faudra bien un jour faire le point, aider ce qui est valable et décourager quelques-uns.

Avant qu'un effort soit tenté en ce sens, le présent article voudrait faire une sorte d'inventaire et ajouter à la présentation de la révision de vie en Action catholique ouvrière un autre tour d'horizon rapide, encore en Action catholique.

La façon d'amener l'attention sur les faits de la révision de vie mérite d'être regardée de près. Elle permet une manière de classement en cette affaire.

Une première leçon, très élémentaire, utilise les activités qu'une

1. Voir *Foi et révision de vie en Action catholique ouvrière*, dans *La Vie Spirituelle* de décembre 1960.

uipe a conduites elle-même. Une deuxième façon attache l'observa-n des faits à un programme d'année. Une troisième façon suscite plus l'esprit d'observation par une lettre d'évangile choisie à vance et déjà mise en situation.

On peut voir là comme trois styles de révision de vie, non cloison-s, et entre lesquels il y a place pour des manières intermédiaires. nsi peut-on présenter une variété de panorama assez vaste, avant ut effort de définition.

## I

## A PARTIR DES ACTIVITÉS

Toute équipe soucieuse d'action précise et méthodique s'interroge r son action. Elle la choisit, la prévoit, l'organise, la contrôle. Après aque moment de son exécution, elle prend le temps de vérifier, de scerner réussite ou échec, de réviser. Exactement comme l'artisan vise son outillage.

Combien d'équipes entre chrétiens prennent conscience de leur rôle de leurs possibilités à la faveur d'une révision d'activités, après ne célébration commune, après une journée d'amitié, après un pèle-nage, après une démarche en commun auprès de quelque admi-stration! On a trouvé dans la révision non seulement une occasion se trouver, mais de mettre au point mille choses faites hier, et pensées pour la relance de l'action.

Aussi bien, nous voici, avec la révision de vie, dans une véritable *iritualité de l'action*. Même au niveau de la révision des activités dégage le souci des valeurs proprement chrétiennes et notamment s constantes de foi et de charité que l'action a permis de mettre œuvre.

### En Action catholique rurale

Après avoir relaté une conversation de jacistes au lendemain d'un mp, les *Cahiers du Clergé Rural* (n° 207, avril 1959) terminaient r cette réflexion :

> Une « révision » de l'action et de la vie, cela peut commencer par la révision d'une activité à laquelle les jeunes ont pris part. Et la forme la plus élémentaire de la révision est une conversation toute simple...

L'ensemble était publié sous le titre *Une révision à la J.A.C.F.*, avec des guillemets avant et après le mot de « révision ». Tout le sens de la reportation était de faire saisir le passage d'une simple révision d'activités à une révision plus profonde. D'où les phrases d'introduction :

> « Qu'y a-t-il de chrétien dans vos activités », entend-on parfois dire ? On ne voit pas ce que, dans les démarches proposées aux jeunes par les mouvements d'Action catholique, il y a de foi et de charité. Les jeunes, de ce fait, ne le voient pas non plus et c'est dommage pour le progrès de leur vie chrétienne. C'est pourquoi avant ou après une action de quelque importance, il est indispensable de s'arrêter. Dans un moment de réflexion, de « révision », il devient possible de mettre à jour les exigences chrétiennes impliquées dans l'action et ses développements ou ses conséquences. Faute de ce travail patient, accompli seulement avec quelques jeunes plus généreux, l'action ne rend pas tout ce qu'on est en droit d'en attendre.
>
> Dans une préparation ou une révision, on dépassera donc les éléments purement matériels (combien nécessaires !) pour faire découvrir les buts poursuivis, les valeurs contenues dans l'action, les appels de Dieu à se perfectionner et à mieux prendre en charge ses semblables. Nous publions la conversation d'une équipe de jeunes filles (deux militantes et deux jeunes qui ont pris part à l'activité) après un camp. Elle comporte d'abord une révision de la réalité elle-même en tous ses aspects. Puis, de fil en aiguille, l'échange s'ouvre à des perspectives plus larges et plus immédiates : le souci de la charité qui a été l'âme de ce camp apparaît encore quand il s'agit de continuer l'action entreprise.

Des éléments de révision de vie émergeant d'une simple révision d'activités, serait-ce caractéristique de la manière jaciste ? Dans le document épiscopal du 8 mars 1956 que les militants ruraux dénomment volontiers *Charte de la J.A.C.* et qui concerne les deux mouvements de jeunesse, il y a un paragraphe, le quatrième, intitulé : « Comment la J.A.C. envisage l'éducation de la foi, de l'espérance et de la charité. » Deux sous-titres partagent le paragraphe. Sous celui qui concerne l'action on lit ceci :

> *a*) C'est à partir de l'action que le jeune replace chaque chose dans le dessein de Dieu et apprend ainsi à vivre en pratique sa vie théologale. L'univers qu'il découvre lui pose la question de son sens ultime, du sens du travail, de celui de l'histoire. La réponse définitive, il la trouve dans le Christ.
>
> *b*) Le jeune est amené à entendre et à reconnaître la parole de Dieu à travers l'exemple des militants vivant l'Évangile et agissant en équipe avec la masse. Ce militant est tout à la fois agent et sujet d'évangéli-

sation vivant cette charité du Christ et la rattachant à sa foi et à sa vie de culte, il fait le lien et la synthèse entre la réalité humaine et le royaume de Dieu. Il est le témoin du Christ.

*c*) Un jeune rural ne s'engage pas ainsi sans « faire choc » dans son village. Il doit être prêt à *répondre à quiconque lui demande raison de l'espérance qui est en lui, avec réserve et discrétion* (1 P 3-15).

*d*) Cette action, pour être éducative, suppose la « révision de vie » et la « révision d'activité ». Cet effort de réflexion permet de juger, à la lumière de l'Évangile, les problèmes posés, et de rendre fécondes pour la formation spirituelle du militant les difficultés de l'action, ses lenteurs, ses échecs et ses succès ?

*e*) Cette action éducative suppose une co-élaboration confiante sur tous les plans entre les militants et l'aumônier.

On remarque, d'après ce texte, qu'il s'agit de faire « le lien et la synthèse entre la réalité humaine et le royaume de Dieu. » Le malheur de beaucoup de milieux dits chrétiens, c'est que la pratique religieuse n'y exprime pas une authentique conversion au Christ. On y fait deux parts, celle du monde et celle de l'Église. L'Action catholique veut briser cette séparation et refaire des mentalités chrétiennes.

On remarque également le binôme « révision de vie » et « révision d'activité » (au singulier). Suggère-t-on par là deux exercices à conjuguer comme bon semblera ? ou bien suggère-t-on que le militant est invité à réviser sa vie par son activité ? Les deux exégèses sont possibles. Explicite sur la nécessité de la révision, le document laisse à la vie du mouvement de révéler sa manière. Elle est le plus souvent, semble-t-il, d'une révision de vie par et dans la révision d'activités.

### En Action catholique étudiante

La présentation que fait la J.E.C. l'apparente, surtout en sa branche des plus jeunes, à la précédente. A vrai dire le vocabulaire est un peu différent. La révision de vie est ici enveloppée dans ce qu'on nomme une « réflexion religieuse », faite en équipe, et qui met sous le regard de la foi l'action de l'équipe, et secondairement, les activités de toute la vie des militants. Un article de *Message* (n° 38, décembre 1959) était consacré à tout ceci sous le titre assez révélateur de « contemplation de l'action » :

> Un aspect de la réflexion religieuse en équipe est la « révision de vie ». La révision de vie permet de voir comment l'activité (réussie ou échouée) a fait avancer le royaume de Dieu; quelles sont les valeurs

évangéliques qui ont progressé et comment notre action était celle qui répondait aux besoins des jeunes. Elle porte un regard de foi sur la façon dont l'équipe s'est comportée dans l'action et sur notre participation à la vie de l'équipe. Nous voyons ensemble et fraternellement comment nous avons répondu à l'appel du Seigneur. Nous faisons là une démarche d'humilité en nous apercevant qu'au fond nous n'agissons pas seuls et que c'est le Seigneur qui fait le vrai travail... Quand nous nous serons arrachés pour faire ces contemplations actives, nous saurons que le disciple n'est pas plus grand que le maître et que pour être imprégné du Christ et avoir cette vision de foi, il faut connaître son maître Jésus, le contempler dans l'Évangile et son enseignement et chercher à connaître sa révélation...

Un autre article dans *Message* de mai 1960 reprend les mêmes idées sous le titre « La réflexion religieuse » :

L'action veut réaliser la volonté de Dieu et étendre son Royaume. L'action engagée dans la foi, animée et soutenue par la foi, révisée dans la foi, est une union de plus en plus grande au Seigneur. C'est une route de sainteté...

Il est impossible de réviser notre action dans la foi sans un minimum de connaissance du Christ. Celle-ci s'acquiert et se développe par les cours d'enseignement religieux, la méditation personnelle ou collective, les instructions ou conférences paroissiales, les lectures personnelles, les entretiens privés avec le prêtre...

Pas de réflexion religieuse possible s'il n'y a pas eu auparavant action. Il ne suffit pas que le moulin tourne pour faire de la farine. Il lui faut d'abord du grain à broyer. L'action est la matière première nécessaire à la réflexion religieuse (comprenant révision de vie). Inutile de rechercher le Seigneur dans le vide, dans l'inexistant, dans le néant, dans un exposé de conceptions intellectuelles. Une équipe qui n'a pas agi ne peut pas faire de réflexion religieuse...

### En jeunesse indépendante

On trouve des positions analogues dans tous les mouvements de jeunesse, tant masculine que féminine. Ainsi, en J.I.C., selon un récent bulletin de la branche des tout jeunes (*Jeunes équipes* d'octobre 1960) :

A la réunion, tu dis les contacts que tu as eus et ce qu'ils t'ont révélé pour ta vie et celle de tes « copains », les actions que tu as menées, les faits de vie que tu as pu noter. Tu écoutes ce que les autres militants apportent et tu aides tes camarades de l'équipe à s'exprimer. Ensemble on approfondit toute cette vie, tous ces faits, toutes

ces actions. On cherche ce que cela révèle en chacun de nous et comment le Christ était présent à tout cela. En équipe nous aidons chacun à décider de l'action qu'il va mener pour mieux connaître ses copains et les ouvrir à leurs camarades.

Qu'est-ce que le Seigneur attend de toi ?

En somme, chez ces jeunes, il n'y a guère de révision de vie qui ne soit d'abord et directement révision d'activités. Mais ce qui oblige les uns et les autres à cette manière n'est pas identique ici et là. En milieux scolaires, il y a danger de livresque et de palabres. En milieu rural, il y a danger de s'en tenir à l'immédiat, à la seule activité brute. D'un côté comme de l'autre la psychologie des jeunes demande que le spirituel soit bien implanté dans des initiatives personnelles, dans des actes intentionnellement choisis, dans le concret de la vie réelle. Ni se payer de mots. Ni s'arrêter à des interventions purement humaines. A un âge où l'attention est encore difficile à retenir et où l'on papillonne facilement, il est compréhensible que l'on recoure plus qu'ailleurs à la révision d'activité. Le tout est de ne pas s'y enfermer.

## II

## A PARTIR D'UN PROGRAMME D'ANNÉE

Dans l'un ou l'autre des mouvements ci-dessus l'activité à réviser en union était organisée selon un programme d'année. Cela est plus net si l'activité et la révision sont tributaires d'une enquête. Celle-ci

n'est pas une inquisition, un regard indiscret volé dans la vie d'autrui, pas plus qu'un simple devoir à remettre en venant aux réunions. Notre enquête sera un effort d'attention permanente dans un secteur précis... et la volonté constante d'associer d'autres jeunes à notre démarche (*Recherche*, bulletin de J.I.C. aînée, septembre 1960, pp. 7 et 8).

L'enquête est alors l'occasion privilégiée de la révision de vie :

Il y a certes beaucoup de manières de faire l'enquête. La seule bonne, la seule valable est de la faire en référence à Dieu. Ce n'est pas pour connaître, pour savoir ou simplement pour faire quelque chose, mais pour, à la lumière de l'évangile, confronter les détails qui font notre vie, avec ce que Dieu attend de chacun de nous (*Jeunesse et Présence*, bulletin de la J.I.C.F., janvier 1960).

Il serait fastidieux de citer tous les bulletins de tous les mouvements. Partout il y a un lien organique entre enquête et révision de vie. Celle-ci conduit celle-là, lui fournit sa matière.

Il n'en va pas autrement dans certains mouvements pleinement adultes, qui organisent de façon très organique enquête et révision. Le M.I.C.I.A.C. peut être cité comme une excellente référence. Un thème d'année y suscite une observation de faits au bénéfice de l'action poursuivie. Tout cela est fort bien dit dans le livret qu'édite le mouvement au début de chaque exercice. On citera seulement ici, mais intégralement, la page du programme en cours (1960-1961). Il est parfaitement expressif de la méthode et de son esprit :

« Pourquoi la révision de vie ? Est-il besoin de dire à un ingénieur qu'il ne suffit pas d'observer un phénomène, mais qu'il faut également soumettre les résultats de l'observation à un certain nombre de critères ? Est-il besoin de rappeler qu'avant d'atteindre au résultat cherché, il faut choisir un parti et le mettre en œuvre ? Nous l'avons appris dans nos écoles.

Et pourtant comme nous appliquons mal l'arsenal de nos techniques d'organisation lorsqu'il s'agit du Royaume de Dieu !

Par un étrange mais logique retour des choses, le fractionnement de notre existence en mondes étrangers l'un à l'autre — monde de la foi, monde de la vie industrielle — s'exerce au niveau des facultés intellectuelles. Les valeurs de l'Évangile n'ont pas cours dans notre comportement industriel. Mais, en réplique, en quelque sorte, notre comportement religieux demeure étranger à nos méthodes de travail habituelles.

Cette coupure de notre intelligence professionnelle et de notre intelligence religieuse est grave, car elle est à l'origine de notre piètre efficacité. Nous demeurons des amateurs en Action catholique. On pourrait dire, en manière de boutade, qu'à force de ne pas penser comme nous voulons vivre, nous risquons de vivre comme nous pensons, c'est-à-dire en matérialistes. Voilà sans doute l'origine des difficultés que n'ont pas manqué de rencontrer les militants lorsque leur fut proposée la méthode de la révision de vie.

Cependant cette étude critique poussée d'un fait humain — et non plus d'un phénomène physique — n'est-ce pas la mise en œuvre de techniques d'observation, d'organisation et de direction, qui nous sont familières ? Peut-être fallait-il donc que nous précisions davantage et cette similitude et les axes d'analyse et de réflexion de nos révisions de vie. Ce sont les soucis auxquels se propose de répondre le guide inséré dans cette brochure (voir tableau en dépliant).

*Comment la conduire ?* Il ne semble pas inutile de souligner que, pour être choisi, le fait n'a pas à revêtir un caractère exceptionnel. Le fait est en quelque sorte le catalyseur de notre réflexion et de notre médi-

tation. Mais celles-ci ne sauraient être efficaces — c'est-à-dire se traduire dans le concret — que dans la mesure où nous sommes concernés, dans notre fonction sociale, notre milieu, notre localité ou notre famille.

Il importe donc de partir de faits actuels, vécus, et dont un équipier, personnellement engagé, pourra exposer tous les aspects, évoquer les causes précises (concurrence-réorganisation...) ou diffuses (au nombre desquelles la structure de l'économie), et souligner les conséquences matérielles (rythme de vie, niveau de vie sociale, division des hommes), morales et spirituelles (matérialisation, révolte, etc.), aussi bien pour les protagonistes que pour les groupes sociaux en présence.

Précisons bien que le but de l'analyse n'est pas d'élaborer une solution technique du problème posé, mais de soutenir notre méditation, de nous situer dans notre marche vers le Seigneur et de nous amener à orienter notre comportement. C'est la raison pour laquelle il convient de ne pas piétiner dans cette première partie.

C'est en effet la signification religieuse du fait qui nous intéresse. Nous croyons qu'à chaque instant Dieu est présent et agit dans le monde et parmi les hommes. Mais nous savons que l'efficacité de son action est subordonnée à la bonne volonté offerte par l'homme; bonne volonté, ouverture, pourrait-on dire, qui n'est pas l'apanage du chrétien et qui se manifeste naturellement (courage, patience, solidarité, loyauté, vérité, justice, respect de la personne).

Mais le chrétien a appris d'autres comportements : le pardon des injures, l'humilité, la gratuité, et ce mystère de la croix qui est tellement à l'opposé de notre « credo » industriel. Comment les chrétiens en témoignent-ils ? Et nous-mêmes ?

Car il y a un appel du Seigneur. Ce fait qui nous a été proposé tout à l'heure, le voilà éclairé, détaillé, disséqué, et tellement dépersonnalisé...

... Je suis justement de ceux que cela concerne, la marche de l'Église et l'avènement du Royaume. Et c'est bien pourquoi, à travers cette méditation, je dois discerner l'appel que le Seigneur m'adresse personnellement. C'est ici que ma révision de vie doit devenir efficace. Le Seigneur me demande ma conversion personnelle. Conversion, c'est-à-dire retournement vers lui : soyez dans le monde, mais comme n'en étant pas.

Que dois-je faire temporellement ? « Ce ne sont pas ceux qui crient Seigneur, Seigneur, mais ceux qui font... » L'homme technique croît aux faits et non aux paroles. Serais-je encore de ces spectateurs qui applaudissent sur la rive ? Ou bien suis-je embarqué avec l'équipage, « engagé » pour l'Église, comme je suis embauché pour l'usine ? A la place la plus efficace, c'est-à-dire là où je serai le meilleur instrument. Là où personne ne peut remplacer l'ingénieur : dans le monde de l'industrie...

Rien ne sera fait encore tant que, dans la prière finale, nous n'aurons pas récapitulé les constatations, les lumières et les appels que la grâce du Seigneur nous aura donnés durant cette réunion. Il s'agit bien d'une prière, c'est-à-dire, de manière inséparable, d'une action de grâces et d'une demande...

Ces textes sont presque trop explicites. On n'a plus seulement une « grille ». Ce sont des rails. Le chemin est tracé. Et il y a les éléments porteurs d'une authentique méditation. C'est plus rationnel que l'oraison discursive des grands auteurs. On sent la structure mentale très ferme des ingénieurs. N'empêche que le chemin, même un tantinet figé, est bien celui de la révision de vie. Ses intentions sont on ne peut plus déclarées. Le programme d'année oriente. Il trace les avenues. Le choix des faits assure le contact avec la vie pour des personnes en situation. La méditation d'abord très humaine et réflexive monte progressivement jusqu'à la perception de l'appel de Dieu. Jailli des faits, l'appel n'en est pas moins celui du Seigneur de l'Évangile qui veut ma conversion, et mon engagement de chrétien.

## III

## EN TRYPTIQUE : ÉVANGILE, RÉVISION, ENQUÊTE

De toutes manières, la lecture et le commentaire de l'Évangile sont nécessaires. En A.C.O., ils n'ont rien de systématique. On en lit et on en commente au cours de la révision et selon que la réflexion à partir des faits en fait surgir le besoin. En M.I.C.I.A.C. on en cite beaucoup dans le bulletin pour guider la préparation individuelle. Ailleurs on procède différemment. Voici que, notamment en A.C.I., on semble séduit par le style de réunion qui comporte en premier temps l'évangile, en deuxième la révision, et en troisième temps l'enquête. Mais le tout est orienté en fonction d'une ligne assez précise. Ni le texte d'évangile n'est pris dans une autre perspective que le travail de l'enquête, ni l'objet de l'enquête dans une autre ligne que le texte d'évangile et que le choix des faits. On cherche une réunion très homogène, mais toujours divisée en trois temps. Il y a là une composition des éléments de la réunion qui semble refuser l'autonomie à aucun d'entre eux, et ceci au bénéfice de chacun.

Le *Courrier de l'A.C.I.* a édité en mars-avril 1960 un supplément de 12 pages sous le titre *Révision de vie*. Il faut transcrire ici au moins le liminaire. Il comporte deux sous-titres :

PARTIR DE LA VIE.

> Le terme de « révision de vie » est d'usage courant en Action catholique et même ailleurs. Recouvrant des réalités assez différentes, il y perd parfois en clarté, c'est pourquoi nous voudrions donner ici quelques précisions concernant l'A.C.I.

En A.C.I. la révision de vie représente, avec l'échange sur l'Écriture et la mise en commun suscitée par l'enquête, un des moments importants de la recherche à laquelle on se livre en équipe. Elle a son point de départ dans l'un ou l'autre des épisodes de la vie ordinaire où l'on se trouve mêlé aux autres.

Ce contexte vital dont elle part laisse entrevoir qu'une révision de vie en A.C.I. n'est pas à confondre avec l'application à sa propre conduite d'une lecture spirituelle dont on tirerait un exemple ou un conseil; ni avec une simple révision d'activités : moment d'arrêt pour réfléchir à une tâche à laquelle on se dévoue et la restituer dans les perspectives chrétiennes qui l'ont inspirée; ni avec une sorte de direction de conscience faite en équipe et dont le but serait la recherche en commun d'une réponse chrétienne à fournir aux problèmes de conscience qui peuvent préoccuper l'un ou l'autre des membres de l'équipe.

La révision de vie dont il est ici question trouve non seulement son origine dans l'un ou l'autre des aspects de la vie courante où l'on est plongé de par la condition présente, mais aussi dans les réactions des personnes des milieux indépendants à ce propos. Elle comporte une réflexion chrétienne menée en commun sur cette vie et sur ces réactions, ce qui exige une certaine discipline dont on trouvera les grandes lignes ci-après (... une grille...).

### S'orienter dans une perspective apostolique.

A partir du réel de la vie, deux voies s'ouvrent à la réflexion : c'est ainsi que certains s'appliquent plutôt à mettre en lumière les responsabilités de justice et de charité incombant aux chrétiens dans le jeu des structures et des institutions du monde actuel afin qu'elles répondent toujours mieux aux vrais besoins des hommes de notre temps, tandis que d'autres, au contraire, s'attachent surtout à la recherche d'une plus grande lucidité sur les personnes du milieu dont elles sont apostoliquement responsables, persuadés que l'évolution de leur mentalité dans un sens évangélique est un des éléments importants du cheminement de l'humanité vers le Royaume de Dieu.

Ces deux orientations sont en réalité complémentaires. Ni l'une ni l'autre n'ont à être délaissées; l'une et l'autre sont à poursuivre, de pair. Nous devons nous y efforcer au cours de nos échanges dans les cercles.

La révision de vie doit nous conduire aux convictions suivantes et les faire grandir en nous :

Dieu agit présentement dans le monde, en tous et en chacun; et cette action est une œuvre de création et de salut.

Dieu crée continuellement le monde, mais en confie également l'achèvement et l'organisation aux hommes.

Dieu fait tout pour sauver tous les hommes et appelle les membres de l'Église à coopérer à ce Mystère rédempteur, dont la fin est le rassemblement de l'humanité dans le Corps du Christ qu'est l'Église.

Ces vérités qui sont la marque d'une foi adulte, la révision de vie leur donnera leur densité concrète en les liant pour nous à l'événement.

Son exercice nous affermit, en effet, dans la certitude qu'aucun des événements qui jalonnent la vie des hommes n'est indifférent pour Dieu ou étranger à cette histoire du salut qu'à travers leur déroulement il conduit. Bien au contraire, chaque événement auquel nous sommes mêlés contient pour nous un message de sa part qu'il nous faut apprendre à lire. A travers ces réalités humaines que nous vivons, il nous fait signe, il nous appelle, il nous sollicite, il attend notre réponse. La révision de vie, en nous introduisant dans une nouvelle vision de la vie courante, nous rend par là même plus aptes à donner au Seigneur cette réponse qu'il attend de chacun de nous dans le concret de son existence, et qui se traduira par une participation plus consciente et plus active au développement de la création comme à l'avènement de son Royaume.

La *Lettre aux Aumôniers de l'A.C.I.* publiait en mars-avril 1960 les notes prises pendant une conférence de Mgr Garrone lors d'une rencontre d'aumôniers. Il y est spécialement question de l'attitude du prêtre pendant la révision de vie des militants. Voici comme cela est présenté :

Au début, l'Évangile... C'est un test pour le prêtre. Avoir le sens de ce qui s'accomplit. La lumière est allumée quand les esprits sont ainsi disposés : Dieu a raison. Le prêtre est responsable de cela et juge. Il doit veiller à ce que la Parole de Dieu soit entendue, accueillie dans sa totalité et son authenticité.

Ensuite, la révision de vie. C'est une question de sens intérieur pour le prêtre : voir si la lampe allumée éclaire bien la vie. On peut manquer l'objectif si la lampe n'éclaire que des chimères ou des mots, si la vie ne se laisse pas éclairer, si la réalité de la vie n'est pas évoquée. On peut en rester à un exercice au lieu d'aller à la réalité profonde, qu'on le sente ou qu'on n'en ait pas conscience. Il s'agit de juger son action, mais est-on capable de discerner dans la révision de vie ce qui n'en mérite pas le nom ? Le réel reçoit-il bien la lumière de foi ? Sommes-nous capables, nous, prêtres, de faire, de permettre ce travail ? Ce sera là notre jugement. Un prêtre disait : le vrai test de notre travail sacerdotal, la vraie pierre de touche : quand on a fini la révision de vie, personne ne devrait avoir envie d'autre chose que de prier.

Enfin l'enquête : c'est la révision de vie en commun, dirigée pour un bien général, sur un point où le mouvement a jugé nécessaire qu'un éclairage soit porté...

Le danger qui menace tout prêtre, c'est de se laisser aller à penser qu'il sort de son travail pour faire de l'Action catholique.

Et, dans les notes qui suivent, le président de la commission épiscopale distingue énergiquement les techniques d'A.C.I. (y compris la révision de vie) de l'enseignement doctrinal qui en est résolument

distinct. Est-ce décidément une tentation des milieux plus cultivés, de transformer la révision de vie en une étude de problème ? On a vu comment, en Action catholique ouvrière, on refusait, au seuil de la révision de vie, de regarder des « problèmes ». Le mot revient pourtant à chaque instant en d'autres milieux. Un mouvement comme les Équipes Enseignantes qui axe résolument son travail sur des « problèmes de vie » vient dans un récent numéro de son bulletin (1er trimestre 1960-1961, p. 47) de tenter un parallèle entre « problèmes de vie » et « révision de vie ». On sent que sur l'auteur de ces lignes la révision opère une vraie séduction. Dans la révision on ne veut voir presque que les personnes. On y exorcise en quelque sorte ce qu'il a de trop intellectuel chez certains. C'est pourquoi les travailleurs manuels y réussissent souvent mieux. Affaire de cultures différentes. Affaire également d'accent mis différemment ici ou là sur les éléments de vie morale ou de vie théologale dans la conversion chrétienne.

## CONCLUSION

Le tour d'horizon ci-dessus est-il suffisant ?

Il aurait pu s'enrichir de bien d'autres évocations. On aurait dû mentionner les efforts du Mouvement Familial Rural dans sa branche ouvrière (par exemple *Engagement*, nos 88 et 89), ceux de l'Action catholique des milieux sanitaires et sociaux (bulletin de liaison, n° 21, p. 59), ceux des Étudiants universitaires (A.C.E., octobre 1959 avec un article de Christiane Lereboulet dont le plan se trouve coïncider avec celui ci-dessus!). Partout se dégagent les mêmes lignes communes. Tout, certes, n'est pas égal en de pareils efforts. Certains n'évitent par l'artificiel et le convenu. Ici ou là on sent la volonté de faire à tout prix comme les voisins, sans avoir mesuré les difficultés ou en devançant de façon gênante la maturation nécessaire. S'il y a dans la révision de vie de belles valeurs de pédagogie chrétienne et d'autres qui sont au-delà de toute pédagogie, il y a aussi une pédadogie de simple acheminement vers la révision de vie. Il n'y a donc pas de raison d'être sévère pour les commençants, pour ceux qui tâtonnent et balbutient. Même si, sous les dons de grâce, il y a des balbutiements qui durent une vie entière!

Restera à dégager de cet ensemble, s'il est possible, un essai de synthèse. Un prochain article s'y efforcera. Déjà la page est largement ouverte. On peut y déchiffrer une lettre écrite par le doigt de Dieu.

Fr. J. Bonduelle, O. P.

# LES LIVRES

## THÉOLOGIE — SPIRITUALITÉ

BOUYER (Louis) : *La spiritualité du Nouveau Testament et des Pères.* « Histoire de la spiritualité chrétienne », I. Éd. Aubier, Paris, 1960; 640 pp.; 19,80 NF.

Le retour aux sources bibliques et patristiques ne donne-t-il pas parfois l'impression d'une expédition archéologique réservée aux exégètes et aux érudits ? Et pourtant il n'atteint pleinement son but que s'il permet à l'ensemble des chrétiens d'accéder aux eaux vives de l'Écriture et de la Tradition. On ne saurait leur conseiller un meilleur guide, dans ce cheminement, que le nouveau livre du P. Bouyer, premier volume d'une vaste Histoire de la spiritualité chrétienne à laquelle collaboreront aussi Dom J. Leclercq et Dom Vandenbroucke pour le tome II, sur le moyen âge, et M. l'abbé Cognet pour le tome III, sur les temps modernes.

L'histoire de la spiritualité, c'est l'histoire de la fermentation d'un levain déposé dans la pâte, le levain ici étant la bonne nouvelle apportée par Jésus, et la pâte sans cesse renouvelée l'humanité qui entend la Parole et cherche à en vivre. Et il y a histoire, il y a évolution, parce que les conditions d'existence, la psychologie et même l'intelligence de la révélation varient avec les époques, les sociétés et les individus. Il est déjà frappant de constater comment le message de Jésus a été compris et présenté avec des différences considérables par les quatre évangélistes, et plus encore par saint Paul. Les pages où le P. Bouyer, utilisant les meilleurs travaux de l'exégèse contemporaine, indique les préoccupations et les perspectives propres à chacun de ces porte-parole à travers qui nous connaissons Jésus et son enseignement, seront pour bien des lecteurs une découverte et une illumination.

A l'époque patristique, la spiritualité née de l'évangile sera marquée par trois facteurs principaux : les persécutions d'abord, qui donnent à la vie du chrétien un caractère toujours précaire ou plutôt eschatologique et enseignent à désirer le martyre comme la façon la meilleure d'imiter le Christ; puis la rencontre avec l'hellénisme, qui stimule et enrichit la réflexion chrétienne; enfin la naissance et le développement du monachisme, dont l'influence sera immense, voire excessive : à partir du milieu du IIIe siècle, les maîtres spirituels sont presque tous des moines ou d'anciens moines; à quelques exceptions près, ils estiment qu'un chrétien ne peut devenir un saint qu'en se rangeant parmi les moines ou en les imitant de son mieux, et c'est en vain, par exemple, qu'on cherche chez eux quelques éléments d'une spiritualité de la famille.

La synthèse du P. Bouyer situe chaque personnage et chaque mouvement à sa place exacte; peut-être aurait-elle dû mettre davantage en lumière l'aspect liturgique et sacramentel de la spiritualité antique, ou du moins indiquer dans quelle mesure les catéchèses et les sermons liturgiques éveillaient un écho dans la vie réelle des fidèles. Il est à peine utile d'ajouter que l'ouvrage est écrit avec un entrain et une verve qui n'auraient pas déplu aux Pères du désert.

Ph. Rouillard.

J. AUGEREAU : *Jeanne Absolu, une mystique du Grand Siècle.* Éd. du Cerf, Paris, 1960; 262 pp.

Les quelques très rares lecteurs que les pages de Bremond ont con-

duits à Jean Auvray, premier biographe de la Mère Jeanne Absolu, verront paraître avec satisfaction le livre de M. Augereau, qui rend accessible à nos contemporains la très attachante silhouette de cette moniale. Tout en cherchant à atteindre un très vaste public, l'auteur n'a nullement sacrifié à la facilité, et son information est solide et étendue. Il en est récompensé, car son livre est à la fois agréable et profitable à l'ensemble des lecteurs, en même temps qu'il satisfait aux exigences du spécialiste. Peut-être aurais-je aimé qu'on insistât plus encore sur ce qui fait à mes yeux l'intérêt exceptionnel de cette belle âme, et que M. A. a du reste fort bien vu : c'est qu'elle est essentiellement canfeldienne, et que sa sainteté dépend tout entière de cette admirable *Règle de perfection*, dont il est difficile d'exagérer l'influence à cette époque.

LOUIS COGNET.

ÉTIENNE BORNE : *Dieu n'est pas mort*. Essai sur l'athéisme contemporain. Coll. « Je sais — Je crois ». Arthème Fayard, Paris, 1959; 128 pp.; 3,50 NF.

Malgré son importance grandissante, il est malaisé de prendre l'athéisme au sérieux, de ne pas le réduire à une sorte de fâcheux malentendu sur l'idée qu'on se fait de Dieu. Certes, Étienne Borne ne dissimule pas que certaines exigences de l'athéisme contemporain puissent purifier nos représentations de Dieu. Mais le vrai mérite de son petit livre est de dégager les *raisons* de l'athéisme. A mesure qu'on lit ses analyses, la pensée des sans-Dieu gagne en sérieux. Son principe essentiel apparaît bien sous les manifestations variées : chez Nietzsche comme chez Marx le refus de Dieu s'appuie sur l'exclusive et totalitaire considération de l'homme. Au fond, si Dieu existe, je n'existe pas; or j'existe, donc la pensée de Dieu est un néant de pensée. C'est là une sévère et séduisante logique. Comment la faire éclater ? Le propos d'Étienne Borne n'était pas d'apporter des preuves de l'existence de Dieu, ni même d'organiser une réfutation des négateurs. Poursuivant son essai, il fait sauter de l'intérieur même la revendication athée; il montre avec une belle profondeur que la cohérence de l'athéisme est en définitive fallacieuse, car un athéisme en exclut un autre; en outre, si l'homme est posé pour ruiner la pensée de Dieu, il est bien vite oublié, et c'est lui qui se défait après que Dieu a été écarté; enfin, il ne sert de rien d'exalter le pouvoir de l'homme, comme le fait le marxisme, si l'on doit ensuite le remplacer par la tyrannie d'un tout-puissant déterminisme : c'est là proprement une pensée « archaïque », nullement progressiste. On lira cet essai lucide et fervent avec le plus grand profit. Les dernières pages signalent quelles sont les tâches d'une réflexion chrétienne instruite par l'athéisme : elles font une belle charte moderne de la recherche de Dieu.

GUY LAFON.

JEAN DELANGLADE : *Le problème de Dieu*. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1960; 270 pp.

Voici un livre comme l'habitude d'en écrire tend à se perdre. D'un bout à l'autre, la réflexion se poursuit, rigoureuse, inflexible, sûre de soi, et pourtant toujours accueillante aux objections qu'elle se fait, exigeante quand il s'agit de les surmonter, sereine dans son effort comme dans ses conquêtes. L'auteur pourrait reprendre le mot de Pascal : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle... » En effet, la vertu de ce livre est dans l'ordre qu'il suit.

Les preuves de Dieu sont traditionnelles : elles partent de la contingence du monde et de l'exigence d'infini que porte notre esprit. Mais

le lien par lequel ces arguments sont noués ensemble est bien nouveau. L'étude de l'athéisme est d'une forte et exigeante lucidité; aucun des arguments opposés à la croyance en Dieu n'est négligé, tous pourtant sont calmement écartés grâce à l'effet dissolvant d'une pénétrante analyse. En tout cela, les systèmes ne sont jamais exposés pour eux-mêmes : on sent que l'auteur les a assez longuement médités pour les présenter réduits à leur essence et ne pas les trahir; les objections, au contraire, prennent à cette réduction une singulière force.

Rien ne servirait de résumer cette belle réflexion, qui suit la voie difficile d'une intériorisation progressive : il faut la suivre avec l'auteur. Jean Delanglade s'est refusé à toute technicité rébarbative, et on lui en sait gré, d'autant plus qu'il n'a pas sacrifié pour cela la rationalité interne de sa démarche. Mais il faut avertir le lecteur honnêtement : il ne lui sera pas de tout repos de suivre ainsi le chemin qui monte; mais il sera bien payé de sa peine.

GUY LAFON.

WALTER DURIG : *Pietas liturgica. Studien zum Frömmigkeitsbegriff und zur Gottesvorstellung der abendländischen Liturgie.* Pustet, Regensburg; 244 pp.

Ce n'est pas un ouvrage de spiritualité au sens habituel. Il s'agit plutôt d'une étude du sens traditionnel du mot « pietas ». L'auteur explore véritablement toute la littérature ancienne, biblique et chrétienne pour découvrir la signification exacte que le mot *pietas* et son adjectif *pius* peuvent avoir dans la liturgie occidentale. Avec une rigueur et une probité scientifique également remarquables, il retient toute la richesse de la pensée antique, traditionnelle et liturgique en distinguant trois emplois principaux : *pietas erga Deum* (« piété » envers Dieu), *pietas erga hominem* (« piété » envers les hommes) et *pietas Dei* (« piété » de Dieu pour l'homme). Il est clair que la signification de *pietas* déborde de toute part le sens de notre mot « piété », surtout dans la liturgie. (Il nous faudrait encore bien d'autres études de ce genre, afin que les efforts du renouveau liturgique deviennent de plus en plus précis et valables.) Étude sémantique, sans doute, mais en même temps livre de spiritualité dans un sens bien authentique, car en parlant de piété, de prière, il y porte tout le temps et on a l'impression qu'il y a là une véritable préoccupation de l'auteur. C'est la raison pour laquelle on ose suggérer une traduction de ce livre, mais succincte et bien adaptée, afin qu'elle puisse, au-delà des spécialistes, atteindre tous les prêtres désireux de mieux connaître et de mieux vivre cette piété liturgique, qui est « source et centre de toute piété » (*Med. Dei*).

J. HILD.

L. BOUYER, de l'Oratoire : *Humain ou Chrétien ?* Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 160 pp.

Ce petit livre nous restitue le texte de conférences prononcées par le R. P. Bouyer en la chapelle des Carmes pendant l'Avent 1957. En fait, ces pages constituent de véritables résumés, d'une extrême richesse, où chaque phrase est pleine de sens, où chaque mot porte : elles appellent bien plutôt la méditation que la simple lecture, car il faut avouer qu'une telle densité ne peut être pleinement assimilée qu'au prix d'un certain effort. Le P. B. y compare l'idéal chrétien traditionnel avec les déviations que lui infligent certains systèmes de pensée contemporains : d'avance, on devine que la vigueur polémique n'en est point absente. S'il désigne ouvertement quelques-uns de ses antagonistes, par exemple Bultmann, il en est d'autres qui, pour n'être point nommés, n'en sont pas plus épargnés, tel le

P. Teilhard de Chardin. De la pensée adverse, le P. B. trace des raccourcis saisissants, qui à la vérité sacrifient bien un peu le détail, mais qui donnent aux lignes maîtresses tout leur relief. En opposition, sa vaste culture biblique et patristique lui permet de rappeler quelles sont les exigences profondes de la foi chrétienne, que même les formes les plus raffinées du naturalisme ne sauraient contenter. La masse des idées mises en jeu est telle qu'on pourrait prolonger la discussion à l'infini : c'est un tour de force que de soulever sous un si petit volume tant de problèmes, et si actuels.

Louis Cognet.

M. BUBER : *La vie en dialogue.* Traduit par Jean Loewenson-Levi. Coll. « Philosophie de l'Esprit ». Éd. Montaigne, Aubier, Paris, 1959; 254 pp.

Les études de Buber qu'on a recueillies dans ce livre méritent la plus grande attention : le philosophe et le théologien auront le plus grand profit à les méditer. Elles obligent, en effet, à prendre au sérieux un aspect de l'ontologie qui est souvent méconnu : la relation entre les personnes. Aussi bien le rapport d'un JE et d'un TU est considéré par Buber comme le fondement de toute la métaphysique de l'interhumain; les deux termes en présence se constituent mutuellement dans l'être et, pour demeurer eux-mêmes, doivent être soutenus sans cesse par un appel réciproque. Les analyses vont ici bien au-delà de la psychologie où se complaît facilement un personnalisme superficiel. L'ordre de l'affectivité est abandonné pour celui de la plus vraie et plus traditionnelle réflexion métaphysique.

C'est ainsi qu'on voit aborder le problème classique de la représentation. Que valent nos idées des choses et des êtres si la relation interpersonnelle est toujours plus importante que les médiations conceptuelles ou affectives par lesquelles elle s'exprime? La question est d'autant plus fermement posée que Buber, fidèle à la tradition religieuse d'Israël, entend rendre compte de la Révélation du TU éternel et de sa manifestation dans l'univers créé. Je souhaite, pour ma part, qu'un théologien catholique lise ces pages et examine si le dogme de la Création y est correctement entendu. Si c'est le cas, il faudrait savoir gré à Buber de purifier notre manière d'envisager le monde et l'histoire. Il nous apprend, en effet, qu'aimer le monde et le servir en nos « compagnons », notre prochain, n'est pas un détour regrettable pour aimer Dieu, mais le chemin même pour le trouver : « On ne trouve pas Dieu si l'on reste dans le monde. On ne trouve pas Dieu si l'on sort du monde. Celui qui se porte tout entier à la rencontre de son TU et qui porte vers lui l'être entier de l'univers, celui-là le trouvera, lui qu'on ne peut chercher. » La vie religieuse est enveloppée par la vie quotidienne, mais elle la pénètre. Un examen attentif devrait encore dégager la doctrine de Buber sur la Révélation : elle est forte, très propre à susciter la réflexion du théologien catholique, qui se devra de l'équilibrer.

Guy Lafon.

P. MARTEL : *La visite au prisonnier.* Éd. universitaires, Paris, 1960; 176 pp.; 8,70 NF.

Un prêtre, qui eut l'occasion d'aider bien des hommes dans l'épreuve, s'adresse à tous ceux qui souffrent et leur redit que Dieu est toujours proche d'eux, qu'il proportionne la Croix à leurs forces. Son livre, qui fera réfléchir, car il n'est jamais banal, met l'accent sur l'adhésion à la volonté de Dieu, sur la conversion du cœur, sur l'humble sainteté quotidienne dans le souci constant de servir. Ensemble très personnel et vigoureux, à lire lentement.

M.-L. T.

## LA BIBLE

*Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, traduit du néerlandais. Brepols, Turnhout-Paris, 1960; 1.966 colonnes, 32 planches hors textes et 1 carte (Dépôt à Paris, Garnier); relié, 80 N.F.

Le *Bijbels Woordenboek* édité en Hollande de 1941 à 1950 a connu le succès qu'il méritait. Dès 1951 il a servi de base au *Bibel Lexikon* publié en Suisse sous la direction de H. Haag. Une seconde édition néerlandaise améliorée parut à partir de 1954, et la voici traduite en français par les soins de l'abbaye du Mont-César. Le secrétaire de la rédaction, M. le chanoine Van den Born, s'est entouré d'une équipe très homogène de professeurs hollandais et flamands, et, en secrétaire dévoué, a écrit lui-même bon nombre de notices.

Ce que le titre ne dit pas, c'est que l'orientation théologique a nettement dominé l'encyclopédie. On trouvera évidemment dans ce dictionnaire, outre tous les livres bibliques, des articles de portée générale sur la nature et l'interprétation de la Bible, ou sur l'histoire biblique (tous les personnages du Nouveau Testament et les principaux de l'Ancien Testament), les données essentielles sur la Palestine (entre autres deux listes, Faune et Flore, dont beaucoup de mots sont repris à leur place), sur les régions et les sites, l'archéologie, les institutions, la vie des Israélites, les métiers ou travaux. Tout cela cependant n'a pas été étendu à l'infini, par exemple vers les pays voisins ou l'histoire de l'exégèse. Le plus marquant, ce sont les articles de théologie biblique (il n'y a pas d'article Théologie Biblique). Les principales notions sont traitées généreusement, avec peu de discours et beaucoup de références, toujours en marquant l'évolution des idées; de même les aspects théologiques des réalités quotidiennes ou des symboles sont toujours indiqués avec soin. Les problèmes tels que la question synoptique ou l'Évangile de l'Enfance sont abordés à part. La plupart des articles comportent quelques indications bibliographiques.

On ne peut consigner ici le résultat d'un examen détaillé. Deux remarques seulement. Parfois la diversité des rédacteurs a entraîné des disproportions : ainsi les articles Genèse, Cantique des Cantiques, Psaumes, Marc, Romains, ont chacun quatre colonnes, Zacharie en a trois, le Chroniste cinq, les Maccabées près de sept. En tout cas, le dictionnaire étant pris tel qu'il est, le lecteur l'utiliserait plus aisément si l'on avait étudié avec attention le libellé des titres d'articles et surtout multiplié les renvois (toujours réciproques). L'article Genèse, par exemple, ne comporte aucun renvoi à d'autres articles, très bons eux aussi, tels que Pentateuque, Création, Chute, Origines, Liste des peuples (à L!), Abraham, etc. Ira-t-on chercher à P les Prescriptions alimentaires, et Qumrân à M (Manuscrits de la mer Morte)? Mais qu'à cela ne tienne. En s'accoutumant peu à peu à son instrument de travail, l'usager en appréciera mieux la richesse. Ce dictionnaire sera le bienvenu. Je verrai bien les prêtres y recourir pour leurs homélies ou leur enseignement religieux, les étudiants et séminaristes pour s'orienter et clarifier leurs idées, les professeurs eux-mêmes pour contrôler ou rafraîchir de vieux souvenirs, et pourquoi pas aussi les « laïcs cultivés », de plus en plus nombreux à éprouver le besoin de connaissances précises sur cette Bible dont on leur parle tant, et pas toujours avec exacte précision.

L.-M. D.

*La Sainte Bible* du chanoine CRAMPON. Traduction d'après les textes originaux : Ancien Testament, traduction revisée par J. BONSIRVEN, s.j.; Nouveau Testament, traduction nouvelle de A. TRICOT. Desclée et Cie, Paris-Tournai, 1960; LVI-1164, 364 pp. et 12 planches de cartes et plans; relié toile.

Sous ce titre « consacré par l'usage » (p. VI) il ne reste sans doute du bon chanoine d'Amiens plus guère autre chose que l'initiative, le nom, le renom. Dès la première édition manuelle en 1904, son œuvre était « mise au point » par d'autres. En 1952 parut une nouvelle refonte de l'Ancien Testament confiée surtout au P. Bonsirven, tandis que le Nouveau Testament était entièrement retraduit par l'abbé Tricot. C'est cette traduction-là, sauf de menues retouches, qui est utilisée cette fois encore dans une présentation typographique transformée. Les Introductions du P. Lefèvre à l'Ancien Testament (13 pp.) et de M. Tricot au Nouveau Testament (23 pp.) sont demeurées, de même que les plans et les cartes, qui remontent à 1939. Les notes ont été légèrement mises à jour et allégées de la plupart des références, qui, c'est la principale innovation de cette édition, sont disposées dans une colonne centrale, appelées par des miniscules italiques dont la série recommence pour chaque division du texte. Affaire d'habitude sans doute. Dans les textes poétiques, toutefois, l'effet d'ensemble n'est pas très heureux pour l'œil. Le temps n'est pas si loin où les catholiques de langue française ne disposaient que d'une seule version complète de la Bible : voici cette vénérable doyenne entraînée dans une large émulation. Bientôt nos amis se plaindront peut-être d'avoir en mains trop d'éditions différentes : au moins ne peuvent-ils plus se croire démunis.

L.-M. D.

Dom JACQUES DUPONT, o.s.b. : *Les sources du Livre des Actes*. État de la question. Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1960; 168 pp.

Si l'on se rappelle tout ce que doit aux *Actes* notre connaissance de l'Église primitive, on ne peut que s'intéresser à la manière dont leur auteur travaillait, à la documentation dont il se servait. Dom J. Dupont avait, en 1950, consacré à cette étude quelques pages de son mémoire sur *les Problèmes du Livre des Actes*, pages qu'il développe ici en les réorganisant, car, s'il se restreint aux sources qui intéressent l'ensemble du livre (et non plus tel ou tel passage isolé), il tient compte de travaux plus récents et remonte jusqu'au début du XIXe siècle, même jusqu'au XVIIIe siècle. La première partie (Analyse littéraire) montre comment on a conçu le ou les documents sous-jacents aux ch. I-XV; dans la deuxième (Histoire des formes) l'étude se concentre autour des sections-nous. Dans la pensée de l'Auteur, son livre vise surtout à l'information. Il est diligent, minutieux même aux yeux du lecteur non spécialiste; mais on y trouvera à pied d'œuvre une quantité de matériaux qu'on serait bien en peine d'assembler soi-même et qui contribueront à dissiper cette ignorance regrettable des travaux des autres que l'auteur signale pages 12 et 117. D'autre part, l'informateur exprime parfois son jugement, et on lui en saura gré. Sans être trop affirmatif, puisqu'il ne s'agit pas ici de démonstration irrécusable, il tend finalement (pp. 159-160; cf. 70, d'après Benoît) à attribuer à Luc non seulement la dernière rédaction du livre, mais déjà les sources ou documents utilisés pour cette rédaction; il juge d'ailleurs impossible de délimiter avec précision ces documents ou même les passages qui les utilisent. Il cite une foule d'auteurs, il invoque parfois le critère du « succès » (31, 61, 121, etc.), puis sa toute dernière note déclare que la réflexion sur les textes l'em-

porte sur l'appel aux autorités : il nous renvoie ainsi à la lecture des *Actes* que son labeur aidera à mieux comprendre et goûter.

L.-M. D.

*Psalmorum liber primus* (1-41). Editio interlinearis polyglotta 4 linguarum, cura et opibus Aloysi Mayer. Katolisches Bibelwerk Stuttgart, 1960; 510 pp.; 26 DM.

Premier livre du psautier selon le texte hébreu massorétique, le grec de la Septante, le latin de la Vulgate et du Psautier de Pie XII et trois traductions allemandes. Utile instrument de travail.

I.-H. D.

Synkletika GRUN, o.s.b. : *Psalmengebet im Lichte des Neuen Testamentes*. Pustet, Regensburg; 482 pp.

Vogue ou impulsion de l'Esprit, c'est un fait que la piété des psaumes attire aujourd'hui d'une façon privilégiée. La difficulté est de trouver des ouvrages qui initient vraiment à cette prière, sans qu'ils s'arrêtent à mi-chemin de l'effort par trop de science et de détails surérogatoires. Mais il ne suffit pas de « christologiser », il faut aussi se rattacher à une tradition vivante, entrer dans un sillage déterminé, se mettre au diapason de celui qui, dans l'Église, ne cesse d'inspirer ces antiques formules de prière. C'est dans ce sens que ce livre voudrait nous aider. Il est d'une solide exégèse, parfaitement au courant de l'évolution des choses, très bien écrit, mais en fonction de la piété uniquement. L'auteur, une moniale de Herstelle, disciple de Casel, montre d'abord l'unité profonde qui existe entre les deux Testaments, comment le premier témoigne du second, et le second éclairant rétrospectivement le premier. Mais il y a surtout le fait que le Christ a utilisé les psaumes; il les a appliqués à son mystère, il en a fait sa prière : c'est dans son Esprit que l'Église continue sa prière à lui. Une seconde partie du livre choisit un certain nombre de psaumes pour les expliquer à la lumière des principes posés. Excellente école pour apprendre à formuler dans les psaumes notre propre prière comme une prière traditionnelle et vraiment chrétienne.

J. Hild.

*Littérature et Théologie pauliniennes* par A. Descamps, etc. Coll. « Recherches Bibliques », 5. Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1960; 235 pp.

Nous avons déjà annoncé (*La Vie Spirituelle*, août 1960, p. 215) le volume maintenant paru où sont publiées les communications données à Louvain en août 1959 pour les XI[es] Journées Bibliques. Le sujet choisi les rattachait au « XIX[e] centenaire » de l'Épître aux Romains. Elles ont été présidées par M. le chanoine A. Descamps, professeur à Louvain, à qui est due une belle allocution d'ouverture sur l'actualité de l'Épître, comme aussi la conclusion où il regroupe les résultats acquis. C'est donc lui qu'il faut remercier de cette publication aussi soignée que rapide. Nous ne pouvons d'ailleurs entrer dans le détail de tous ces chapitres : essayons d'en mentionner l'essentiel. Un exposé très documenté du P. B. Rigaux expose l'état présent des recherches sur le paulinisme et prend acte d'un dépassement de l'exégèse par la théologie biblique, celle-ci supposée correctement définie (17-46). H. Riesenfeld rattache certaines métaphores des Épîtres à la tradition des paroles de Jésus qui a pris forme dans les Évangiles (47-59). Mgr L. Cerfaux estime que « l'hypothèse d'un sosie intellectuel » a peu de chances d'enlever à Paul la paternité des épîtres de la Captivité (60-71). Puis viennent quelques monographies sur *Connaître selon la chair* dans 2 Co 5, 16 (J. Can

bier, 72-92), sur le Christ *Puissance de Dieu* (L. A. Rood, 93-108), sur la nouvelle Alliance (W. C. van Unnik, 109-126), sur la Parole de Dieu (H. Schlier, 109-126), sur le *mystère* dans les textes pauliniens et qumrâniens (article de Mgr J. Coppens, inséré dans le recueil, 142-165), sur la Justification et le jugement dans Rm (S. Lyonnet, 166-184 : alors que le salut, qui est encore à venir, s'opérera par le jugement, la justification, déjà acquise, effet de la première venue du Christ, n'est pas mise en relation avec un jugement). Enfin J. Havet tente de convaincre le P. Zapelena qu'il n'a pas compris la pensée de Cerfaux sur le *corps du Christ* (185-216), M. Testuz présente la lettre des Corinthiens à Paul et la réponse de Paul, apocryphes retrouvés en grec dans les *Papyrus Bodmap* (217-223), et le chanoine H. Van den Bussche donne, pour l'enseignement de saint Paul dans les séminaires, de sages conseils qui pourraient recevoir leur application en d'autres points. — Comme les précédents volumes de la même série, celui-ci groupe donc des études nécessairement fragmentées, mais d'une lecture stimulante et riche qui donne, sur des sujets importants de bonnes bases de recherche et de réflexion.

Fr. L.-M. Dewailly.

E.-F. SUTCLIFFE, s.j. : *The Monks of Qumrân* as depicted in the Dead Sea Scrolls. Burns and Oates, Londres, 1960; 272 pp.

Le P. Sutcliffe s'est aperçu que dans le « formidable arsenal » de la littérature sur Qumrân aucun ouvrage encore n'avait exposé pour elle-même la vie de cette communauté religieuse. Il s'emploie à combler cette lacune. Au début il se borne à rappeler brièvement l'histoire des découvertes, la description des manuscrits, etc. Il s'intéresse davantage à nous montrer ce qui reste des bâtiments, à en évaluer l'âge (le Prêtre Impie serait Jonathan, ce qui place la fondation du monastère vers 150 avant J.-C.), à évoquer la pensée et les mœurs des habitants, puis à comparer ces institutions avec le christianisme naissant (il se garde de toute précipitation et conclut, par exemple, à propos de la date de la Cène, qu'on ne peut pas encore conclure). La seconde moitié de l'ouvrage est occupée par la traduction des textes. Tout ordre chronologique étant contestable, il a adopté un certain ordre de logique interne suivant les sujets traités. La traduction a été établie par lui, sans minutie technique, car il ne s'explique pas sur ses options en cas de lacune ou d'obscurité, mais avec précision et souci d'être lisible en faisant sentir le style de l'original. Aucun sous-titre et aucune note n'interrompent la lecture. Les textes de Philon et de Josèphe sur les Esséniens ne sont traduits qu'à la fin. Cette synthèse respectueuse et pondérée prendra une bonne place dans la littérature anglaise sur la question.

L.-M. D.

## LA LITURGIE

*La mort chrétienne.* Centre de Pastorale liturgique, Paris, 1960; 192 pp.; 11,40 NF.

*Célébrations pour les sépultures.* 1, rue Sainte-Croix, Poitiers, 1960; 98 pp.; 3,80 NF.

Comment mettre à la portée des chrétiens les richesses de la liturgie des défunts, et leur communiquer ainsi la foi et l'espérance de l'Église en face de la mort? Voici deux brochures qui aideront les prêtres dans cette tâche particulièrement difficile. La première, riche de toute l'expérience du C.P.L., propose une ample

moisson de textes : monitions pour les funérailles des adultes et des enfants; lectures bibliques et patristiques, prières et litanies pour une veillée funèbre; psaumes en français avec indications pour le chant.

La seconde, œuvre d'une équipe du clergé de Poitiers, contient cinq célébrations paraliturgiques, trois pour les funérailles d'adultes, deux pour les funérailles d'enfants, les formulaires variant selon qu'ils doivent être utilisés devant des familles plus ou moins chrétiennes. Tout ne nous paraît pas également heureux dans ces célébrations : ainsi la préface des défunts, lue en français, débouche sur l'absoute (p. 28); une lettre du P. de Foucauld, à lire aux funérailles d'enfants, parle de « ce cher petit ange » (p. 51) : non, l'enfant baptisé n'est pas un ange, mais un petit homme sauvé par la Passion du Christ.

Tous ces textes, à condition qu'ils soient employés avec la discrétion voulue, aideront efficacement à faire comprendre le sens chrétien de la mort. Ils ne sauraient évidemment prendre la place de l'authentique liturgie des défunts, dont le but n'est pas seulement d'évangéliser l'assemblée des vivants, mais aussi et d'abord d'insérer le *transitus* du chrétien dans le mystère de la mort et de la résurrection du Christ.

PH. R.

Dom TH. MAERTENS et L. HEUSCHEN : *Doctrine et pastorale de la liturgie de la mort.* Coll. « Paroisse et liturgie ». Apostolat liturgique, Bruges, 1957; 136 pp.

Depuis une quinzaine d'années, la liturgie de la mort a fait l'objet de nombreuses monographies. On les trouvera citées et heureusement utilisées dans cette étude, à la fois historique et doctrinale, du viatique, de la recommandation de l'âme, de l'office des défunts et des funérailles. Il est possible que les suggestions pastorales proposées ici ne paraissent pas également adaptées à tous les milieux. En revanche, on saura gré aux auteurs d'avoir souligné que le rôle de l'Église ne se borne pas à inhumer un défunt en priant pour lui, mais consiste d'abord à célébrer ce mystère qu'est la mort d'un chrétien.

PH. R.

J.-CH. DIDIER : *Le chrétien devant la maladie et la mort.* Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1960; 128 pp.; 4 NF.

L'Église n'abandonne pas le chrétien en face de la maladie et de la mort. Mais les sacrements et les rites par lesquels elle lui vient en aide sont trop souvent mal compris et mal utilisés. L'enquête historique et liturgique à laquelle se livre ici M. le chanoine Didier lui permet de dégager le vrai sens de l'onction des malades et du viatique, de montrer en particulier comment « la grâce de l'onction répond à l'ambiguïté de la maladie par une ambivalence qui porte en elle de quoi procurer la guérison ou préparer une sainte mort » (p. 74). Plus il prendra conscience de ces secours de l'Église, plus le chrétien se trouvera fort pour affronter la maladie et la mort.

PH. ROUILLARD.

P.-F. PALMER, s. j. : *Sacraments and Forgiveness.* Sources of christian Theology, II. The Newman Press Westminster, Londres, 1960; 410 pp.; 6 Dol.

Cette collection apporte avant tout la traduction anglaise avec introductions et notes, des textes les plus importants des Pères, des théologiens et du Magistère, de la Liturgie et du Droit canon touchant la doctrine sacramentaire. Un chapitre de conclusion résume les données les plus ca-

ractéristiques. Un premier volume, que nous n'avons malheureusement pas reçu, traitait des sacrements de la foi : Baptême; Confirmation; Eucharistie. Celui-ci est consacré à la Pénitence, à l'Onction des malades et aux Indulgences. Ce groupement s'impose, en effet, de plus en plus et on aurait aimé voir l'auteur en souligner plus explicitement la signification.

La documentation est abondante et rassemble les textes les plus importants, du moins en ce qui touche l'Occident. Il apparaît, en effet, bien regrettable pour l'histoire des doctrines et pour une théologie vraiment catholique de voir la part de l'Orient après le Ve siècle réduite à la traduction d'un Ordo de pénitence et d'une homélie attribuée à Jean le Jeûneur (c. 1100), ainsi qu'à deux brefs extraits des *Confessions* de Pierre Moghila et de Dosithée (XVIIe siècle). Comme la chose s'imposait en pareille matière pour comprendre la doctrine définie au Concile de Trente, une place beaucoup plus importante a été faite aux textes de Luther, de Calvin et des Trente-neuf Articles. Telle quelle la documentation ainsi commodément réunie rendra les plus grands services à quiconque veut s'enquérir du développement de la doctrine chrétienne touchant les rites pénitentiels.

I.-H. Dalmais.

Solange CORBIN : *La déposition liturgique du Christ au Vendredi saint*. « Collection portugaise ». Éd. Les Belles Lettres, Paris, 1960; 350 pp.

En marge des offices de la Semaine sainte, la dévotion des fidèles a fait naître toutes sortes de paraliturgies. C'est ainsi que, depuis le moyen âge, un bon nombre d'Églises ont évoqué la mise au tombeau du Christ, le Vendredi saint, en déposant une hostie ou une croix dans une tombe fictive. Avec une érudition étonnante, l'auteur retrace l'histoire de ce rite, de sa diffusion, de ses formes variées. Né en Bavière, semble-t-il, au VIIIe ou IXe siècle, il s'est répandu dans le nord et le centre de l'Europe, puis en Espagne et en Italie; au XVe siècle il est passé dans les liturgies orientales, où il figure toujours. En maint endroit, il a pris le caractère d'une procession funèbre, escortant une statue du Christ mort, avec figurants, chants et lamentations, comme on peut encore en voir à Monaco ou à Roquebrune. Un tel usage illustre la difficulté qu'ont tant de chrétiens de se contenter des *signes* de la liturgie, et leur besoin de *représentations* qui frappent davantage l'imagination.

Ph. R.

S. J. P. VAN DIJK, o.f.m., J. Hazelden WALKER : *The origins of the modern roman Liturgy*. The Newman Press, Westminster, Londres, 1960; 586 pp.; 70 s.

Ce livre important prend une étonnante actualité au moment où toutes les Églises de rite latin reçoivent un nouveau code de rubriques, pour la célébration de la messe et de l'office divin. Le P. van Dijk ne l'avait sans doute pas prévu lorsqu'en 1939 il se plongeait dans les livres liturgiques franciscains présentés au Chapitre de Bologne (1243) par le quatrième Ministre général des Mineurs, Haymo de Faversham. Il se trouvait pourtant mis sur une piste qui, prolongeant les perspectives ouvertes quelques années auparavant par Mgr Andrieu sur l'activité réformatrice d'Innocent III en matière de liturgie, permet aujourd'hui de faire revivre tout un mouvement de renouveau liturgique au XIIIe siècle. Le présent ouvrage est le fruit de vingt années de recherches poursuivies d'abord indépendamment, puis en colla-

boration étroite, entre le Frère Mineur et un professeur anglais.

On y apprendra comment l'ancienne liturgie romaine, profondément transformée et alourdie de pratiques dévotionnelles et cérémonielles, fut ramenée par Innocent III à une forme plus sobre et mieux appropriée tant à la vie de plus en plus chargée d'occupations du Pontife romain et de sa Curie qu'aux conditions des nouveaux Ordres apostoliques et à la dévotion d'un peuple chrétien de plus en plus actif. Aussi les nouveaux livres se répandirent-ils rapidement. Adoptés et adaptés par les Mineurs, ils le furent, sous leur influence, par les Ermites de Saint-Augustin, les Augustins, les Antonins et les Servites. La liturgie dominicaine codifiée par Humbert de Romans, sans s'y asservir, leur doit beaucoup de ses rubriques. Le transfert de la papauté en Avignon et l'active propagande faite par les Ordres Mendiants qui les avaient fait leurs achevèrent de rendre cette réforme liturgique, au départ étroitement localisée, bien commun de l'Église d'Occident.

Les détails si instructifs de cette histoire sont maintenant rendus accessibles. En attendant l'édition intégrale des textes les plus importants, les auteurs ont joint à leur étude une documentation déjà fort riche. Ainsi est-on mis en mesure de comprendre la signification et les perspectives pastorales d'un moment décisif de l'histoire de la liturgie romaine.

I.-H. Dalmais.

Linus BOPP : *Liturgie und Kerygma. I. Das liturgische Mysterium und seine Verkündigung.* Pustet, Regensburg, 1960; 470 pp.

L'auteur fut parmi les initiateurs qui, après la première guerre mondiale, lancèrent le mouvement liturgique en Allemagne. L. B., en publiant *Liturgie et Kerygma,* puise largement dans sa longue expérience de prêtre, de savant et de professeur (Université de Fribourg-en-Br.). Il s'adresse aux prêtres pour leur dire, avec un talent exceptionnel, ce qu'est la « prédication liturgique » et comment on la réalise valablement. Tout l'ouvrage comptera quatre volumes : en voici le premier, consacré au mystère liturgique et à sa proclamation. Il n'est pas possible d'esquisser ici toute la richesse contenue dans ces 470 pages denses, pratiques, objectives, simples. Une première partie parle de questions plutôt théoriques : de l'histoire de la prédication « liturgique », de sa nécessité, de son caractère particulier, de sa signification, de sa méthode, sans oublier les exigences personnelles qu'elle impose au prédicateur. Une seconde partie paradigmatique donne d'abord des modèles, courts et simples, d'allocutions liturgiques pour les dimanches et principales fêtes, ensuite, de façon originale, diverses autres possibilités de proclamer le mystère liturgique à partir de textes et d'idées. Ce qui caractérise ce livre de Linus Bopp, c'est qu'il révèle non seulement un maître de la pensée liturgique, mais aussi un pédagogue d'une rare profondeur psychologique qui, avec toute sa science, reste toujours proche de l'âme du peuple; les « modèles » qu'il présente n'ont rien de théorique : ils ont jailli de la pratique pour la pratique. On attend avec impatience les volumes suivants qui doivent parler de la messe, des sacrements et encore de l'année liturgique.

J. Hild.

M. DE FENOYL, s.j. : *Le sanctoral copte.* Imprimerie catholique, Beyrouth, 1960; 198 pp.

Cet ouvrage n'a pas de prétention scientifique, mais pastorale : permettre aux chrétiens de rite copte de mieux apprécier les richesses de leur liturgie. Il prend donc le sanctoral copte dans son état présent, selon l'u-

sage de l'Église orthodoxe avec indications des variantes introduites dans les livres liturgiques catholiques, fournit une brève notice sur chacun des personnages commémorés et indique les textes scripturaires de chaque messe propre ou commune à une catégorie de saints en suggérant quelques réflexions spirituelles sur leur choix. Malgré les limites dans lesquelles l'auteur a cru devoir se tenir, ce livre mérite de dépasser largement le cadre des prêtres et éducateurs d'Égypte auxquels il s'adresse d'abord. On souhaite voir bientôt publié le volume complémentaire sur le Temporal.

I.-H. D.

*Antifonario visigotico mozarabe de la catedral de Leon,* par Dom Louis Brou, o.s.b. y Dr Joses Vives, Presb. « Monumenta Hispaniae sacra ». Barcelona-Madrid, 1959; 636 pp.

Édité une première fois, d'une manière insuffisante, il est vrai, par les moines de Silos (1928), reproduit en fac-similé en 1953, ce magnifique antiphonaire, joyau de l'ancienne liturgie hispanique et l'un des plus remarquables monuments liturgiques latins, n'était pas inconnu des liturgistes. La présente édition, réalisée avec le souci de constituer un instrument de travail aussi parfait que possible, le rend facilement accessible. On voudrait souhaiter qu'elle ne restât pas l'apanage des spécialistes et des grandes bibliothèques scientifiques, auxquels elle est d'abord destinée. La fréquentation de ces textes est de nature à ouvrir sur une intelligence équilibrée du mystère chrétien, chanté en une multitude de brefs morceaux, antiennes ou répons qui soulignent plus que ne le fait la liturgie romaine le caractère eschatologique du cycle tout entier. Beaucoup de ces pièces, paraphrases scripturaires, constituent de véritables condensés de l'interprétation chrétienne de la Bible proposée par les Pères.

I.-H. D.

A. PAULIN : *Saint Cyrille de Jérusalem catéchète.* Coll. « Lex Orandi », 29. Éd. du Cerf, Paris, 1959; 250 pp.; 10,80 NF.

Les catéchèses de saint Cyrille, dont une édition satisfaisante et la traduction française se font malheureusement toujours attendre, constituent le document à la fois le plus abondant et le plus riche que nous ait légué la catéchèse antique. Il est de ceux qui peuvent le mieux aider cette renaissance de la catéchèse à l'usage des adultes qui se manifeste actuellement. Il est digne d'attention qu'une telle étude soit menée par un fils du cardinal Lavigerie, qui fit tant pour restaurer le catéchuménat dans les pays de mission où il envoyait ses Pères Blancs. Après une introduction sur le cadre historique et religieux dans lequel ces catéchèses furent prononcées, l'auteur étudie l'objet des catéchèses : l'histoire du salut dont le Christ est le centre, les étapes de la formation à la vie chrétienne et l'initiation au mystère chrétien sous son aspect à la fois liturgique et symbolique. Sans prétendre faire œuvre d'érudition ni apporter une contribution nouvelle à notre connaissance du rôle de saint Cyrille dans l'histoire des doctrines et de la liturgie, l'auteur se montre informé des travaux récents qu'il utilise largement. La synthèse qu'il esquisse de la doctrine de l'évêque de Jérusalem a de quoi, aujourd'hui encore, nourrir une solide catéchèse.

I.-H. D.

# LIVRES REÇUS

ABELE (J., s.j.) : *Le Christianisme se désintéresse-t-il de la science ?* Coll. « Je sais — Je crois ». Éd. A. Fayard, Paris, 1960; 126 pp.; 4,00 NF.

ANDRÉ-DELASTRE (L.) : *Sainte Monique, mère de saint Augustin.* Coll. « Saintes Mères et Mères de Saints ». E.I.S.E., Lyon, 1960; 288 pp.

AYFFRE (A., p.s.s.) : *Cinéma et Foi chrétienne.* Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1960; 144 pp.; 4,00 NF.

BALZAC (G.) : *La Pierre et l'Épi.* Éd. « Notre-Dame des Temps Nouveaux ». 1960; 24 pp.

BENOIST D'AZY (P., o.s.b.) : *Une journée avec le Maître.* T. III : *La Religieuse dans l'Église.* Coll. « Action féconde ». Éd. Fleurus, Paris, 1960; 350 pp.; 10,95 NF.

BETHUNE-BAKER (J.-F.) : *An Introduction to the Early History of Christian doctrine.* Methuen and Co, London, 1958; 460 pp.

*Book of the Kingdom.* T. I : *The Coming of the King.* T. II : *The Founding of the Kingdom.* T. III : *The Kingdom in Being.* Éd. by Rev. L. BOASSE, s.j. Virtue and Co Ltd, London, 1960; 412, 482 et 382 pp.

BOURGY (P., o.p.) : *Théologie et spiritualité de l'Incarnation.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée Catholique, Bruxelles, 1960; 118 pp.

BOUYER (Louis, de l'Oratoire) : *Parole, Écrits et Sacrements dans le Protestantisme et le Catholicisme.* Coll. « Présence chrétienne ». Éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 98 pp.

BRUNEL (Y.) : *La Mère de Louis XVI, Marie-Josèphe de Saxe, Dauphine de France.* Coll. « Figures méconnues ». Éd. Beauchesne, Paris, 1960; 184 pp.; 9,90 NF.

*Célibat et Sacerdoce,* par le Centre d'Études doctrinales de Lille. Lettre-préface de S. Ém. le cardinal LIÉNART. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 96 pp.

CHARMOT (F., s.j. ): *Dans la lumière de la Trinité.* Préface de Mgr CHARUE. Desclée de Brouwer, Bruges, 1960; 212 pp.; 120 fr. B.

CIONI (Mgr) : *Un Évêque médecin, Nicolas Stenon.* Éd. France-Empire, Paris, 1960; 256 pp.

*Convertis du XX^e siècle.* 5^e volume. Éd. Casterman, Paris-Tournai, 1961; 248 pp.; 6,00 NF.

COSTANTINI (Cardinal C.) : *Réforme des missions au XX^e siècle.* Trad. de l'italien par J. BRULS. Coll. « Église vivante ». Éd. Casterman, Paris-Tournai, 1960; 288 pp.; 9,75 NF.

DELARUELLE (E.), PERRET (J.), ROFFAT (C.) : *Saint François de Sales, maître spirituel.* Éd. Spes, Paris, 1960; 120 pp.; 4,65 NF.

DESQUEYRAT (A., s.j.) : *L'Enseignement « politique » de l'Église.* T. I : *L'État.* Coll. « Bibliothèque de la recherche sociale ». Éd. Spes, Paris, 1960; 304 pp.; 15,00 NF.

DILLENSCHNEIDER (C., c.ss.r.) : *Le Christ, l'Unique Prêtre et nous ses prêtres.* T. II : *Notre spiritualité sacerdotale.* Éd. Alsatia, Paris, 1960; 316 pp.

*Documents Catéchétiques. Le cycle liturgique*, décembre 1960. C.E.F.A.G., Paris, 1960; n° 8.

*L'Ecclésiologie au XIX^e siècle*. Ouvrage collectif. Coll. « Unam Sanctam », n° 34. Éd. du Cerf, Paris, 1960; 396 pp.

*Entretiens psychiatriques*. Ouvrage collectif, sous la direction du Dr H. Ey. Coll. « Nouvelles Recherches », n° 5. P.U.F., Paris, 1960; 260 pp.

*Les Épitres de saint Paul*. Traduction du chanoine E. Osty. 3^e éd. Éd. Siloé, Paris, 1960; 342 pp.

Eusèbe de Césarée : *Histoire Ecclésiastique*. T. IV. Introduction par G. Bardy. Index par P. Périchon, s.j. Coll. « Sources chrétiennes », n° 73. Éd. du Cerf, Paris, 1960; 334 pp.

Fernessole (P.) : *Pie IX*. T. I. 1792-1855. Éd. Lethielleux, Paris, 1960; 288 pp.

Festugière (A.-J., o.p.) : *Les Moines d'Orient*. T. I : *Culture ou Sainteté*. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 98 pp.

Flory (C.) : *Le Catholicisme social devant la crise de civilisation*. Éd. Chronique Sociale de France, Lyon, 1960; 264 pp.; 18 NF.

Glorieux (P.) : *Le laïc dans l'Église*. Coll. « Sacerdoce et laïcat ». Éd. Ouvrières, Paris, 1960; 224 pp.; 6,60 NF.

Guardini (Romano) : *Psaumes et Fêtes*. Sermons Universitaires traduits par M. Cé. Coll. « L'Eau vive ». Éd. du Cerf, Paris, 1961; 280 pp.

Guy (Jean) : *Sainte Louise de Marillac*. Apostolat de la Presse, Paris, 1960; 224 pp.; 6,00 NF.

Hamon (P.) : *Le plus bel amour du monde*. Essai d'une présentation missionnaire du mystère de la messe. Préface de S. Exc. Mgr Ménager. Éd. C.E.F.A.G., Paris, 1960; 192 pp.; 6,60 NF.

Honoré (H.) : *Plans nouveaux de sermons*, pour une année. Coll. « La prédication nouvelle ». Éd. Salvator, Mulhouse, 1960; 160 pp.; 7,50 NF.

Ikin (A.-G., M.-A., m.sc.) : *Bay Window into Eternity*. Glimpses into the Unseen. George Allen and Unwin Ltd, London, 1961; 138 pp.; 15 $.

Jacob (R.) : *Ras Shamra et l'Ancien Testament*. « Cahiers d'Archéologie biblique », 12. Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1960; 134 pp.

*240 Jahre Aschendorff, 1720-1960*. Verlagsahschrift, Munster-Westfalen, 1960; 100 pp.

James (B.-S.) : *Seeking God*. Éd. Longman and Todd, London, 1960; 80 pp.

Jérôme de la Mère de Dieu (R. P., o.c.d.) : *La doctrine du Carmel d'après saint Jean de la Croix*. T. I : *Vers l'union d'amour par la solitude d'amour*. Carmel de Vienne (Isère), 1959; 208 pp.

*Jeunesse 60*, par l'Académie d'Éducation et d'Entraide Sociales. Éd. Spes, Paris, 1960; 120 pp.; 3,75 NF.

Jung (C.-G.) : *Problèmes de l'âme moderne*. Préface du Dr R. Cahen. Trad. par Y. Le Lay. Buchet-Chastel, Éd. Corrêa, Paris, 1960; 466 pp.

Kirschbaum (E., s.j.) : *Les Fouilles de Saint-Pierre de Rome*. Trad. de l'allemand par O. Roch et M. Duvoisin. Éd. Plon, Paris, 1960; 276 pp.

Knowles (D.) : *The English Mystical Tradition*. Burns and Oates, London, 1961; 198 pp.

Laplace (R. P., s.j.) : *Culture et Apostolat*. Coll. « Vie Sacerdotale ». Éd. Fleurus, Paris, 1960; 174 pp.

Le Brun-Keris (Georges) : *Sur la dérive de Moscou*. Coll. « Omnes Gentes ». Éd. Fleurus, Paris, 1960; 128 pp.

Leclercq (Chanoine J.) : *Vie du P. Lebbe*. 2^e édition. Coll. « Église vivante ». Éd. Casterman, Paris, 1961; 356 pp.; 9,75 NF.

*Lettres du P. Lebbe*. Choix et présentation de P. Goffart et A. Sohier. Coll. « Église vivante ». Éd. Casterman, Paris, 1960; 318 pp.; 9,75 NF.

LIÉGÉ (P.-A., o.p.) : *Vivre en chrétien*. Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1960; 128 pp.; 4,00 NF.

LOTTIN (Dom O.) : *Études de Morale, Histoire et Doctrine*. Éd. J. Deculot, Gembloux (Belgique), 1961; 368 pp.

MARTEAU DE LANGLE DE CARY : *Les Saints des quatre saisons*. Leur vie et leur légende, t. I. Apostolat de la Presse, Paris, 1960; 400 pp.; 12,00 NF.

NEILL (Stephen) : *L'Anglicanisme et la communion anglicane*. Coll. « Les Univers ». Éd. du Seuil, Paris, 1961; 424 pp.

NIX (U.-M., o.p.) et OECHSLIN (R., o.p.) : *Meister Eckhart der Prediger*. Éd. Herder, Freiburg, 1960; 286 pp.

PALOMBA (G.) : *Genesi e Struttura della Moderna Societa*. « Studi Economici », vol. 3. Éd. Giannini, Napoli, 1961; 488 pp.

PHILIPON (M.-M., o.p.) : *L'évangile du Père*. Éd. Saint-Paul, Paris, 1960; 74 pp.

PIDOUX (G.) : *La main qui guérit. Psaumes du malade*. Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1960; 100 pp.

PIERRE (A.) : *Les femmes en Union soviétique*. Leur rôle dans la vie nationale. « Bibliothèque de la recherche sociale ». Éd. Spes, Paris, 1960; 320 pp.

POISSON (A., c.s.sp.) : *L'Oraison et la vie*. Extraits et résumés des œuvres du Vénérable LIBERMANN. Pères du Saint-Esprit, Montréal, 1959; 128 pp.

*Qu'attendons-nous du Concile ?* Ouvrage collectif. Coll. « Études Pastorales », 1. La Pensée Catholique, Bruxelles, 1960; 156 pp.

RAMIREZ (S., o.p.) : *La Esencia de la Esperanza Cristiana*. « Coloquios Salmantinos », 1. Éd. Punta Europa, Madrid, 1960; 354 pp.

*Le Renouveau Liturgique*, par les Équipes Sacerdotales de Saint-Séverin de Paris et Saint-Joseph de Nice. Coll. « Je sais — Je crois ». A. Fayard, Paris, 1960; 144 pp.; 4,00 NF.

RICE (C., o.p.) : *Irfan*. Dottrina e metodi dei mistici persiani. Coll. « Philosophica ». Éd. Paoline, Roma, 1960; 168 pp.

ROBITAILLIE (H.) : *Le vent et la route*. Apostolat de la Presse, Paris, 1960; 128 pp.; 3,50 NF.

*Les saints Abbés de Cluny*. Textes choisis et présentés par R. OURSEL. Coll. « Les Écrits des Saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1960; 184 pp.; 6,15 NF.

SUAVET (Th., o.p.) : *Prières d'espérance*. Coll. « Économie et Humanisme ». Éd. Ouvrières, Paris, 1960; 160 pp.

TROCHU (Mgr F.) : *Le rêve de Gérontius*. Traduction du poème du cardinal NEWMAN. Apostolat de la Presse, Paris, 1960; 96 pp.; 5,00 NF.

WESTERMANN (C.) : *Probleme alttestamentlicher Hermeneutik*. Coll. « Theologische Bücherei ». Chr. Kaiser Verlag, Munchen, 1960; 368 pp.; DM 14.

WILLAERT (L., s.j.) : *Après le Concile de Trente. La Restauration Catholique, 1563-1648*. « Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours », Fliche et Martin. Éd. Bloud et Gay, Paris, 1960; 492 pp.

WULF (F.) : *Geistliches Leben in der Heutigen Welt*. Éd. Herder, Freiburg, 1960; 382 pp.